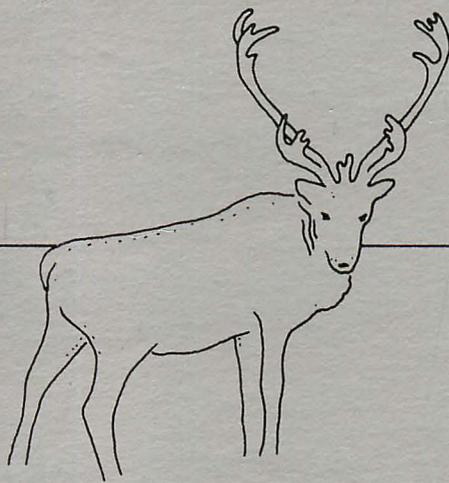


Images de la
**PRÉHISTOIRE
DU QUÉBEC**

Textes réunis sous la direction de Claude Chapdelaine



COMITE DE REDACTION:

à Montréal — Claude Chapdelaine, Daniel Chevrier, Pierre Dumais, Jean-François Moreau, Diane Morissette, François Raynauld, Josiane Valette.

à Québec — Hélène Bolduc, Jacques Desroches, Gérard Fortin, Jacques Frenette, Marie-France Labrecque, François Trudel.

REDACTEUR-COORDONNATEUR:

Marcelle Paré

SECRETARIAT:

Diane Morissette

GRAPHISME:

Michel Gagnon

IMPRESSION:

Journal Offset, Inc.,
Montréal

ORGANISMES QUI
SUBVENTIONNENT LA

REVUE:

Ministère des Affaires culturelles, Ministère des Richesses naturelles.

ABONNEMENT:

tarif régulier — \$10.00;
tarif étudiant: \$8.00; tarif
des institutions: \$15.00. La
revue Recherches Amérindiennes
au Québec est publiée quatre fois
par année.

CORRESPONDANCE:

4050, rue Berri, Montréal
H2L 2R1 (tél.: 849-9704)

ISSN: 0318-4137. La revue
Recherches Amérindiennes
au Québec est indexée dans
RADAR.

DEPOT LEGAL: Deuxième
trimestre 1978, Bibliothèque
Nationale du Québec.

*“Ce recueil de textes correspond au Volume VII
numéros 1-2, 1978, de la revue Recherches
Amérindiennes au Québec”*

Direction de ce numéro:
Claude Chapdelaine

Graphisme: Michel Gagnon

Couverture:
Jacques Chevrier (dessin)

Collaboration spéciale:

Marc Laberge
(Vidéanthrop Inc.)
Galerie UQAM
Daniel Chevrier
Pierre Dumais

Images de la
PRÉHISTOIRE
DU QUÉBEC

Textes réunis sous la direction de Claude Chapdelaine

Auteurs des textes

Barré, Georges: Responsable de la section Sauvetage, Direction d'Archéologie et d'Ethnologie, Ministère des Affaires Culturelles.

Benmouyal, José: Candidat au grade de Doctorat, département d'Anthropologie, Université Simon Fraser, Colombie Britannique.

Chapdelaine, Claude: Responsable du laboratoire de fouilles, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Chevrier, Daniel: Vice-président des Entreprises Archéotec Inc. (Centre de Recherche en Archéologie et en Géomorphologie).

Clermont, Norman: Professeur agrégé, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Crête, Serge-André: Professeur d'Anthropologie, Cégep Edouard-Montpetit, Longueuil.

Dumais, Pierre: Candidat au grade de Maîtrise, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Girouard, Laurent: Archéologue-consultant.

Laliberté, Marcel: Candidat au grade de Maîtrise, département d'Anthropologie, Université de Montréal.

Martijn, Charles: Responsable de la section Recherche, Direction d'Archéologie et d'Ethnologie, Ministère des Affaires Culturelles.

Plumet, Patrick: Coordonnateur de Tuvaaluk, laboratoire d'archéologie de l'UQAM.

Samson, Gilles: Centre d'Etudes Nordiques et département d'Anthropologie, Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	5
par Claude Chapdelaine	
1. Travailler en archéologie	7
par Norman Clermont	
2. Historique de la recherche archéologique au Québec	11
par Charles Martijn	
3. La Plaine Laurentienne	
Les premiers habitants	19
par Serge-André Crête	
Le Sylvicole Initial	31
par Norman Clermont	
Les Iroquoiens: premiers agriculteurs	43
par Georges Barré et Laurent Girouard	
4. La Gaspésie	55
par José Benmouyal	
5. Le Bas Saint-Laurent	63
par Pierre Dumais	
6. La Côte Nord du Saint-Laurent	75
par Daniel Chevrier	
7. La forêt boréale	87
par Marcel Laliberté	
8. Le Nouveau-Québec et le Labrador	99
par Patrick Plumet	
Le Nord-Est de la péninsule Québec-Labrador	111
par Gilles Samson	
Avenir de notre patrimoine archéologique	125
par Claude Chapdelaine	
Appendice	127
Glossaire	131
Bibliographie	135

PRÉSENTATION

“Soyons un peu plus sévères pour nous-mêmes, et plus indulgents pour les races que nous avons remplacées sur ce vaste continent. Elles pouvaient avoir des défauts, mais elles avaient en leur faveur le droit et la raison. Si nous n'avons pas su leur rendre justice pendant leur existence, rétablissons au moins aujourd'hui la vérité des faits pour rendre justice à leur mémoire.”

Napoléon Legendre (1884)

Ce livre est un premier contact, un essai de vulgarisation sur les longs millénaires de l'aventure amérindienne au Québec.

L'archéologie dans la Belle Province est très récente et n'a reçu une attention professionnelle intensive qu'à partir des années soixante. Il existe de plus en plus de spécialistes qualifiés qui travaillent sur notre territoire mais ils ne sont pas encore assez nombreux pour l'étudier et le comprendre dans toute sa complexité.

Notre présentation est basée sur un découpage arbitraire du Québec en plusieurs régions où des archéologues travaillent depuis un certain temps. Les zones d'études retenues dans cet ouvrage ne sont pas nécessairement des entités naturelles discontinues mais elles correspondent à des aires écologiques qualifiées par certaines originalités biogéographiques (géomorphologie, hydrologie, climatologie, flore, faune...).

Par cette forme de présentation de notre Préhistoire, nous voulons insister sur la variabilité des régions et, à ce niveau, ce sont des archéologies régionales que l'on doit concevoir comme étant interdépendantes: le Nouveau-Québec - Labrador, la Forêt Boréale, la Côte Nord, le Bas St-Laurent, la Gaspésie et la Plaine Laurentienne.

Dans ces divers efforts de synthèse, il peut parfois être difficile d'obtenir une image précise de tous les événements qui ont pu se dérouler dans telle ou telle région. Cette situation est liée

à l'état du développement général de nos connaissances. Ainsi, en ce qui concerne la Gaspésie, les recherches ont surtout été effectuées sur la côte nord et on pourrait intituler ce chapitre la côte nord gaspésienne.

Plusieurs entités géographiques comme l'Abitibi, la Beauce, l'Estrie, la Mauricie, l'Outaouais et le Saguenay - Lac St-Jean ne seront pas traitées individuellement mais discutées indirectement dans les aires déjà citées. Cette décision ne veut point atteindre à l'originalité de ces régions. Pour expliquer cette décision, soulignons que ces régions oubliées sont parfois caractérisées par des données qui ne permettent encore aucune synthèse ou qui sont surtout des résultats de reconnaissances nécessitant une attention plus systématique, plus approfondie.

Nous assistons depuis quelques années à une intensification de la recherche archéologique. Il en résulte une accumulation grandissante de données qui tardent à être publiées. Ce livre veut pallier en partie ce manque en offrant une synthèse provisoire à partir des toutes dernières informations disponibles. Il n'est pas simplement un résumé mais aussi une présentation de nouvelles réflexions. Cet ouvrage est donc tout autant un programme qu'un compte-rendu des recherches archéologiques faites au Québec.

Nous sommes conscients que ce texte risque d'être prématuré mais il importe que le public sache que les gens d'ici ont de longs antécédents et que ce patrimoine oublié peut nous servir à mieux comprendre le phénomène humain en nous révélant une aventure jusqu'à présent ignorée. Ces groupes qui ont domestiqué le Québec avant nous doivent entrer dans la mémoire collective et revivre quand on répète inlassablement notre devise: Je me souviens!

Puisse ce livre contribuer à nourrir la conscience que nous devons avoir de notre pays!

1 TRAVAILLER EN ARCHÉOLOGIE

Qu'est-ce qu'un archéologue?

Contrairement aux apparences, l'archéologue n'est ni un creuseur de trous professionnel, ni un collectionneur de pointes de flèches, de belles poteries ou de crânes d'ancêtres incertains. Il n'est ni un rapailleur de vieilles choses, ni nécessairement un amateur d'art, ni un individu qui aime particulièrement les voyages en avion.

Si vous pensez aussi que l'archéologue est avant tout un homme de terrain qui adore le plein air, les excursions dans la nature, le camping sous les étoiles et la mangeaille autour d'un feu de bois, détrompez-vous encore. Il y a des archéologues très compétents qui n'ont pratiquement jamais fouillé et d'autres qui n'aiment ni les millions d'insectes qui hantent certaines latitudes, ni le soleil brûlant des déserts, ni la nourriture en sachets, ni la puanteur des tentes après un séjour de trois mois, ni les problèmes logistiques de l'organisation d'une campagne de fouille.

L'archéologue est avant tout préoccupé par le devenir du phénomène humain, par la signification du changement évolutif, par la structure des populations disparues ou transformées, par les comportements quotidiens des groupes organisés, leurs déterminismes et leurs dynamismes. L'archéologue est donc d'abord un analyste de *situations* et ses fouilles deviennent avant tout des exercices de mise au jour et d'enregistrement d'indices qui permettront la reconstitution de ces situations.

Les choses qu'il exhume ne deviennent objets d'attention archéologique qu'à partir du moment où elles sont considérées non plus comme des objets, mais comme des ensembles de signes. Il ne retient donc de la matière que ce qui est message mais le langage des objets n'est pas toujours facile à interpréter et la plus grande partie de la formation et de la pratique en archéologie touchera cette enquête sur la nature et le sens des signes.

La fouille archéologique

Si les objets enfouis sont des signes pour l'archéologue, les sites archéologiques deviennent des archives inédites et fragiles. La fouille d'un site ne saurait donc se limiter à une simple collecte d'objets. Un tel ramassage correspondrait alors à l'action d'un linguiste qui découperait dans une vieille archive tous les mots pour les entasser pêle-mêle dans un sac en entretenant l'espoir de pouvoir reconstituer le sens du texte en laboratoire! Si les sites archéologiques sont de véritables archives comme les textes manuscrits anciens, les objets qui les composent ont un certain ordre et le relevé de cet ordre est aussi important que celui des objets. Cette importance du contexte explique toutes les précautions que prend l'archéologue sur le terrain.

Vu comme une immense couverture de livre, le site est d'abord enregistré sur un plan à petite échelle où ses contours sont fixés. La surface est alors quadrillée et chaque carré est bien identifié. L'arpentage terminé, la fouille peut

commencer. La page de garde (couche superficielle) est alors levée et chaque carré est examiné minutieusement, feuille par feuille. Chaque feuille portant des inscriptions (artéfacts) est alors relevée avec précision et chaque objet est localisé qu'il s'agisse d'un couteau de pierre, des cendres d'un vieux foyer, d'une sépulture, d'une trace de piquet, d'une machoire d'original ou des bases de murs défaits. De nombreuses photographies sont prises, les objets fragiles sont consolidés, les signes sont marqués et c'est ainsi qu'avec patience et responsabilité sont relevés pour la postérité les pans partiels de ce livre immense. Toutes ces précautions que vous remarquez sur un chantier archéologique ne sont intelligibles que dans la représentation d'un site comme un texte qu'il faut malheureusement détruire pour sauver mais qu'on ne peut détruire qu'avec l'assurance de pouvoir le reconstruire en laboratoire.

Or, il n'y a pas deux sites identiques car les endroits qui témoignent du passage de l'homme peuvent indiquer des activités fort variées qui ne sont jamais répétées exactement de la même façon. Il y a des ateliers, des lieux de dépeçage, des sites de pêche, des camps de base, des haltes, des jardins, des corridors de portage, des lieux cérémoniels, des terrains de sport, des magasins, des mines, etc. Tous ces espaces utilisés et aménagés par l'homme ne peuvent être identifiés qu'en relevant aussi bien les contextes que les objets et tous ces comportements ne peuvent être reconstitués qu'en prenant note des positions, des concentrations et des relations entre les divers signes.

La découverte d'archives inédites et fragiles sur des histoires qui n'ont jamais été racontées et qui sont mortes au souvenir des hommes actuels, doit donc être faite avec responsabilité. Cette responsabilité n'est cependant pas faite que de bonne volonté. Il faut aussi maîtriser des techniques spéciales, les apprendre correctement et profiter des expériences accumulées.

L'analyse du matériel

Quand le site archéologique a été fouillé convenablement, l'analyse en laboratoire se fait en manipulant simultanément les décalques des contextes relevés sur le terrain et les objets bien conservés et ramenés au centre d'analyse. Feuille par feuille, le texte est alors traduit en prose en faisant parler ces indications diverses.

Ce travail se dirige souvent dans plusieurs directions à la fois. En effet, le texte raconte non seulement une articulation de gestes mais aussi un moment d'histoire fixé dans un espace et dans un temps donnés. Or le site a aussi livré des indices qui peuvent parfois préciser ce moment et

divers spécialistes pourront analyser ces indices pour traduire leur message. L'analyse des sédiments, des pollens et des restes biologiques pourra nous dire si l'occupation qui nous retient a eu lieu en été ou en hiver, dans une phase sèche ou humide, dans un décor comparable ou non à l'actuel; l'étude des charbons pourra fixer un âge absolu; l'examen attentif des os humains pourra éventuellement nous fournir des renseignements sur les acteurs eux-mêmes, leur âge, leur sexe, leur état de santé et leur organisation démographique; des lectures moléculaires pourront parfois déterminer des sources de matière première ou des détails d'utilisation (nature des suies sur les vases ou dans les pipes par exemple) etc. Or ces diverses analyses ne sont généralement pas faites par l'archéologue mais par d'autres spécialistes: géologues, paléontologues, palynologues, biologistes...

Le travail de l'archéologue appelle donc la concertation et une partie de sa tâche sera d'intégrer ces divers renseignements mais le premier objectif de son travail en laboratoire sera de reconnaître les divers comportements des occupants.

Les objets exhumés ont été *faits, utilisés et abandonnés* et ces trois attributs désignent des ensembles de comportements qui nous renseigneront sur la culture du groupe.

La fabrication des objets implique des intentions qui se trouvaient dans l'esprit des gens et des techniques qui appartenaient au bagage culturel de la société; l'utilisation révèle des formes de relation et l'abandon cache aussi des motivations complexes. Les sépultures permettent de préciser des rituels et les schèmes d'établissement, en montrant des façons d'organiser l'espace domestique (à l'intérieur des habitations), l'espace social (nombre et disposition des unités de résidence) et l'espace d'exploitation, apprennent aussi à l'archéologue des éléments importants sur l'organisation sociale et le système d'adaptation du groupe.

Parce que l'homme ne laisse pas à un même endroit tous les indices de ses comportements, un seul site est insuffisant pour reconstituer complètement la culture d'une communauté. L'archéologue doit alors espérer trouver plusieurs sites contemporains, ordonnables comme autant de feuillets dispersés et à partir desquels il pourra compléter son image du passé.

Agissant comme un détective, son travail en laboratoire ne peut se limiter à colliger et à présenter les indices recueillis sur les lieux d'activités. Il doit aussi reconstituer des scènes et recréer la vie. Encore une fois, la bonne volonté n'est pas suffisante et il doit pouvoir profiter des astuces et des techniques de tous ceux qui, depuis plus d'un siècle, ont multiplié les moyens de traduction.

Devenir archéologue

Devenir archéologue c'est d'abord prendre conscience d'un héritage culturel important, vouloir le respecter, développer un sens aigu de curiosité mais aussi de responsabilité envers ces archives fragiles et apprendre à les exhumer correctement, à les traduire convenablement.

L'archéologie est une discipline à plusieurs facettes mais elle est avant tout une étude des sociétés dans leur devenir historique. L'archéologue doit donc développer sa conscience de la réalité sociale et du déroulement de l'histoire.

En Amérique du Nord, l'anthropologie devient l'enveloppe de l'archéologie et c'est au sein des départements d'anthropologie que l'archéologue acquiert, le plus souvent, ses connaissances sur la société. Il étudiera les organisations politiques et économiques, les adaptations écologiques, les grands systèmes de participation sociale, les réseaux de parenté, la vie religieuse, en somme toute la complexité des relations qui définissent le tissu social. Sans cette préoccupation constante, l'archéologue risquerait d'être un simple collectionneur d'objets. Mais si les sociétés constituent son premier objet d'attention, il est aussi préoccupé par le devenir historique c'est-à-dire par l'ensemble des déterminismes du changement, par les formes de réaction aux stress qui l'induisent, par la nature de la variabilité qui ne cesse de s'épanouir tout au long de l'homínisation.

Il ne se contente pas seulement d'exhumer, de décrire et de reconstituer des groupes ou des comportements morts au souvenir des contemporains mais il veut aussi les expliquer, les suivre dans leurs transformations: en rendre compte.

L'explication des phénomènes relève de la science et celui qui veut devenir archéologue doit donc s'initier aussi aux principes et aux méthodes de l'analyse scientifique. Il doit donc acquérir l'incertitude et l'insatisfaction nécessaires à l'enquête scientifique.

Alors qu'un très grand nombre de disciplines s'occupent activement de la nappe humaine actuelle, l'archéologie est une des rares disciplines à partager la responsabilité de faire connaître à l'humanité ces milliers de siècles qui ont précédé et préparé la situation actuelle. Il doit alors devenir un homme-orchestre pour étudier en même temps l'économie, la politique, la démographie, l'organisation sociale, l'art et la religion de ces humanités aïeulles. L'archéologue doit donc être un curieux insatiable. Il doit lire beaucoup et ne jamais cesser d'apprendre. Ca ne prend pas 3-4 ou 7 ans à devenir archéologue et un bon archéologue est peut-être celui qui se sent

encore mauvais et novice après 10, 20 ou 30 ans de pratique.

Les domaines de l'archéologie

Classiquement, on reconnaît deux grands champs d'enquête archéologique mais cette division est arbitraire car le travail fondamental de l'archéologue n'est pas altéré d'une part à l'autre.

Le champ le plus vaste est sans doute celui de la préhistoire. L'homme actuel est un résultat. Il n'a pas été créé comme il nous apparaît mais il appartient à la nature et est un produit de sa transformation au même titre que le castor, l'aigle royal ou le chimpanzé. Si l'on accepte que la terre a 5 milliards d'années, on doit dire que pendant 98% de ce temps, il n'y eut aucun mammifère ni aucun oiseau sur notre planète. Or l'homme est un mammifère et il n'est apparu que progressivement dans la spectaculaire diversification de cette classe animale. En fait la lignée qui devait se poursuivre jusqu'à nous ne commence à s'individualiser qu'il y a environ 12 millions d'années mais pendant 11,995,000 ans les membres de cette lignée n'ont rien écrit sur eux-mêmes et c'est à l'archéologue de faire revivre ces humanités différentes qui se sont déroulées sur le tapis du temps, en conquérant peu à peu l'espace et la matière. Plusieurs attributs caractéristiques de l'humanité comme l'invention des outils, la fabrication du feu, la couture des vêtements, la construction d'habitations, la famille, la chefferie, l'art et la religion sont apparus et se sont développés durant ces longs millénaires non enregistrés par la mémoire.

C'est durant ce passé encore peu connu que les hommes se sont diversifiés biologiquement, qu'ils ont conquis l'Eurasie et les latitudes septentrionales avant de pénétrer au Nouveau-Monde et d'y créer toute la variabilité rencontrée lors du contact.

C'est à la résurrection de cette préhistoire que se voue une partie importante des archéologues.

Le second champ de l'enquête archéologique n'a pas cette vertigineuse dimension chronologique et se limite à la période récente des derniers millénaires. Souvent épaulée par des textes plus ou moins détaillés, souvent favorisée par une conservation exceptionnelle des vestiges, l'archéologie historique n'en constitue pas moins une trop vaste aire d'enquête car, en se multipliant, les hommes ont laissé partout des traces innombrables de leur passage qui n'ont pas été enregistrées. Moins isolé, l'archéologue des temps modernes ou des antiquités récentes s'efforce, comme celui qui osculte les strates plus anciennes, de faire revivre les morts, de faire parler les objets et les contextes pour augmen-

ter l'épaisseur de notre conscience du phénomène humain.

Travailler en archéologie

Se consacrer à l'archéologie c'est s'engager dans une voie de recherches patientes, minutieuses, longues et parfois pénibles mais combien passionnantes! Contrairement à ce qu'on pense souvent et à ce que laisse soupçonner une archéologie naissante occupée à se créer des assises solides, l'archéologue n'est pas un spécialiste de sciences "pures". Ses analyses n'ont pas de publicistes aussi spectaculaires que les médecins, les ingénieurs ou les économistes qui font valoir les recherches fondamentales en ces domaines, mais elles n'en sont pas moins destinées au public.

Les archéologues offrent à la conscience un produit de consommation différent de l'aspirine, du béton armé ou du moteur hors-bord, ils offrent une nouvelle dimension à l'espèce humaine. Après les savants qui ont révélé l'infiniment grand en plaçant l'espace stellaire à la portée de lunettes télescopiques, après ceux qui lui ont présenté l'infiniment petit sous les verres du microscope et ceux qui lui ont montré l'infiniment complexe, il a, avec le paléontologiste et le géologue, révélé l'infiniment vieux et les racines mêmes de notre individualité.

Il montre l'homme qui se fait et les événements qui ont contribué à créer son originalité évolutive. Il fait revivre des ancêtres qui n'étaient ni primitifs, ni barbares. "Le barbare, disait Lévi-Straus, est d'abord celui qui croit en la barbarie".

Travailler en archéologie c'est donc avant tout participer à une meilleure compréhension du phénomène humain.

2 HISTORIQUE DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE AU QUÉBEC

Introduction

Au cours de la dernière décennie, l'archéologie préhistorique québécoise a opéré une transformation rapide et, en plusieurs points, remarquable. Le nombre d'archéologues professionnels s'est élevé régulièrement; les fonds alloués à la recherche ont aussi augmenté de façon significative; les programmes universitaires de formation sont plus nombreux; le champ des activités de recherche s'est élargi pour atteindre pratiquement toutes les parties du pays; d'importantes innovations ont été adoptées dans la théorie, la méthodologie et les techniques de recherche sur le terrain; la qualité des rapports s'est améliorée sensiblement. Cependant, ces nouveaux développements ont aussi entraîné des problèmes administratifs reliés à une planification adéquate, aux prévisions pour de nouveaux emplois, à la conservation du patrimoine archéologique et à des projets de mise en valeur appropriés. De nombreux aspects cruciaux et de nombreuses implications de cette nouvelle époque de l'archéologie québécoise n'ont pas été compris par le grand public, les médias de communication ou les autorités gouvernementales. Même la jeune génération d'archéologues, à cause de la rapidité des récents événements, n'est pas toujours parfaitement au courant de comment et pourquoi on est arrivé à la présente situation. Ce serait donc utile d'effectuer une rétrospective des événements passés pour mieux comprendre les changements qui se sont produits. Ainsi, nous serions

capables de percevoir plus clairement la signification des directions vers lesquelles l'archéologie québécoise évolue non seulement du point de vue intellectuel mais aussi en ce qui concerne les problèmes pratiques auxquels nous avons à faire face.

L'étude du passé préhistorique du Québec a mis plus d'un siècle pour devenir la discipline professionnelle volant de ses propres ailes telle qu'elle est aujourd'hui. Si la gestation fut lente, on peut l'attribuer à diverses raisons. Contrairement au nombreux sites de villages anciens et d'ossuaires trouvés en Ontario, ou aux grands tumulus situés dans les vallées des rivières Ohio et Mississipi aux Etats-Unis, ou aux cités, forteresses ou pyramides impressionnantes de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, le Québec manquait de cette sorte de monuments ou de vestiges préhistoriques qui auraient pu facilement attirer l'attention et toucher l'imagination du public. Il ne faut pas oublier non plus que ce patrimoine préhistorique est avant tout un patrimoine culturel amérindien. Ce facteur a fort bien pu être la cause de son ignorance de la part d'une population francophone qui, obligée par les circonstances d'engager une bataille pour la survie de sa propre culture, après 1760, resta longtemps préoccupée par le développement de sa propre image historique. Dans cette disposition d'esprit, la population avait tendance à regarder les autochtones tout juste comme une partie composante, souvent hostile, de l'environnement naturel. Comme la flore, la faune, les montagnes et les rivières, ils constituaient un élément à domestiquer ou à déraciner selon les besoins du "progrès" ou de la "civilisation". Leur passé était sans impor-

tance pour les colons européens et leurs descendants.

Des opinions et des intérêts

Initialement, des explorateurs comme Jacques Cartier et Samuel de Champlain, des chroniqueurs comme André Thévet et Marc Lescarbot, ainsi que des missionnaires comme Gabriel Sagard-Théodat, Paul Lejeune, Jean de Bréboeuf, Chrestien LeClerc et, plus tard, Joseph Lafitau contribuèrent tous à la description ethnographique et à la connaissance des cultures amérindiennes du Québec. Au mieux, cependant, les notes de ces anciens écrivains ne contiennent pas plus que quelques spéculations fortuites sur les origines et la préhistoire de la population aborigène. De cette façon, Lescarbot émit l'opinion que le Nouveau Monde avait été peuplé par les Canaanites de la Bible après leur expulsion de Palestine par les Israélites!...

On remarque davantage d'intérêt dans le cas bien spécifique de la mystérieuse disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent vers la fin du 16^{ième} siècle, entre la dernière expédition de Jacques Cartier et le premier voyage de Champlain. Nicolas Perrot, Lescarbot, le prêtre récollet Denis Jamet et les Relations des Jésuites rapportent tous que, selon la tradition, les Iroquois habitaient auparavant la région entre Québec et Montréal. Champlain signale des terrains défrichés le long du fleuve où les Indiens auraient jadis cultivé du maïs. Sagard, quant à lui, mentionne les

ruines d'un fort Iroquois à Québec, peut-être Stadacona. Cet intérêt pour l'archéologie iroquoise devait rester un thème prédominant jusqu'au cours du 20^{ième} siècle.

La plus ancienne référence que l'on ait retrouvé quant à de véritables spécimens archéologiques au Québec semble être celle du marchand Charles Aubert de la Chesnaye qui écrivit en 1696:

"Lors de sa prospérité, quant les François sont arrivez en ce pais les veritables Algonquins possedoient les terres depuis Tadoussac jusqu'à Québec; et j'ay toujours pensé qu'ils estoient sortis de Saguenay. C'estoit une tradition qu'ils avoient chassé les Iroquois du dit lieu de Québec et des environs ou estoient autrefois leur demeure. L'on nous monroit leurs bourgades et leurs villages couverts de bois; et à présent que les terres sont en valeur par le défrichement les laboureurs y trouvent des outils, haches et couteaux de leur ancienne façon"

Au moins une des découvertes faites durant cette période, soit une cachette d'outils ou, peut-être, des objets funéraires associés à une inhumation, est encore conservée au musée des Soeurs Ursulines de Trois-Rivières. Les objets semblent être de la période archaïque tardive, datant donc de quatre ou cinq mille ans, et ils incluent plusieurs pointes de projectiles magnifiques en pierre taillée et en schiste poli. Ces artefacts furent donnés à la communauté du Collège Marie de l'Incarnation par le gouverneur d'alors à Trois-Rivières, Sigismond Hertel, Sieur de Cournoyer. Certaines pièces portent son nom ainsi que l'inscription suivante: *"Trouvés en creusant la terre à Bécancour en 1700"*. Il s'agit là, probablement, de la plus ancienne collection archéologique canadienne existante.

Nous devrions aussi faire mention d'un document fascinant, une carte du *"Domaine du Roy en Canada"*, dessinée en 1731 par un missionnaire jésuite, Pierre Laure, comme cadeau d'anniversaire pour le Dauphin de France. Le Père Laure y localise une caverne ou *"Antre de Marbre"* dans la région des lacs Mistassini-Albanel qu'il décrit comme un endroit où les shamans indiens se réunissaient à l'occasion pour consulter les esprits. Ils s'y référaient comme à la Maison du Grand Manitou. Sur une autre partie de cette carte, à côté d'un lac situé entre les rivières Manicouagan et Aux Outardes, il y a une note: *"on voit sur les rochers de ce lac différentes figures peintes au naturel et ineffaçables"*, qui, si cet endroit est jamais identifié et des vérifications faites, serait la plus ancienne référence connue à l'art rupestre amérindien au Canada.

Après cela, pendant plus d'un siècle, on n'a rien rapporté de plus sur des découvertes préhistoriques faites au Québec. L'abbé Charles Brousseau



Charles Aubert de la Chesnaye, 1632 - 1702.
Archives Nationales du Québec.



Couteau préhistorique de la collection des Ursulines à Trois-Rivières, Don de Sigismond Hertel, Seigneur de Cournoyer en 1700.

Musée d'Archéologie à Trois-Rivières.

de Bourbourg, qui devint plus tard un spécialiste reconnu des antiquités mexicaines, enseignait l'histoire de l'église au séminaire de Québec à la fin des années 1840; il ne semble cependant pas avoir entrepris de recherches préhistoriques au Québec avant de retourner en France. Assez ironiquement, le premier archéologue amateur québécois connu, Joseph-Charles Taché, professeur à l'Université Laval, a apparemment limité ses activités à l'Ontario où il a fouillé seize osuaires hurons au cours des années 1850 sans laisser, malheureusement, de rapport des résultats publiés.

Au cours de ces mêmes décades, il se produisit un changement qui, on le conçoit fort bien, fit peu pour stimuler un intérêt fervent dans la préhistoire locale. La survie culturelle, la préservation de la religion, de la langue, des lois et des coutumes du Canada français furent menacées par la politique britannique d'assimilation et d'anglicisation. Piqués au vif par les préjugés de Lord Durham au sujet des "French Canadians" en tant que peuple sans histoire ou littérature, des historiens québécois tels que François-Xavier Garneau, J.-B. A. Ferland et Henri-

Raymond Casgrain commencèrent à formuler une nouvelle image de soi pour leurs compatriotes en façonnant des récits historiques fortement nationalistes louant les vertus et les réalisations du régime français. Inévitablement, exalter l'héroïsme des premiers colons ne pouvait se faire qu'aux dépens de leurs adversaires indigènes. Ce faisant, ces historiens propageaient une perception de plus en plus négative de la population amérindienne, créant le stéréotype du "sauvage" cruel, païen et dégénéré faisant sans cesse une guerre perfide aux colons, torturant et tuant ses prisonniers impuissants.

Ce n'est donc pas surprenant que l'intérêt pour le passé, en tout cas ce qui touche à l'archéologie, ait été d'abord tourné vers la période de la colonisation française. Ainsi, le Dr Narcisse-Eutrope Dionne était nommé professeur d'archéologie à l'université Laval le 14 juin 1907 en reconnaissance de sa contribution dans ce domaine. De fait, les érudits québécois ont virtuellement négligé l'étude des Indiens et Inuit jusqu'au cours du 20^{ième} siècle.

On peut citer à cet égard un extrait de la préface de l'écrivain Alphonse Gagnon dans son livre *Etudes archéologiques et Variétés*, un recueil d'articles sur des sujets aussi divers que les "Mound Builders", la civilisation Toltec, les Vikings, etc, ... qui parut en 1894. L'auteur y affirmait que:

"ce que je me propose en publiant ce volume est avant tout, d'être utile à mon pays, en aidant à vulgariser la connaissance de certaines études et découvertes archéologiques actuelles, et d'éveiller, si possible, parmi mes compatriotes, le désir de donner plus d'attention à ces questions, dont se préoccupent les hommes de progrès de presque tous les pays. Des amis, bien intentionnés sans doute, mais peu au fait de l'importance et du développement extraordinaire que l'archéologie préhistorique a pris depuis des dernières années, m'ont quelquefois insinué que ces sortes d'études n'étaient que de peu ou d'aucune utilité. A cela, je dirai d'abord que l'étude de l'antiquité a toujours présenté à mon esprit un attrait particulier, et, en second lieu, qu'il serait peu glorieux pour nous de nous tenir à l'écart, comme si le mouvement scientifique contemporain pouvait nous laisser indifférents".

Les pionniers-amateurs en archéologie

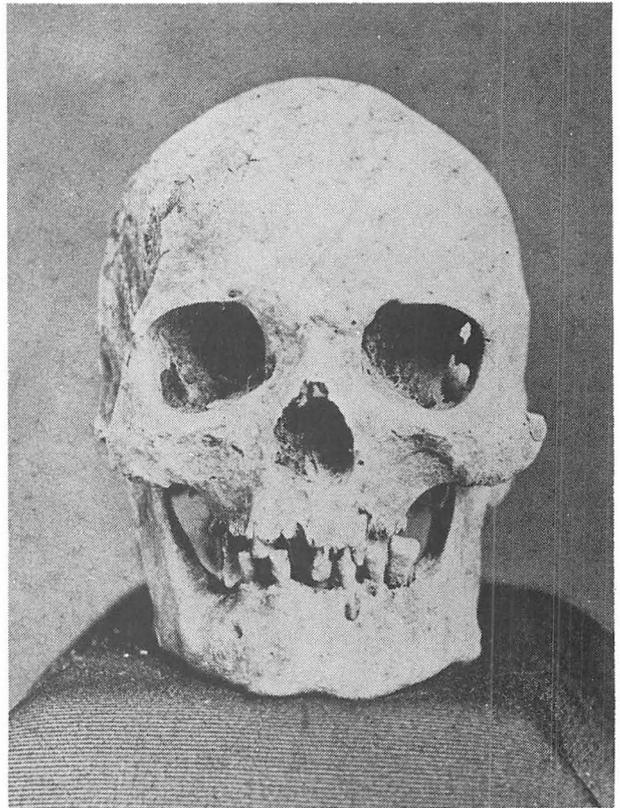
La première étude de matériel préhistorique au Québec fut l'oeuvre d'un géologue éminent, Sir John William Dawson, directeur de l'Univer-



Sir John William Dawson, vers 1859-60.
Archives Notman, Musée McCord, Montréal.

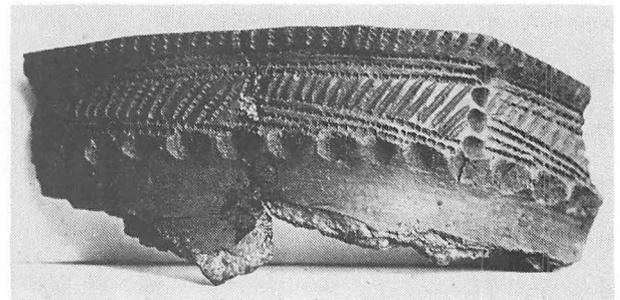
sité McGill de 1855 à 1893. Sa première publication sur le sujet parut en 1859; il s'agissait d'une description d'un vase iroquoien du musée de la Société d'histoire naturelle de Montréal qui avait été trouvé dans le comté de Pontiac. L'année suivante, un groupe d'ouvriers découvrit de grandes quantités de céramique, de pipes, d'ossements d'animaux, de haches en pierre, quelques fragments de fer et de cuivre de facture européenne ainsi qu'un certain nombre de squelettes dans un endroit situé au sud-ouest du campus McGill actuel. Aidé par quelques-uns de ses amis, Dawson recueillit la plus grande partie de ce matériel et publia plusieurs rapports, à la fois en anglais et en français, sur ces vestiges qu'il croyait être ceux d'Hochelaga. Dawson n'entreprit pas d'autres recherches archéologiques après cela bien qu'il resta en contact par la suite, pendant de nombreuses années, avec des archéologues ailleurs au Canada, aux Etats-Unis, et en Angleterre par correspondance ou en les recevant comme visiteurs.

L'oeuvre de Dawson ne fut pas poursuivie par ses contemporains immédiats si ce n'est par l'intérêt décousu, surtout lié à un goût des antiquités, de quelques historiens régionaux et de quelques membres de la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal, fondée en 1862. A l'occasion, il y eut de brèves annonces de la découverte d'artefacts ou de sépultures par des naturalistes tels que les abbés F. Bourgeault, V. Huard et L. Provencher dans le *Naturaliste Canadien* en 1887, mais il ne semble pas qu'on y ait répondu par un intérêt durable. De telles découvertes furent surtout traitées comme des curiosités puisqu'aucun essai n'avait encore été fait pour construire un cadre d'événements pré-



Crâne et poterie iroquoienne du site Dawson (campus McGill), photos de Alexander Henderson vers 1874-76. Ces photographies sont les premières connues sur un sujet touchant la Préhistoire.

Archives Notman, Musée McCord, Montréal.



historiques à l'intérieur duquel on aurait pu les situer. L'historien E.H. Lebaron exprima en 1874 ce qui devait être la croyance commune de ce temps-là, soit que "l'origine de la race qui a la première traversé ce pays doit toujours rester un mystère".

En aparté, puisque cela traite spécifiquement d'archéologie historique, nous attirons l'attention sur un remarquable rapport écrit en 1879 par Narcisse Faucher de Saint-Maurice, qui, après avoir été militaire, poursuivit une carrière variée comme journaliste, homme de lettres et fonctionnaire. Sous le titre "RELATION DE CE QUI S'EST PASSE LORS DES FOUILLES FAITES PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DANS UNE PARTIE DES FONDATIONS DU COLLEGE DES JESUITES DE QUEBEC...",

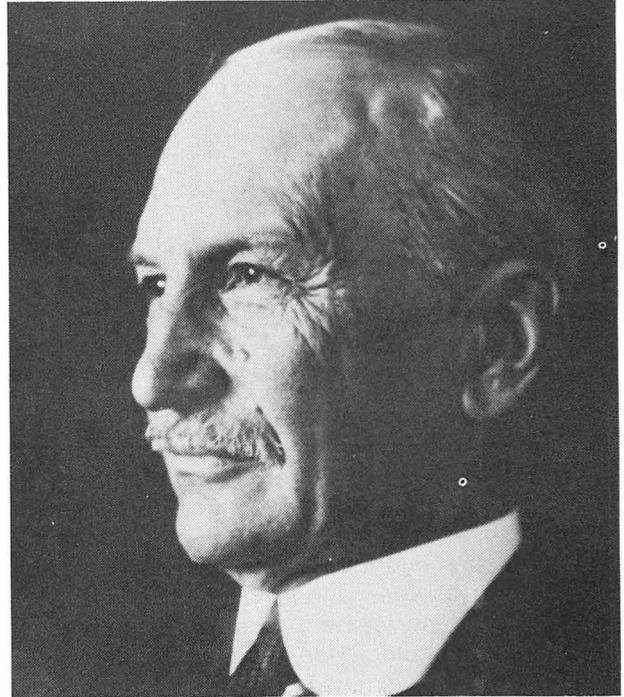
le document se trouve être non seulement un modèle d'observation précise et de description détaillée mais contient aussi une série de recommandations regardant la protection des vestiges archéologiques, une anticipation à plusieurs articles promulgués dans la Loi des Biens culturels de 1972!



Narcisse Faucher de Saint-Maurice, 1844 - 1897.
Archives Nationales du Québec.

Au tournant du siècle, un autre archéologue amateur, William Douw Lighthall, commença à prendre activement intérêt aux vestiges préhistoriques de la région de Montréal. Avocat, par sa profession, il poursuivit sa carrière dans les affaires municipales. Alors qu'il était étudiant à l'Université McGill, il avait connu Dawson et était familier avec ses écrits aussi bien qu'avec les collections qui avaient été déposées au musée Redpath. Il rassembla des détails complémentaires sur le site en contactant méthodiquement d'anciens résidents de l'endroit qui y avaient eux-mêmes recueilli des artefacts auparavant. Lighthall fouilla aussi un certain nombre de sépultures préhistoriques à Westmount et eu une correspondance suivie sur des sujets archéologiques avec certains collègues américains et canadiens. La plupart de ses publications parurent dans les procès-verbaux de la Société royale du Canada dont il était membre. Sa véritable passion était la préhistoire des Iroquois mais, avant tout, il synthétisait des données ethnohistoriques et archéologiques déjà publiées et il ne s'engagea jamais dans des projets de fouilles extensives. En 1929, il compléta une grande oeuvre intitulée "PREHISTORIC MONTREAL". Cela constituait la première monographie relative à la préhistoire du Québec. Il y résume ce qui était alors connu en préhistoire

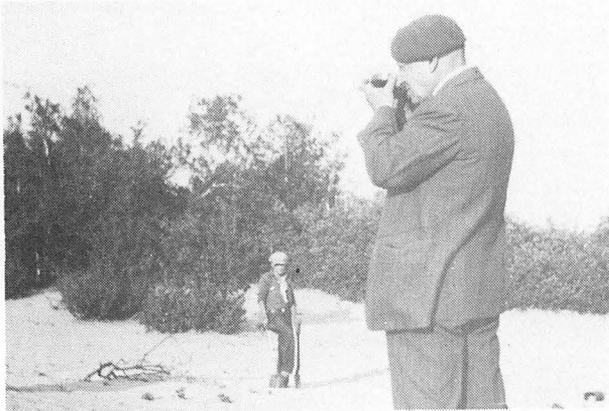
iroquoise et présente ses propres théories sur l'origine de ces peuplades. L'arrivée de la Dépression empêcha sa publication et il n'obtint jamais la reconnaissance qu'il aurait sans doute gagnée autrement.



William Douw Lighthall, 1857 - 1954.

Un autre archéologue amateur éminent de cette époque est l'architecte montréalais Aristide Beaugrand-Champagne. Ami de Lighthall, il était comme lui profondément intéressé par les Iroquois. Tous deux étaient membres de la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal et ils comptaient parmi leurs associés des antiquaires, des écrivains et des historiens tels que Alfred Sandham, R.W. McLachlan, Victor Morin, E.-Z. Massicotte et Louis-A. Renaud. Personne d'une considérable érudition, Beaugrand-Champagne composa une variété d'articles sur les Iroquois, de nature anthropologique aussi bien qu'archéologique, qui allaient à l'encontre de l'image pernicieuse du "sauvage", alors bien ancrée, qui avait été enseignée à toute une génération de Québécois. Beaugrand-Champagne étudia plusieurs sites de sépultures à Montréal, spécialement à Outremont et il participa aussi à la découverte du site de Lanoraie dont il fit une carte en 1932. La publicité faite par des journaux attira malheureusement sur le site une quantité de curieux qui y firent d'amples dommages par des fouilles sauvages. Marius Barbeau, l'anthropologue connu, allait plus tard se plaindre de cet épisode comme d'un exemple de gaspillage d'un héritage culturel de valeur par une action inconsciente. Et personne ne fut plus désappointé que le découvreur du site,

William John Wintemberg, qui avait prévu d'entreprendre des fouilles systématiques à cet endroit.



Aristide Beaugrand-Champagne établissant la carte archéologique du site de Lanoraie en 1932.
Photo prêtée par Mme Sybil Lighthall.

Durant les années 20 et 30, Wintemberg fut le premier archéologue à voyager beaucoup au Québec, essayant méthodiquement de localiser des sites préhistoriques. Associé pendant trois décades au Musée national de l'Homme à Ottawa, il est généralement considéré comme le père de l'archéologie canadienne moderne. En plus de travaux extensifs sur le terrain en Ontario, il a exploré toute la vallée du Saint-Laurent et même la Côte Nord, découvrant des sites tels que Lanoraie, Batiscan, Tadoussac, Mingan, Kegashka et Brador, pour n'en nommer que quelques-uns. A part ses propres reconnaissances et ses propres fouilles, il collecta aussi des informations complémentaires d'autres personnes en s'engageant dans un volumineux échange de lettres. Ces notes de terrain et cette correspondance ont été d'un apport inestimable dans le travail de constitution d'un premier inventaire des sites préhistoriques du Québec. Même s'il souffrait d'une mauvaise santé chronique, Wintemberg était infatigable. Les



William John Wintemberg, 1876 - 1941.
Musées nationaux du Canada.

missions de recherche le menèrent dans beaucoup d'autres régions de l'est du Canada comme au Labrador, à Terre-Neuve, au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Ecosse et à l'Île du Prince Edouard. Il s'est même arrangé pour rassembler des données archéologiques de divers informateurs sur les Îles de la Madeleine!

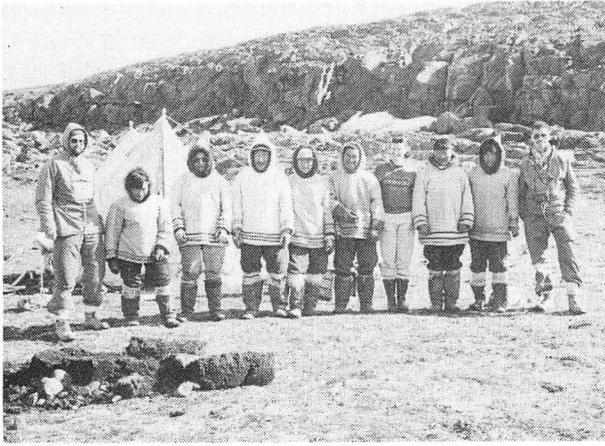
Wintemberg fut le premier archéologue à donner au Québec une idée de l'étendue et de la variété de ses ressources préhistoriques et, ce faisant, il aida à créer un climat favorable pour l'émergence graduelle des études archéologiques au Québec en tant que carrière scientifique plutôt que comme vocation d'antiquaire.

Elargissement des horizons et des perspectives

La plupart des recherches archéologiques entreprises au Québec durant les années quarante et cinquante le furent par le Musée de l'Homme à Ottawa et par des institutions étrangères. Cela représentait une nette amélioration, en ce sens que des archéologues et des anthropologues professionnels commencèrent divers projets de recherche, ayant alors en tête de résoudre quelques problèmes spécifiques concernant l'origine des Indiens et des Inuit, la diffusion de traits culturels, le changement culturel, la chronologie, les modèles d'adaptation à l'environnement, etc. Et le tout, dans un effort conscient de reconstruction du passé, par opposition au simple ramassage d'objets anciens et curieux. L'augmentation de cet effort scientifique durant quelques décades avait pour effet d'ouvrir de plus vastes horizons à l'archéologie du Québec, permettant d'en distinguer les grandes lignes dans le contexte plus large des développements culturels préhistoriques connus ailleurs au Canada et aux États-Unis.

Pendant cette même période, l'archéologie des Inuit du Nouveau-Québec commença enfin à être prise en considération, le Musée de l'Homme jouant le rôle principal. Ces efforts reçurent un appui sérieux de l'éminent naturaliste québécois, Jacques Rousseau, pendant qu'il occupait le poste de directeur de cette institution. Il continua plus tard à encourager les recherches dans le Nord alors qu'il était associé au Centre d'études nordiques de l'Université Laval. L'actuel directeur du Musée national, le Dr. William E. Taylor Jr., a lui-même passé plusieurs saisons à fouiller dans l'Ungava des sites esquimaux Dorset et Pré-Dorset.

Plus au Sud, Edward S. Rogers, maintenant conservateur du département d'ethnologie au Musée royal de l'Ontario, à Toronto, a réalisé avec des collaborateurs une série de reconnais-



Expédition archéologique du Musée National de L'Homme (Ottawa), septembre 1958, à Eteevianee, Ungava. De gauche à droite: William E. Taylor Jr., Keeatina, Mungiok, Arnitook, Amamuk, Ohituk, Mme Joan Taylor, Tyara, Audlallo et Charles A. Martijn.

sances épiques, en canoë, à travers de vastes régions du centre du Québec, dont la région des lacs Mistassini-Albanel. Les découvertes révélèrent que le matériel préhistorique de l'intérieur du Québec était très différent de celui trouvé dans d'autres régions puisqu'il représente une adaptation à l'environnement de la forêt boréale, en contraste avec celui de la forêt de bois franc de la vallée du Saint-Laurent avec sa faune terrestre plus diversifiée et plus dense, ou celui de la zone maritime de la Côte Nord avec ses ressources marines abondantes.

On ne peut guère parler d'une véritable contribution de savants québécois durant ces deux décades. Il s'agissait seulement de notes, en passant, sur ce sujet qui tendait à rester inséparable des thèmes principaux des traités d'histoire d'écrivains tels que Mgr. René Bélanger, Edmond Bruet et Mgr. Victor Tremblay. On serait cependant mal à propos de ne pas mentionner le nom de Philippe Panneton, écrivain distingué, physicien et diplomate. Il poursuivait activement un grand éventail d'intérêts intellectuels en étant, parmi d'autres choses, un membre de l'"*American Anthropological Association*". Panneton, qui écrivait sous le pseudonyme de Ringuet, était très cultivé dans le domaine des antiquités du Nouveau monde et un de ses livres les plus connus paru en 1943 sous le titre *UN MONDE ETAIT LEUR EMPIRE*, est une revue largement esquissée de la préhistoire américaine écrite pour le grand public. Bien qu'il ne traite pas, sauf indirectement, du passé du Québec, ce volume fut l'un des premiers de ce genre à être publié au Canada et doit toujours être considéré comme une réalisation inhabituelle pour cette époque.

Dans les années 50, McGill devint la première université du Québec à avoir dans son personnel enseignant un archéologue-géographe,

Gordon Lowther, qui portait de l'intérêt à la pré-histoire locale. Il publia en 1955 le premier résumé de travaux archéologiques exécutés au Québec, dirigea les études de plusieurs étudiants — parmi eux, l'auteur de ces lignes — en pré-histoire nord-américaine et il réalisa des fouilles à petite échelle sur des sites tels que Tadoussac et Pointe-à-Crapaud. Il servit aussi de conseiller à un groupe d'amateurs formé en 1954, l'"*Archaeological Association of Quebec*", qui entreprit diverses fouilles et des projets de reconnaissance dans le sud-ouest du Québec. Aucun rapport n'en a jamais été publié et l'association se démantela en 1962.

Plusieurs sociétés régionales composées d'amateurs francophones naquirent aussi à cette époque. Les premières d'entre elles furent fondées en 1959 à Québec par Albert Gérin-Lajoie et Michel Gaumond, et à Sherbrooke par l'abbé René Lévesque. Elles émanèrent spontanément de l'existence d'un vide que, ni le monde académique, ni le gouvernement, n'avaient cherché à combler.

Un siècle était passé depuis la publication initiale d'un article de Dawson sur la préhistoire du Québec en 1859. Au cours de cette période, aucune continuité dans l'étude du sujet n'avait été établie au niveau local par l'implantation de cours universitaires ou par l'organisation de projets de recherche patronnés par des institutions savantes, des musées ou le gouvernement. L'intérêt pour le sujet montait et descendait selon les penchants d'individus qui n'avaient reçu aucune formation spécifique dans le domaine mais y étaient attirés par la vocation. Contrairement à des personnes telles que Wintemberg ou Rogers, qui étaient associées à des institutions extérieures, leurs activités étaient réduites à des lieux relativement restreints. Ainsi, l'ethnologue Frank G. Speck, qui avait déjà attiré l'attention en 1916 sur l'importance du site de Tadoussac, pouvait dire du Québec en 1951 que "*aucune région d'une telle taille sur le continent avait été moins explorée*" en ce qui concerne les vestiges préhistoriques. Et même, aussi tard qu'en 1964, James B. Griffin, un préhistorien américain bien connu, écrivait sur une carte illustrant une de ses oeuvres que la plus grande partie du Québec ne possédait aucune "*known culture*".

Cependant, si l'archéologie québécoise fit peu de progrès pendant tout un siècle, au cours de la décade suivante, les années 60, un certain nombre d'événements s'unirent pour conduire à sa transformation décisive en une discipline professionnelle jeune et vigoureuse.

Epilogue

Si l'on regarde en arrière, les années 60 peuvent maintenant être vues essentiellement comme une période de transition dynamique pour la recherche préhistorique au Québec. Pendant les premières années, les sociétés régionales d'amateurs prolifèrent, de nouvelles sociétés se créant en des endroits tels que Trois-Rivières, Chicoutimi, Rivière-du-Loup, l'Abitibi, la Gaspésie et la Côte Nord. Certaines d'entre elles jouèrent un rôle utile en sensibilisant la population à la recherche archéologique. Dans ces régions où aucun préhistorien professionnel n'était disponible, des personnes dévouées telles que René Ribes, l'abbé Robert Simard et d'autres firent de leur mieux pour sauver des données de base qui auraient pu être autrement perdues à la suite de la destruction des sites par des agents humains ou naturels.

L'expérience a cependant démontré que, laissées à elles-mêmes, de telles sociétés ne peuvent produire un travail qui correspond aux buts et aux exigences de l'archéologie moderne. Aujourd'hui, la formation universitaire est devenue une composante essentielle de la recherche préhistorique. Il est faux de croire qu'une fouille peut être exécutée par des amateurs et qu'ensuite il suffit d'appeler les experts afin qu'ils décrivent et analysent les données. Comme résultat, la plupart de ces associations se sont rendu compte de la nature de leurs limites et ont redéfini leur rôle. Plutôt que d'entreprendre des fouilles, elles s'occupent maintenant d'animation locale et contribuent à la sauvegarde de ce patrimoine en collaborant étroitement avec les agences gouvernementales chargées de la gestion des programmes de reconnaissance et de sauvetage archéologique.

Bien que le gouvernement du Québec ait créé en 1961 un Service d'archéologie au sein du ministère des Affaires culturelles, cette division n'a pas commencé à jouer un rôle effectif avant les années 70 quand elle devint la Direction de l'archéologie et de l'ethnologie et fut dotée d'un budget et d'un personnel plus adéquats. Ceci lui permit de mettre en application divers articles de la Loi sur les Biens culturels concernant l'inventaire, la sauvegarde et la mise en valeur des sites préhistoriques et historiques ainsi que la réglementation des fouilles et des reconnaissances archéologiques sur le territoire du Québec.

Le Musée national de l'Homme (Ottawa) a poursuivi ses activités ici en organisant des conférences publiques, en donnant des conseils de professionnels aux sociétés d'amateurs et en faisant donner des cours par des membres de son personnel à l'Université de Montréal. Il a aussi remis des bourses à des étudiants de niveau supérieur pour des projets spécifiques.

Les plus cruciales contributions à la transformation de la recherche préhistorique québécoise

durant les années 60 furent celles de nos institutions de haut savoir. Le Centre d'études nordiques de l'Université Laval commença ses projets de recherche multidisciplinaire au Nouveau-Québec. L'Université de Montréal créa un programme d'archéologie et bien qu'au début les responsables du programme n'aient pas réalisé des recherches au niveau local, ils ont fourni à leurs étudiants la formation académique indispensable. L'Université McGill suivit la voie qui était tracée et, par la suite, ce fut le tour de l'Université du Québec à Montréal.

Le moment crucial fut atteint en 1965 quand un groupe d'étudiants de l'Université de Montréal décida de contribuer à la création d'une archéologie à caractère professionnel au Québec et fonda la S.A.P.Q. (Société d'archéologie préhistorique du Québec). Dès leurs premières fouilles, ils utilisèrent une démarche méthodologique inspirée par l'approche anthropologique. Il s'agissait autant d'une réaction contre la tradition d'amateurisme bien établie à ce moment-là et contre une tradition académique qui dédaignait la recherche sur le territoire au profit de "*missions prestigieuses*" en Europe, au Moyen-Orient ou en Amérique Centrale. Dès le début des années 70, plusieurs de nos universités employèrent des préhistoriens, non seulement comme chargés de cours, mais aussi pour diriger des recherches au Québec.

Depuis ce temps, un effort soutenu a été fait pour augmenter nos connaissances du passé préhistorique du Québec. Dans plusieurs régions telles que la Côte Nord, la Gaspésie, la Baie James et le Nouveau-Québec, des programmes de recherches à long terme, de nature interdisciplinaire, ont été élaborés à cette fin.

Il en résulte que l'archéologie a commencé à jouer un rôle important en aidant à réviser l'image discréditée du "*sauvage*" telle qu'inculquée aux jeunes Québécois au cours de l'enseignement primaire et secondaire. De nouveaux manuels d'histoire font leur apparition; la période préhistorique y est correctement traitée, plaçant de ce fait sous leur vrai jour les réalisations des aborigènes de ce territoire.

Depuis quelques années déjà la participation croissante d'informateurs amérindiens aux projets de reconnaissance a permis aux archéologues de récolter une importante quantité de données significatives. Ces informations devraient s'avérer fort utiles, dans une perspective diachronique, pour évaluer les changements survenus dans le mode d'occupation et d'exploitation de diverses régions par les Indiens et Inuit au cours des périodes préhistorique, historique et contemporaine. Il faut s'attendre donc à ce que la population autochtone s'implique de plus en plus dans la conservation et la mise en valeur de son propre héritage culturel.

3 LA PLAINE LAURENTIENNE

Les premiers habitants

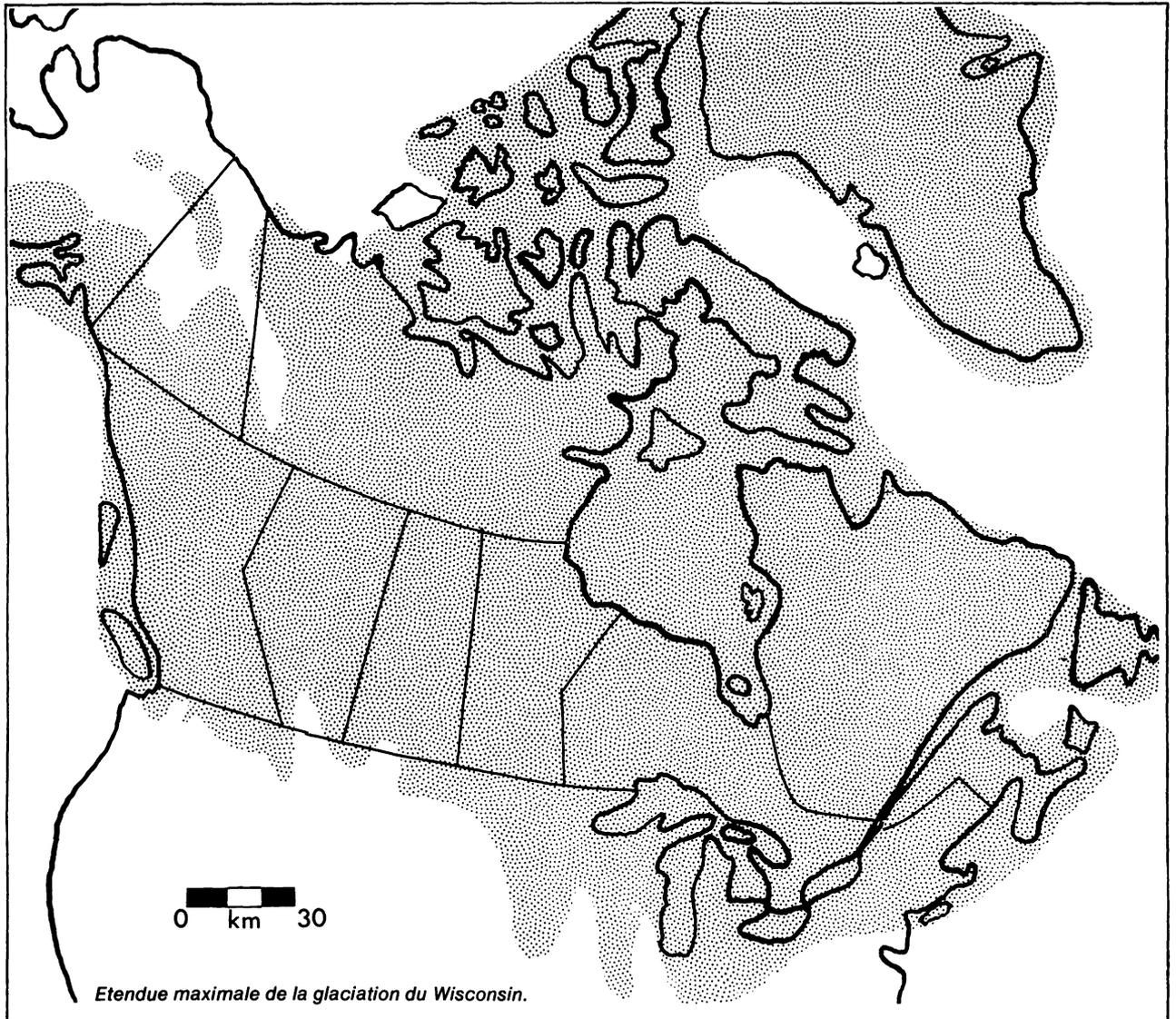
La Plaine Laurentienne est constituée des basses terres adjacentes au fleuve Saint-Laurent et à la rivière Outaouais. Elle est limitée au nord-ouest par le front des Laurentides, au sud et au sud-est par le début des Appalaches. Elle a la forme d'un vaste triangle qui s'étend sur une centaine de Km à la latitude de Montréal; elle s'élargit à l'est du Lac Saint-Pierre jusqu'à 160 Km puis se rétrécit jusque dans la région de Québec; à l'ouest, elle s'étire en un ruban large de 3 Km sur la rive nord de l'Outaouais, jusqu'à Arnprior en Ontario.

Elle offre un environnement essentiellement forestier constitué d'essences feuillues, au bois dur et dont plusieurs produisent des fruits comestibles comme: chênes, érables, ormes, trembles, noyers, frênes et hêtres, mêlées à des conifères comme: pins rouges, pins blancs, sapins, pruches, cèdres, etc. Son abondante faune terrestre comprend notamment: orignaux, chevreuils, ours, loups, castors, porc-épics, renards, lièvres et autres, en plus d'une faune ailée fort variée, ensemble de gibiers très intéressants pour des sociétés de prédateurs. De même, le réseau hydrographique, dominé par le Saint-Laurent et ses affluents, tout en constituant des grandes voies naturelles de communication, présente d'excellentes conditions de pêche avec ses esturgeons, maskinongés, truites grises, truites rouges, anguilles, brochets, dorés, achigans, perchades, etc.

Bien que l'homme était présent en Amérique depuis fort longtemps, la Plaine Laurentienne, malgré sa richesse faunique, à cause de phénomènes géologiques complexes, n'a été peuplée que relativement tard. En effet, selon les données actuelles, les premiers groupes à s'en approcher ne l'auraient fait qu'il y a quelque 6,500 ans, par exemple à l'Île-aux-Allumettes, à son extrémité ouest, sur la rivière Outaouais. Demandons-nous d'abord qui étaient ces premiers colonisateurs et d'où ils venaient.

Le peuplement de l'Amérique

Reportons-nous cinquante-mille ans en arrière. Aucun humain n'a encore foulé le sol de l'Amérique. Quelque part dans l'Ancien Monde, probablement au Proche-Orient, l'homme tel qu'on le connaît aujourd'hui, l'Homo sapiens, émerge d'une longue suite évolutive dont on peut suivre les jalons principalement en Afrique Orientale, à Java, dans le bassin méditerranéen et jusqu'en Chine. La température moyenne annuelle du globe est d'à peu près 5° C. inférieure à aujourd'hui. Dans les régions montagneuses comme les Alpes, l'Himalaya ou les Andes, dans les régions maintenant tempérées comme le nord de l'Amérique du Nord et de l'Europe, depuis plus



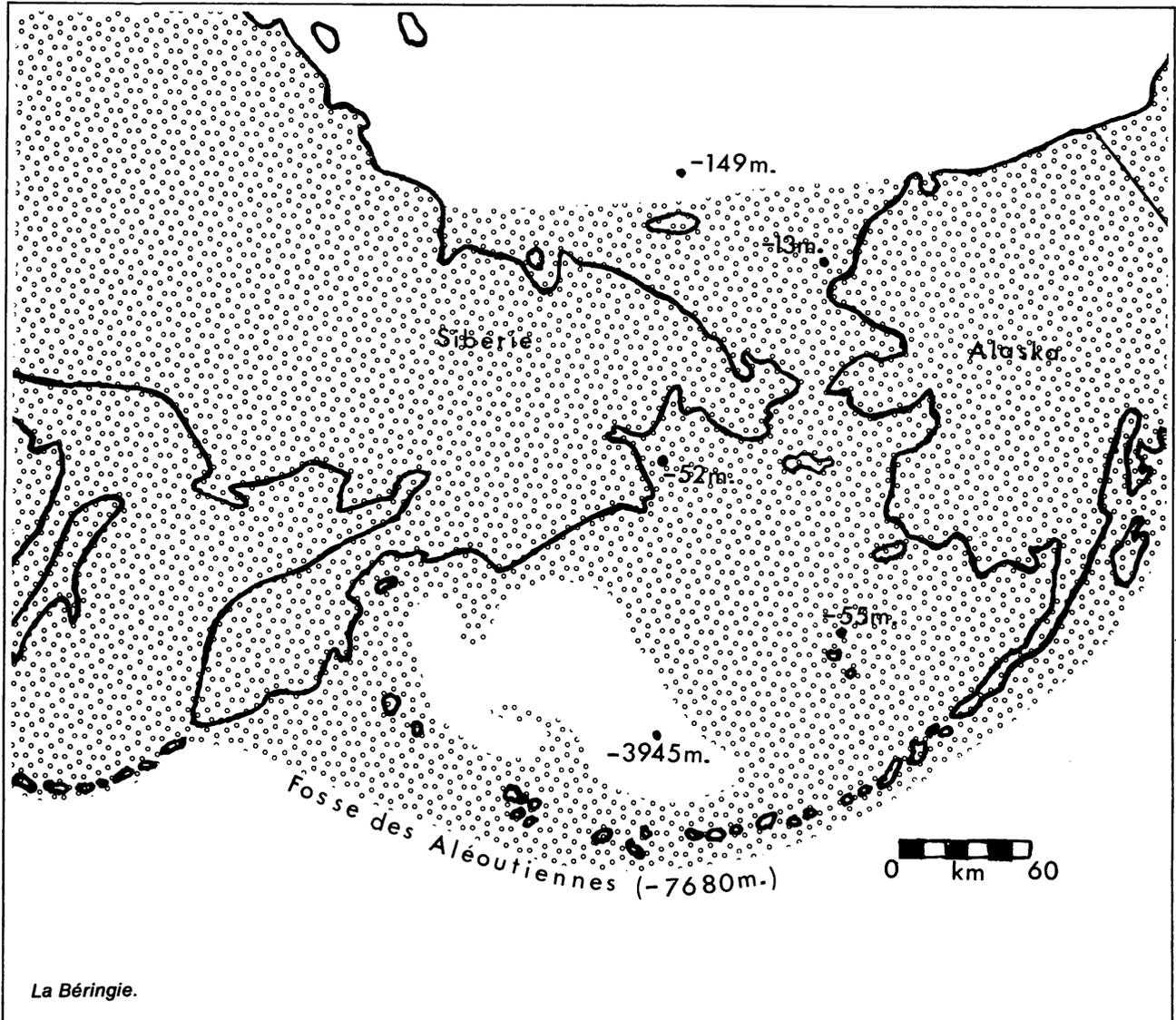
de 20,000 ans, les trop courts étés ne suffisaient pas à faire fondre entièrement la neige tombée en hiver. Graduellement, elle s'y était donc accumulée pour former d'immenses calottes glaciaires. On leur donne les noms de Würm dans la région alpine, Vestule en Scandinavie et Wisconsin en Amérique.

A cause de la glace qui retient toute cette eau sur les continents, les océans ont un niveau plus bas de 150 M. par rapport à maintenant. Le Détroit de Béring, qui n'a une profondeur moyenne que de 50 M. est à sec et relie l'Asie à l'Amérique par un pont terrestre large, du nord au sud, de 1,500 Km, que l'on appelle la Béringie. A cause des trop hautes montagnes qui les bordent, empêchant les nuages de les atteindre, la Sibérie et l'Alaska, malgré le froid qui y règne, connaissent un climat très sec et sont exempts de glace. Comme dans la Béringie, on y trouve une écologie

périglacière de toundra qui autorise une végétation de mousses et de lichens capable de supporter une abondante faune. Y vivent des formes animales semblables à celles que l'on connaît aujourd'hui, bien que souvent sous des latitudes différentes, comme des caribous, des chevaux, des bisons, des camélidés, mais aussi des espèces maintenant disparues et aux dimensions gigantesques comme des mammoths, des mastodontes, des bisons antiques, des mégathériums et autres, que l'on appelle la Grande faune du Pléistocène.

Lorsqu'il y a 40,000 ans, les chasseurs du Paléolithique supérieur atteignent la Sibérie, ils poursuivent le gibier dans la vallée de la Béringie et traversent en Alaska sans se douter, bien sûr, qu'ils s'apprentent à coloniser un nouveau continent.

Il y a 35,000 ans, le climat se réchauffe petit à petit, les glaciers régressent, le niveau des océans s'élève, la Béringie rapetisse jusqu'à être

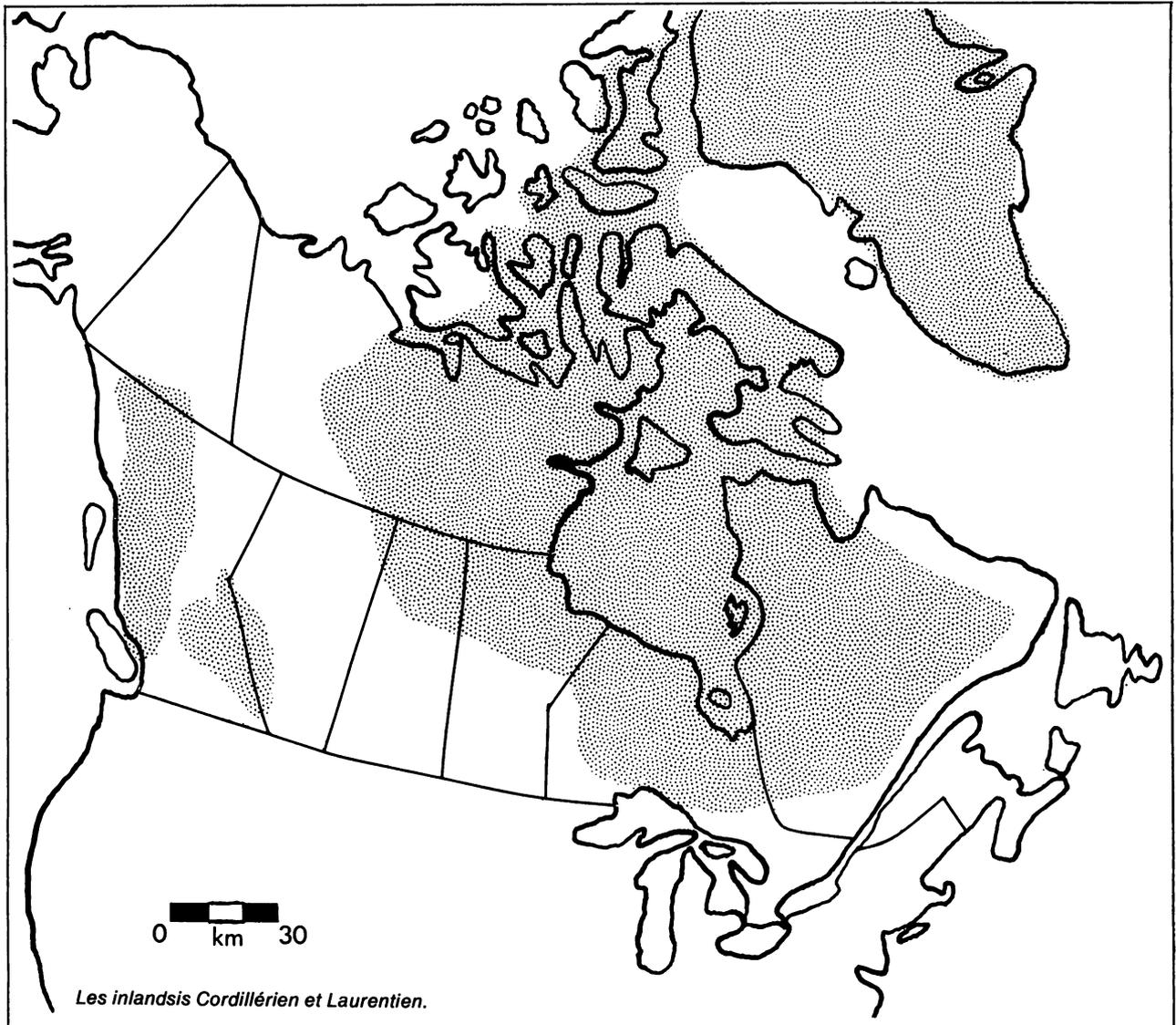


complètement submergée. Le glacier du Wisconsin en fondant se sépare en deux nappes glaciaires: la Cordillérienne à l'ouest, la Laurentienne à l'est. Entre les deux, à l'est des Rocheuses, s'élargit un corridor qui présente lui aussi une écologie périglaciaire; la faune l'emprunte, des petits groupes de chasseurs également; ils progressent ainsi vers le sud, ce sont les premiers Américains. Leur outillage, très rudimentaire, n'est composé que de galets aménagés, de grossiers grattoirs en pierre taillée, de couteaux et de grattoirs en os. S'ils ne connaissent pas les techniques d'amincissement de la pierre siliceuse en pointe de projectiles, ils chassent probablement à l'aide de javelots de bois à la pointe durcie au feu. On retrouve les traces de leurs campements au Yukon, en Idaho, au Texas, en Californie, au Mexique, au Pérou.

La période de réchauffement ne dure qu'une dizaine de milliers d'années. Il y a 25,000 ans,

le climat se refroidit à nouveau, les glaciers re-progressent jusqu'à fermer le corridor, les océans baissent, la Béringie re-émerge. D'autres groupes traversent en Alaska. Lorsque la température s'élève à nouveau, il y a 12,000 ans, certains d'entre eux empruntent à leur tour le corridor et progressent vers l'est en suivant le retrait glaciaire.

Pendant ce temps, les chasseurs de la Grande faune qui vivaient au sud des glaciers avaient développé des techniques de la taille de la pierre suffisamment raffinées pour l'amincir en pointes de projectiles, déterminant la période dite Paléo-Indienne. Dans le centre et l'est des Etats-Unis, ces pointes ont une forme lancéolée, une base concave et elles portent un enlèvement longitudinal, appelé cannelure, généralement sur les deux faces, qui facilite son emmanchement. On regroupe les sites qui livrent de telles pointes sous le terme de Culture Clovis.

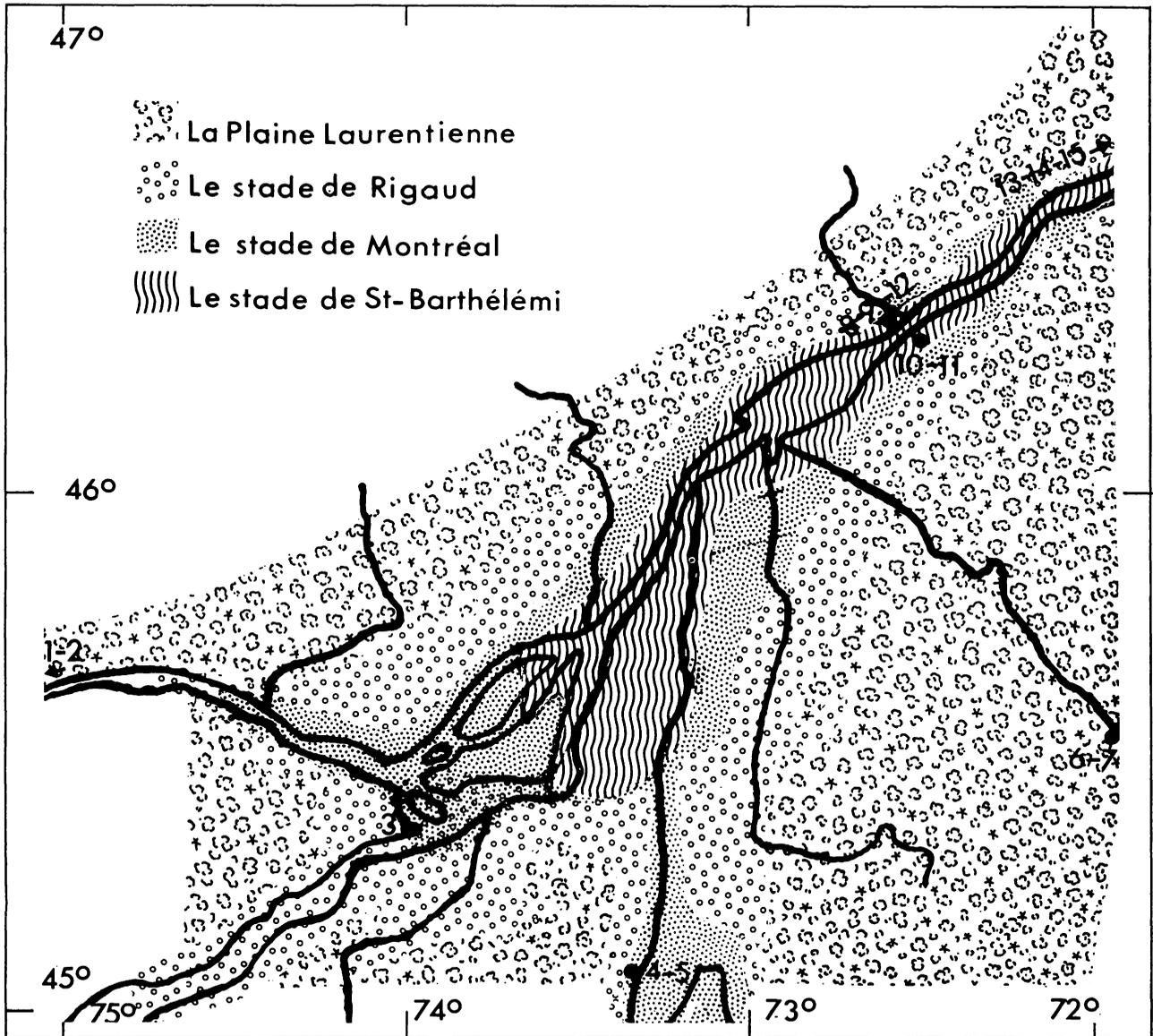


Arrivée de l'homme dans la Plaine Laurentienne

A cette époque, l'inlandsis Laurentien recouvre encore entièrement le territoire actuel du Québec qui, écrasé sous le poids des glaces, s'enfonce dans les couches inférieures plus plastiques de l'écorce terrestre. Avec le retrait glaciaire, l'eau de fonte fait remonter le niveau des océans qui envahissent les basses terres. Ainsi, il y a 11,500 ans, alors que le glacier régresse au-delà de la Plaine Laurentienne, elle est submergée par une transgression marine, connue sous le nom de Mer de Champlain. Elle s'étend du front glaciaire jusqu'aux Apalaches. Au fur et à mesure qu'il est libéré du poids des glaces, le continent remonte à son tour, entraînant le re-

trait graduel de la transgression. Celui-ci s'effectue en trois phases identifiables par les terrasses que l'eau a modelées sur les flancs des Laurentides et des Apalaches. Il y a 8,500 ans, la Plaine est à 65 M. sous son altitude actuelle et est presque entièrement recouverte par le stade de Rigaud qui empêche encore toute présence humaine. Pendant le stade de Montréal, qui sculpte la terrasse de 35 M. il y a environ 7,500 ans, la partie libérée des basses terres reste encore trop marécageuse pour attirer des groupes humains. Ce n'est qu'à l'approche du stade de Saint-Barthélémy, il y a 6,000 ans, alors que la Plaine n'est plus qu'à une quinzaine de M. sous son actuel niveau, que son assèchement et sa recolonisation par la flore et la faune sont suffisants pour autoriser une occupation par l'homme.

Il y avait alors une couple de millénaires que la Grande faune du Pléistocène avait disparu. Les populations de l'est des Etats-Unis avaient donc



La Plaine Laurentienne et le retrait de la Mer de Champlain.

- | | |
|----------------------|------------------------|
| 1. Ile-aux-Alumettes | 9. Boucher |
| 2. Ile Morrisson | 10. Bouvais |
| 3. Côteau-du-Lac | 11. La Butte |
| 4. Rapides Fryers | 12. Collège Séraphique |
| 5. Brouillette | 13. St-Romuald |
| 6. Bishop | 14. Sillery |
| 7. Weedon | 15. Ile d'Orléans |
| 8. Red Mill | |

dû modifier leur mode de subsistance en donnant la primauté à la chasse aux autres mammifères et en augmentant la part de la pêche et de la cueillette dans leurs activités de subsistance. Ce mode de vie qui tend vers une exploitation globale des ressources de l'environnement entraîne, à cause des conditions variables avec les divers milieux, un nomadisme restreint à un cycle annuel à l'intérieur de limites écologiques assez précises. Ce genre d'exploitation de l'environnement forestier, avec les adaptations technologiques qu'il exige, constitue la période appelée Archaique. Elle s'est développée dans les états de la Nouvelle-Angleterre et dans le sud de l'Ontario.

C'est donc de ces régions plus tôt accueillantes que sont venus les premiers occupants de la Plaine Laurentienne. A compter d'il y a 7,000 ans, des petits groupes y sont probablement venus chasser et pêcher, mais ces incursions ont été trop sporadiques pour laisser des traces significatives. Ce n'est qu'avec l'assèchement du terrain, dans les quelques siècles qui suivirent, qu'ils y sont venus plus nombreux et plus souvent jusqu'à y assurer une occupation effective du territoire.

Les sites

On peut s'attendre à ce que dans un avenir rapproché, les données seront plus nombreuses. Pour l'instant cependant, parce que la recherche archéologique au Québec est encore trop jeune, à peine une quinzaine de sites de la Plaine Laurentienne appartiennent à la période Archaique. Seulement 4 d'entre eux ont été bien fouillés et contenaient un matériel abondant: l'Ile-aux-Allumettes, l'Ile Morrisson et Côteau-Du-Lac ont livré un grand nombre d'artefacts en pierre polie, en pierre taillée, sur os et sur cuivre; le site des Rapides Fryers, près de Chambly, montre une structure d'habitation et des foyers. Cinq gisements ont été insuffisamment fouillés ou contenaient peu de matériel, tandis que les autres se résument en collections de surface généralement peu significatives.

L'interprétation de ces trop maigres données devra donc s'inspirer de comparaisons avec les autres régions du Nord-Est, où la recherche est moins déficiente, notamment le sud de l'Ontario (v.g. Wright 72) et l'Etat de New York (v.g. Ritchie 68). Les sites de ces régions, comparables à ceux ici considérés, sont regroupés sous le terme Archaique Laurentien; ils correspondent à deux manifestations temporelles, en continuité typologique, que l'on appelle: le foyer Vergennes

Les sites Archaiques de la Plaine Laurentienne.					
Régions	Nom des sites	Type des données			Sépultures (no. de squelettes)
		abondante	faibles	très fa.	
Rivière Outaouais	Ile-aux Allumettes	X			16
	Ile Morrisson	X			18
Montréal	Coteau-du- Lac	X			20
	Rapides Fryers	X			0
	Brouillette			X	0
Estrie	Bishop			X	0
	Weedon			X	0
Trois- Rivières	Red Mill		X		0
	Boucher			X	0
	Bouvais		X		0
	La Butte			X	0
	College Séraphique			X	crémation
Québec	St-Romuald			X	3
	Sillery		X		0
	Ile d'Orléans		X		0

(ca 7,000 à 5,000 B.P.) et le foyer Brewerton (ca 5,000 à 3,000 B.P.). — ("ca" est le diminutif de circa qui signifie *environ*; B.P. sont les initiales de *before present*, i.e. *avant aujourd'hui*. Dans ce livre, on pourrait aussi rencontrer les termes A.D. et B.C. qui signifient respectivement *après* et *avant Jésus-Christ*.) — L'examen des rapports de fouilles, de photographies de matériel et de collections permet de considérer les gisements de l'Ile-aux-Allumettes et de Côteau-du-Lac comme plus anciens, correspondant au foyer Vergennes. Les sites Bouvais et Sillery pourraient marquer une transition vers le Sylvicole Inférieur, alors que les onze autres appartiendraient au foyer Brewerton.

Culture matérielle

Les premiers arrivants connaissaient déjà les techniques du bouchardage et du polissage de la pierre qu'ils avaient dû développer pour fabriquer des haches, des herminettes et des gouges suffisamment sophistiquées pour permettre le travail du bois dur des feuillus qui couvrent le Nord-Est. Ils ont ensuite utilisé ces mêmes techniques du polissage pour raffiner des couteaux et des pointes en ardoise, des couteaux semi-circulaires ou ulus, des poids de filets de pêche, des poids de propulseurs et des pendentifs aux formes variées. Pour fabriquer ces divers outils, on décortiquait un rognon de pierre avec un galet arrondi pour lui donner la forme générale désirée; ensuite on aplanissait les arêtes en les frappant à coups rapides et répétés avec le même outil; finalement on raffinait les parties actives à l'aide de polissoirs de grais, du sable et de l'eau.

Pour la chasse, outre des pièges creusés dans le sol ou faits de matériaux périssables qui n'ont pas subsisté jusqu'à nous, on armait de pointes en pierre taillée des javelots tenus à la main ou des javelines lancées à l'aide de propulseurs. Au début, pendant le foyer Vergennes, la plupart d'entre elles présentent une forme générale rappelant les pointes Clovis; elles sont longues et lancéolées, avec des bords convexes et une base concave; des encoches latérales, souvent assez évasées, y remplacent cependant la cannelure pour en faciliter l'emmanchement; la base en est le plus souvent légèrement polie. On les appelle des pointes Otter Creek selon Ritchie. Rapidement, avec le foyer Brewerton, elles sont remplacées par une panoplie de pointes aux formes variées: triangulaires, à encoches latérales, à encoches aux coins, à ailerons, à pédoncule.

On taillait aussi la pierre siliceuse comme le silex, le chert, le quartz, la quartzite, à l'aide de percuteurs sur galets ou en andouiller (bois de cervidés) pour fabriquer d'autres outils aux usages variés: des couteaux, des grattoirs, des racloirs pour débiter le gibier et traiter les peaux; des pointes à graver, des pièces esquillées et des lames pour travailler l'os; des perceurs, des coches et des outils denticulés pour travailler le bois et le coquillage.

L'os, l'andouiller et même le coquillage étaient aussi abondamment utilisés comme matériaux. On en fabriquait des pointes de projectiles pour la chasse, des harpons, des hameçons simples sans barbillon, des gorges et des pointes d'hameçons composites pour la pêche; on façonnait des fuseaux pour le tissage des filets, des alènes, des poinçons et des aiguilles, dont plusieurs

à chas, pour réunir les peaux en vêtements et en abris; on modifiait selon le but visé, les extrémités des dures incisives de castors et de porcépics pour en faire des ciseaux et des couteaux aux multiples usages; on se parait les cheveux de peignes sculptés dans l'andouiller; on s'ornait de colliers et de bracelets faits d'os d'oiseaux, de coquillages et de dents d'ours, de chevreuils et même de requins; on fabriquait des flûtes avec des fémurs de daims et des crécelles avec des carapaces de tortues.

De vastes réseaux commerciaux, fonctionnant par des échanges de proche à proche, permettaient d'obtenir des matériaux exotiques comme l'obsidienne du Wyoming, le chert du Labrador, des dents de requins et des coquillages marins de la côte Atlantique et même du cuivre du nord-ouest du lac Supérieur. Ce cuivre d'origine météorite était martelé à froid, sans fusion, pour en modeler des pointes conoidales à logette, des couteaux, des gouges, des gorges, des dagues, des bracelets.

De nombreux autres outils, armes et ustensiles étaient utilisés, mais faits de matières premières périssables, comme l'écorce, le bois, les fibres animales; ils ne se sont pas conservés jusqu'à nos jours.

Qualitativement, on peut résumer la variabilité des outils de l'Archaique Laurentien en quatre principales classes —

(Les catégories en italique sont exclusives à l'Archaique Laurentien et lui servent de fossiles directeurs. En d'autres termes, chaque fois qu'un site présente de ces outils, on peut affirmer qu'il s'agit bien d'un site de cette période.)

A. Haches, herminettes et *gouges* en pierre polie pour le travail du bois.

B. Les autres objets en pierre polie: *poids de filets de pêche, poids de propulseurs, ulus, pointes et couteaux en ardoise.*

C. Couteaux, pointes et autres en cuivre natif.

D. La grande variété des objets en pierre taillée et en os: pointes et couteaux, racloirs, perceurs, grattoirs, harpons, hameçons, pointes à graver, coins ou pièces esquillées, alènes, aiguilles, grains de colliers, etc.

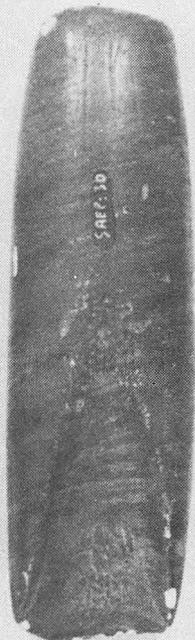
Quantitativement, les objets des trois premières classes ne représentent que 5% du matériel livré par les sites; les pointes de projectiles en pierre taillée et en os représentent 50% du matériel et les grattoirs, 10%. Cette répartition montre que même si la cueillette jouait un rôle important dans l'alimentation, de même que la pêche dont l'importance est attestée par les restes de poissons trouvés dans les foyers et les dépotoirs, la chasse demeurait l'activité de base pour assurer la subsistance et fournissait la plus grande part du menu quotidien.



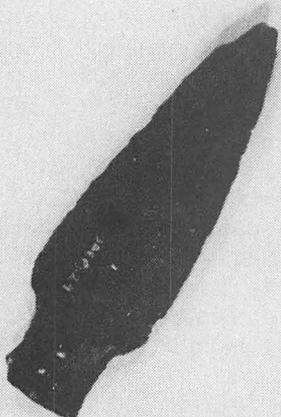
A



B



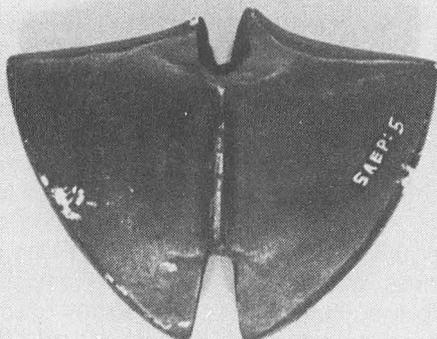
C



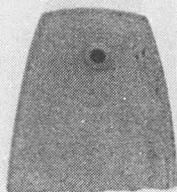
D



E

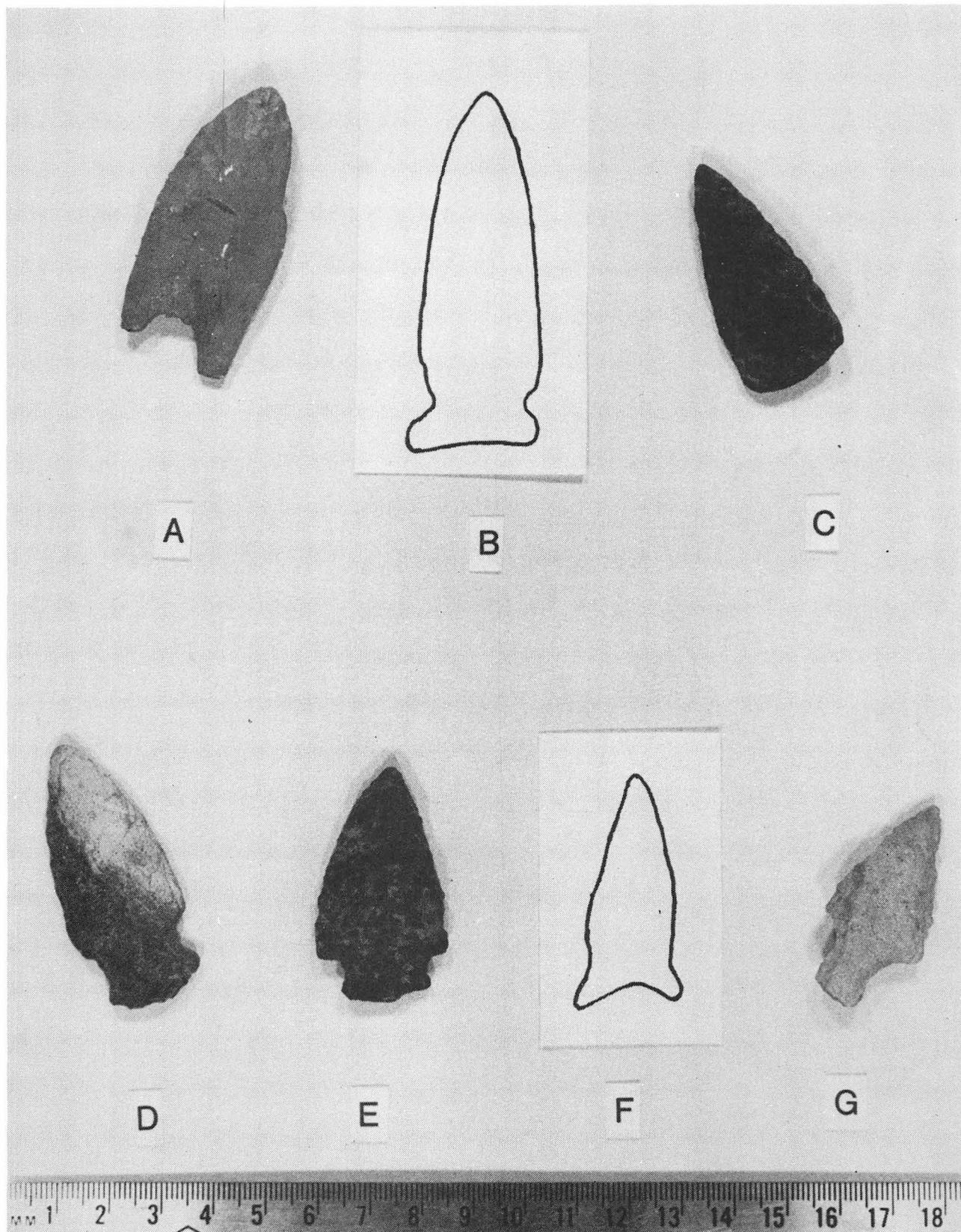


F



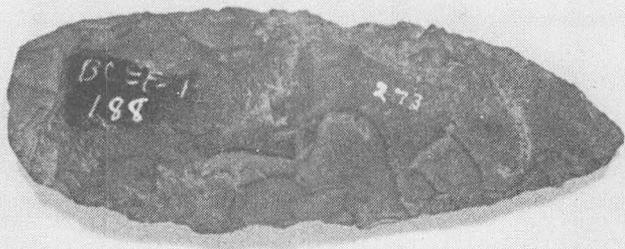
G





Outils en pierre polie, Archaique Laurentien: a. hache, b. herminette, c. gouge, d. couteaux, e. poids de filet de pêche, f. poids de propulseur, g. pendentif.

Les pointes de projectiles: a. pointe Clovis, b. pointe Otter Creek, c. pointe triangulaire, d. pointe à encoches latérales, e. pointe à encoches aux coins, f. pointe à ailerons, g. pointe à pédoncule.



A



B



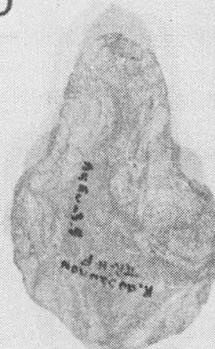
C



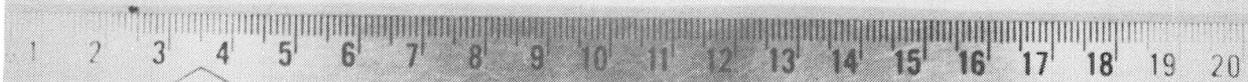
D

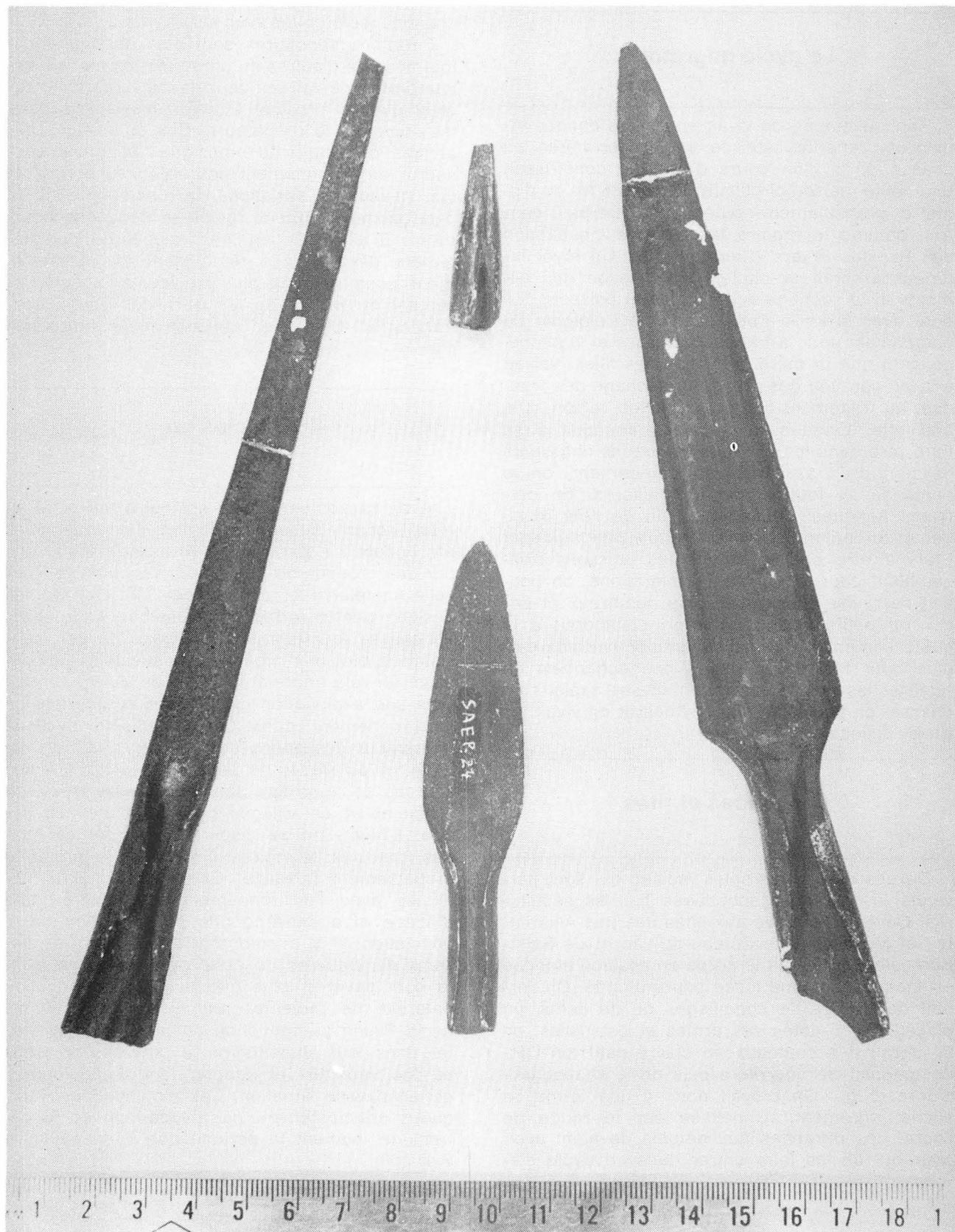


E



F





Outils sur cuivre, Archaique Laurentien.

Outils en pierre taillée, Archaique Laurentien: a. couteau, b. grattoir, c. racloir, d. perçoirs, e. pièce esquillée, f. perçoir.

Le cycle migratoire

Habituellement, on vivait en petites bandes familiales, réparties sur de vastes territoires de chasse. Près d'un cours d'eau, on construisait une petite maison circulaire, de 5 ou 6 M. de diamètre, probablement soutenue par un pieu central, comme le montre la structure d'habitation des Rapides Fryers (Clermont 74). Un foyer intérieur assurait la chaleur, la cuisson des aliments et le séchage des viandes et poissons. Le père avec ses fils aînés pouvaient s'éloigner du campement pour la trappe, la chasse et la pêche, pendant que la mère, aidée de ses filles, veillait à la préparation des repas, au séchage des viandes, au traitement des peaux et, en saison, à la cueillette. Lorsque le gibier commençait à se faire rare dans les environs et que les chasseurs devaient trop s'éloigner du campement, on le déménageait tout simplement ailleurs. En certaines périodes, comme à la fin de l'été et au début de l'automne, alors que les végétaux sont prêts à être cueillis et que les poissons s'assemblent pour le frai et les migrations, on pouvait se réunir en groupes plus nombreux et ériger de petits villages. Là, on collaborait à la quête alimentaire afin d'accumuler certains surplus pour l'hiver, on faisait des échanges, on réalisait les unions, on racontait ses exploits de chasse, on participait aux mythes et on vivait les rituels collectifs.

Croyances et rites

De ces rituels, les seuls indices qui sont parvenus jusqu'à nous sont livrés par les sépultures. On en a retrouvé aux sites des Iles Allumettes et Morrisson, de Côteau-du-Lac et de Saint-Romuald. On plaçait le corps en position étendue ou foetale dans une fosse peu profonde. On l'ornait de colliers de coquillages ou de dents, on plaçait à ses côtés ses armes et ustensiles, on lui offrait des couteaux en cuivre natif, on l'accompagnait de nourriture puis on le saupoudrait d'ocre rouge. On croyait donc à une forme de survie, sûrement symbolisée par le rouge de l'ocre. Les offrandes aux défunts devaient avoir pour but de les faire entrer dans un cycle d'é-

changes réciproques avec les vivants.

Certaines sépultures sont plus abondamment fournies que d'autres en offrandes; on ne doit pas interpréter ce fait en termes de hiérarchie sociale qui est presque toujours inexistante dans les sociétés de prédateurs. Ces différences dépendent davantage du temps que l'on pouvait consacrer au façonnement des objets funéraires et qui suivait les variations saisonnières dans la plus ou moins grande facilité à trouver la nourriture. D'ailleurs, certaines sépultures complètement désarticulées témoignent de réenterrement à des moments plus propices à l'accomplissement du rite, avec les offrandes souhaitées, s'accordent bien avec cette dernière interprétation.

Conclusion

Avec l'assèchement du sol qui a fait suite au retrait champlainien, la Plaine Laurentienne a été occupée à partir d'il y a quelque 6,000 ans par des groupes de prédateurs venus de la Nouvelle-Angleterre et du sud de l'Ontario. On les désigne par le terme de Archaique Laurentien. La chasse leur fournissait la base de leur subsistance, bien que la pêche et la cueillette jouaient aussi un rôle important. Ce mode de vie tendait vers une exploitation globale des ressources de l'environnement dans un nomadisme cyclique restreint à des zones écologiques déterminées. L'été et au début de l'automne, alors que les sources de nourriture sont plus concentrées, on s'assemblait en villages près de points de pêche. L'hiver, on se dispersait par petites bandes, sur des territoires de chasse à propriété probablement familiale. Cette symbiose harmonieuse avec l'environnement s'est avérée très efficace et a entraîné une augmentation de la population. Il y a autour de 3,000 ans, les besoins alimentaires de cette population croissante sont devenus plus grands que la production naturelle de protéines animales. Les habitants de la Plaine Laurentienne ont donc dû augmenter dans leur alimentation la part des poissons et des végétaux et adapter leur technologie à cette nouvelle situation. Ces modifications, marquées principalement par l'apparition de la céramique, ouvrent la période que l'on appelle le Sylvicole.

Le sylvicole initial

Les découpages historiques sont des *outils* créés par les spécialistes pour faciliter leurs discours et mettre en relief des événements particuliers. Dans le Nord-Est, de tels découpages ont été faits pour regrouper des manifestations culturelles sur la base de *traits* qui ont d'abord une *signification chronologique*. C'est ainsi, par exemple, que le concept de Sylvicole s'applique à tous les sites *préhistoriques* qui ont livré de la poterie. Comme la poterie arrive dans le Nord-Est vers l'an 1000 avant notre ère et que la préhistoire se termine avec les voyages de Cartier on appellera Sylvicole toute cette *période* qui couvre environ 2500 ans. Le concept n'implique cependant pas de théorie spéciale sur l'homogénéité culturelle des populations de cette période et ne sous-entend pas de processus historiques ou génétiques particuliers. C'est donc un concept utile en autant qu'il provoque immédiatement une attention particulière sur une époque mais durant celle-ci, les populations du Nord-Est ont vécu dans des systèmes d'adaptation variées, dans des milieux différents, ont parlé des langues contrastées, ont connu des organisations sociales et politiques diverses, ont défini des réseaux préférentiels d'échanges ou de contacts et intégré des histoires divergentes.

Le concept de Sylvicole ne peut alors être utilisé pour rendre compte de toutes ces originalités *culturelles* mais on l'a quand même divisé en tranches (inférieur, moyen, supérieur) pour mettre en relief l'arrivée de nouveaux *marqueurs chronologiques*.

Le développement de l'agriculture conditionne des transformations majeures dans l'ensemble des comportements des populations qui l'ont adoptée et entraîne aussi des modifications au niveau de la culture matérielle. On l'utilise pour définir

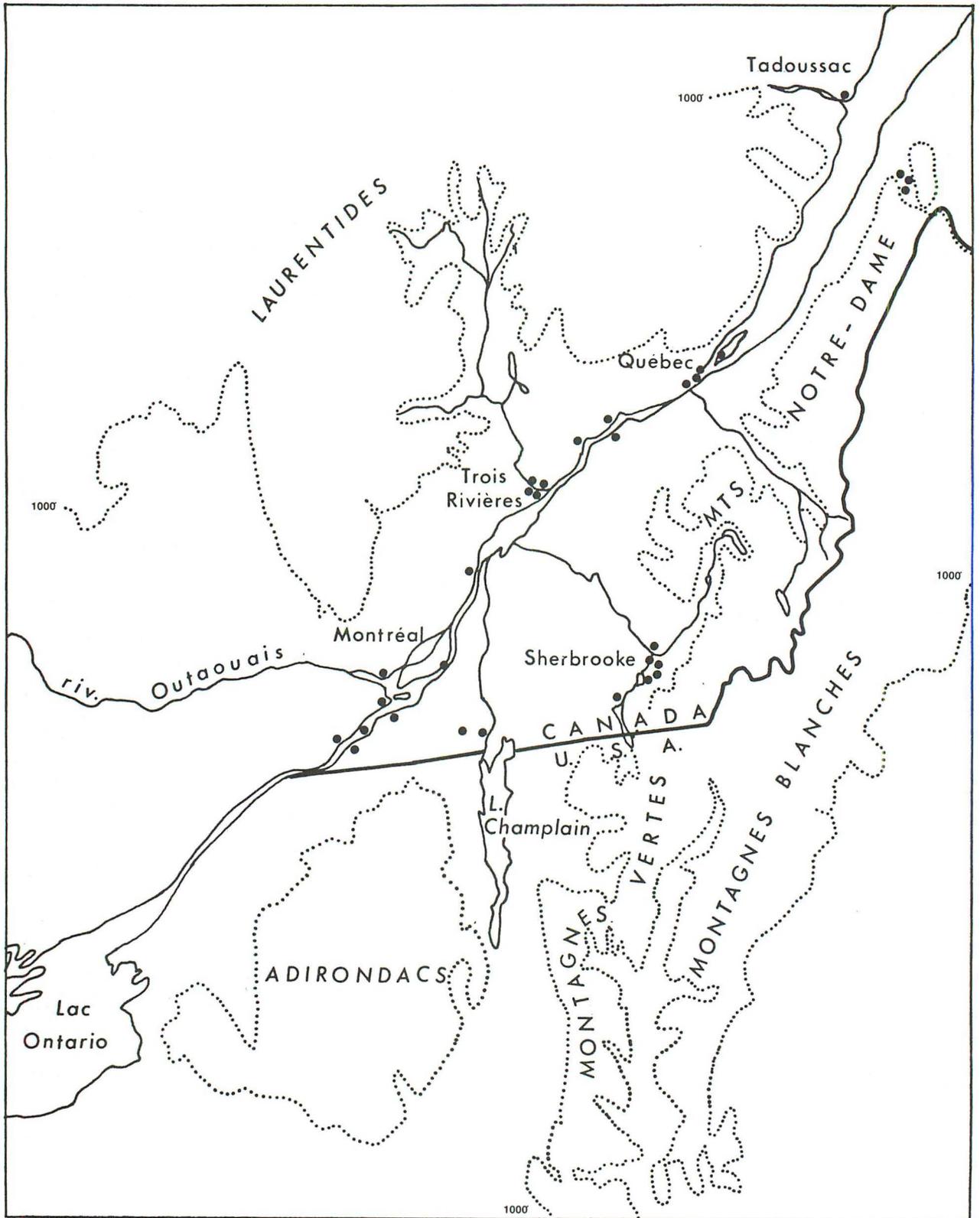
une coupure qu'on peut placer vers l'an 1000 de notre ère dans certaines régions du Nord-Est et cette date a été retenue de façon générale pour créer le début du Sylvicole supérieur. (Cette date qui paraît encore opératoire dans la région qui nous intéresse a cependant été reculée à environ 600 AD pour certaines régions de l'Ontario.) Les traits distinctifs qui découperaient le Sylvicole inférieur du Sylvicole moyen sont cependant beaucoup moins nets et on suivra ici l'exemple de Wright qui abandonne la division tripartite classique et la remplace par une division simple superposant un Sylvicole terminal (1000-1500 AD) avec agriculture à un Sylvicole initial (1000 BC - 1000 AD) sans agriculture.

Dans cet article, les concepts d'Archaique, Sylvicole, Sylvicole terminal et Sylvicole initial sont donc acceptés comme des concepts de nature essentiellement chronologique et notre présentation est principalement intéressée à faire valoir les unités culturelles qui ont marqué l'histoire des Indiens qui vivaient dans la plaine laurentienne durant la période du Sylvicole initial.

A son tour, le concept de *plaine laurentienne* est un outil qui permet de découper une petite aire *géographique* originale dans l'immense étendue du Nord-Est en attirant automatiquement l'attention sur des terres basses qui bordent le Saint-Laurent entre la ville de Québec et la frontière ontarienne. C'est essentiellement un concept *géomorphologique* mais qui ne rend pas compte de variations climatiques, pédologiques, phytogéographiques et fauniques indéniables.

En somme, étudier le Sylvicole initial de la plaine laurentienne, c'est étudier, à l'intérieur d'un *cadre chronologique* et géomorphologique arbitraire, une série d'événements *culturels* qui pourraient fort bien être contrastés et liés à

Principaux découpages chronologiques dans la Plaine Laurentienne		
Sylvicole terminal	—	Sylvicole supérieur 1000 - 1534 A.D.
Sylvicole initial	┌	Sylvicole moyen 400 B.C.-1000 A.D.
		Sylvicole inférieur 1000 B.C.-400 B.C.
Archaique		4000 - 1000 B.C.
Paléo-Indien		6000 - 4000 B.C.



Emplacement des divers sites du Sylvicole Initial dans la Plaine Laurentienne.

d'autres événements culturels qui se sont déroulés hors de ce cadre.

A l'aube du Sylvicole initial

Vers l'an 1000 avant notre ère, le Québec était occupé de l'Outaouais à l'Atlantique et la plaine laurentienne était le domaine privilégié de groupes de chasseurs qui se découpaient vraisemblablement le territoire en aires préférentielles d'exploitation. Il est probable qu'aucun de ces groupes ne se limitait aux terres basses et chacun devait aussi exploiter les terrains montagneux plus riches au cours de l'hiver. Ils devaient tous partager un mode de subsistance relativement semblable axé sur la pêche estivale dans les riches eaux de la plaine, la chasse aux cervidés, au castor et à l'ours durant les autres saisons et profitaient, selon les moments de l'année, du gibier migrateur ou des espèces mineures qu'on pourrait qualifier d'espèces d'appoint ou de soudure (porc-épic, lièvre, etc.).

Diverses baies, noix et fruits sauvages entraient sans doute aussi dans la diète de ces populations archaïques mais l'importance du végétal n'était pas principalement d'ordre alimentaire. En effet, si les graisses et les protéines animales avaient surtout la faveur de ces unités prédatrices, c'est aussi par l'intermédiaire du végétal qu'ils pouvaient assurer la perpétuité de leurs traditions. Leur habitation, leurs moyens de transport, leurs pièges et assommoirs, leurs feux et leurs pharmacopée dépendaient de leur habileté à distinguer et à utiliser l'univers végétal. Il serait invraisemblable qu'ils aient ignoré l'écorce et alors au moins une partie essentielle de leurs contenants devait aussi relever de leurs manipulations du végétal, comme cela devait être le cas pour leurs armes (arc, fût de flèches, propulseurs, hampes de sagaies, filets divers, etc.) et leurs outils domestiques (louches, plats, etc.). Malheureusement, le végétal se désagrège rapidement dans les sols acides ou humiques et l'archéologue n'aura la plupart du temps que des indices indirects de ce chapitre technique très important.

L'os est un peu plus résistant mais il se décompose aussi très rapidement dans les circonstances habituelles. Or, l'utilisation de l'os était un phénomène important dans la technologie de ces groupes. S'il devait être souvent broyé pour en extraire des graisses (bouillons onctueux) ou de la moelle, il était aussi façonné en pointes, poinçons, hameçons et autres objets utiles.

La peau, qui n'a pratiquement jamais résisté à la dégradation dans le sol, devait fournir les vêtements et servir à différents usages sous forme de lanières.

La pierre se conserve très bien et a été utilisée fréquemment pour tailler des outils (pointes de projectile, grattoirs, couteaux, racloirs, forets, lissoirs, lest, etc.), border des feux, caler des tentes, etc.

Dans ses traits essentiels, ni le mode de subsistance, ni la technologie de ces Archaiques ne disparaît avec le début du Sylvicole. Au contraire! Ils vont persister jusqu'à la période historique en certains endroits et ce qui est vrai de ces deux ensembles de comportements vaut sans doute aussi pour divers attributs de l'organisation sociale, politique ou religieuse. En somme, il y avait, à la fin de l'archaïque, un système d'adaptation déjà bien perfectionné et efficace.

Ces généralités sont très significatives mais n'excluent pas les originalités locales et un des objectifs du préhistorien est de découvrir et de mettre en relief ces différences souvent d'apparence mineure qui forgent néanmoins les identités sociales.

Le Sylvicole initial

Le Sylvicole initial est une longue période qui couvre environ deux millénaires et c'est une période qui sera marquée par des transformations plus ou moins importantes selon les unités d'attention retenues. C'est encore cependant une période mal connue dans la plaine laurentienne. Plus de 20 sites y ont été localisés mais la plupart n'ont livré qu'un nombre infime d'indices qui ont été analysés superficiellement et qui permettent peu d'interprétation. Ils suffisent cependant pour assumer la présence de groupes indiens dans cette région durant toute cette période et pour définir notre tâche.

Qui étaient-ils?

On ne connaît pas encore très bien l'homme du Sylvicole initial québécois. En effet, les seuls documents que nous en avons sont des restes de crémation trouvés en bonne quantité sur la Pointe-du-Buisson (station no 5), quelques fragments en même état mis au jour à Batiscan et les restes crâniens mieux conservés de Sillery. On peut croire que plusieurs autres vestiges ont aussi été exhumés mais ils n'ont pas été conservés ou ont été réenterrés à des époques où la recherche archéologique était encore à un stade très artisanal.

On pouvait déjà prévoir, théoriquement, que les groupes laurentiens du Sylvicole initial étaient des groupes mongoloïdes ultimement liés à une vague migratrice d'origine asiatique et des descendants plus ou moins modifiés d'une lignée historique particulière issue de cette souche. Les seuls documents qui nous sont parvenus confirment le diagnostic mongoloïde et on peut signaler à cet

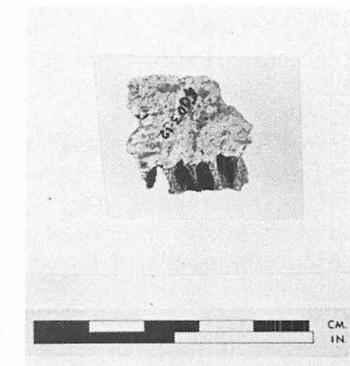
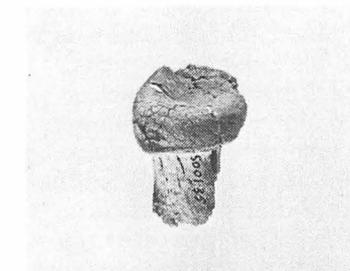
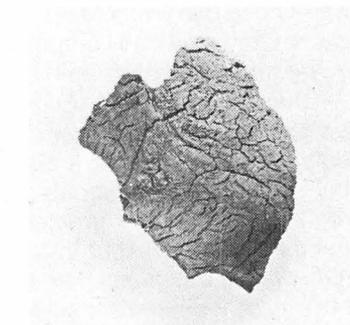
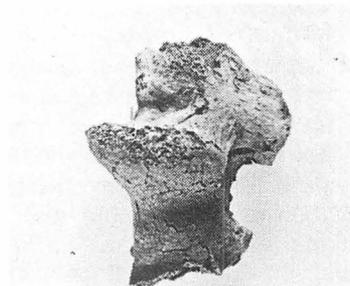
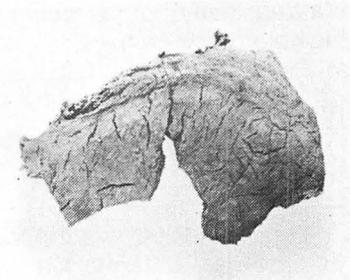
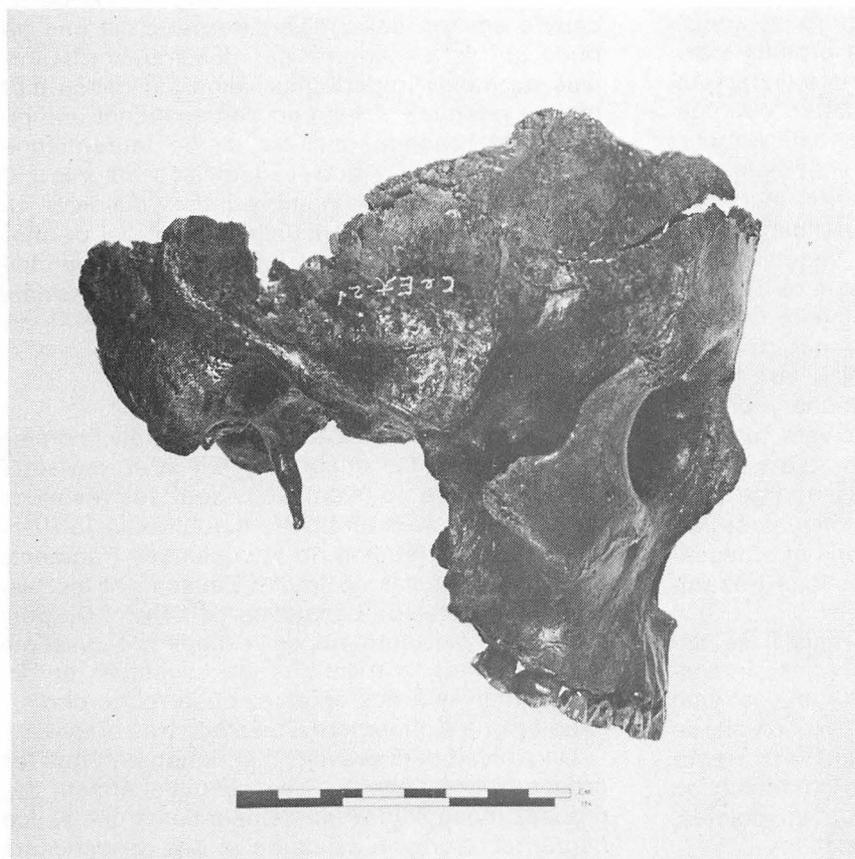


Photo: Marc Laberge.

Les restes humains du Sylvicole Initial sont rares au Québec et les sépultures de cette époque sont exceptionnelles. La sépulture de Sillery a livré quelques restes en bon état d'un individu enseveli soigneusement (crâne) alors que celle de

Pointe-du-Buisson (station 5) contenait surtout des débris calcinés et brisés, ramassés en vrac sur le crématorium et enterrés sans ordre apparent dans des fosses peu profondes.

effet la présence d'incisives spatulées, "en forme de pelle" et la saillie des pommettes mais il faudra attendre des meilleures données pour placer ces Indiens dans une lignée historique concrète. Il n'y a aucune raison de croire qu'ils étaient génétiquement différents des Archaiques locaux mais seuls des documents nouveaux permettront de transformer cette vraisemblance en fait.

Comment y survivaient-ils ?

Les avis sont unanimes: les groupes du Sylvicole initial étaient des groupes de chasseurs, pêcheurs et collecteurs. Dans la plaine laurentienne, ces populations pouvaient profiter d'une biomasse relativement riche. Le sud-ouest de la province, plus particulièrement la fraction de la plaine laurentienne qu'on appelle la plaine de Montréal, jouissait en effet de conditions d'exploitation à la fois variées et favorables. Les cervidés (orignal, caribou, chevreuil, wapiti) étaient accessibles dans des niches plus ou moins contiguës d'une aire de 100 kilomètres de diamètre, le castor visitait les mêmes régions et l'ours convoitait ses proies dans les mêmes endroits. Les volées migratoires de plusieurs espèces passaient, en transit, dans les parages alors que d'autres espèces nichaient dans les érablières. Les forêts fournissaient en abondance des glands, des noix et des fruits sauvages saisonniers alors que le fleuve, principal déversoir des Grands Lacs et de plusieurs rivières importantes, offrait un stock important de protéines facilement accessibles et renouvelables.

Le harnachement de cette énergie mobile relevait de deux grands ensembles de techniques. Le premier échappe en grande partie à l'observation directe de l'archéologue: c'est la technologie de l'attaque indirecte avec ses pièges, assommoirs, barrages et filets divers mais le second, qui regroupe tous les moyens d'attaque directe, est plus facilement enregistré. On le retrouve principalement sous forme de pointes de projectile variées, de harpons et hameçons localisés dans plusieurs sites. Ces deux ensembles impliquent à leur tour une connaissance empirique étendue des comportements des multiples espèces recherchées, de leur saisonnalité, de leurs préférences écologiques, des indicateurs de leur présence (pistes, excréments, traces de broutage, etc.). Le prédateur est, par nature et obligation, un biologiste éveillé et compétent. Ne nous leurrions point, le prédateur du Sylvicole initial n'était pas un barbare inculte vivant une existence difficile dans un univers imprévisible. Il connaissait son milieu d'exploitation aussi bien qu'un agriculteur connaît le sien et vivait dans une aussi grande abondance mais avec un système différent.

Ce système n'était pas statique. Il a évolué dans le temps parce que les conditions d'exploitation

ont changé. Les populations de la fin de cette période avaient sans doute des activités de subsistance différentes des populations plus anciennes même si toutes convoitaient les mêmes espèces avec des techniques largement comparables. L'organisation qui préside à l'application des techniques en les qualifiant avaient cependant changé et les préférences s'étaient modifiées.

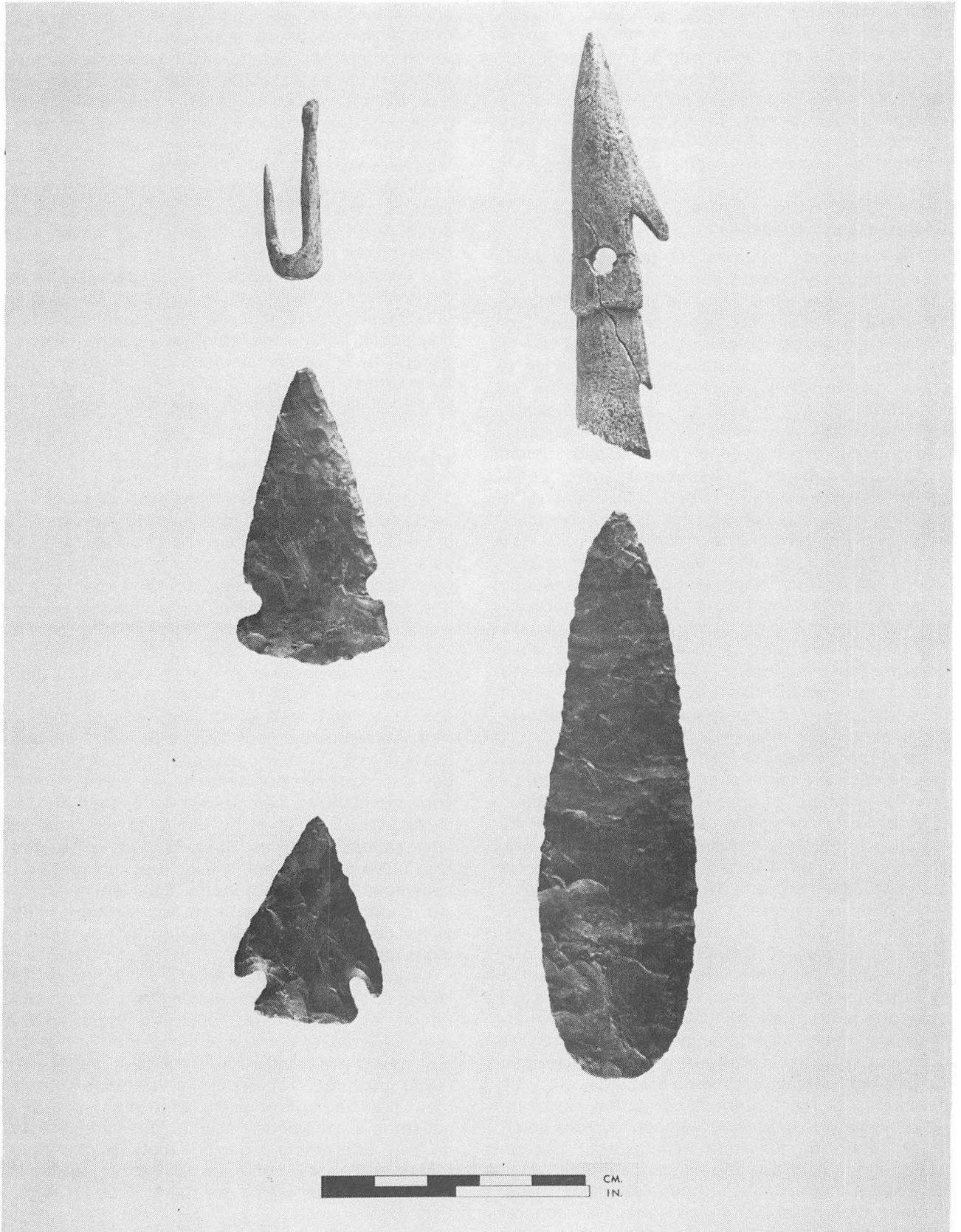
Au début du Sylvicole initial, l'exploitation ressemblait vraisemblablement à celle des chasseurs de la période de contact. Elle devait être relativement mobile, exécutée par de petits groupes autonomes reliés dans un réseau plus vaste de relations, très diversifiée dans un milieu plus faiblement occupé (densité plus faible), profitant d'épisodes particuliers comme la pêche aux anguilles ou le rassemblement des tourtres mais caractérisée par des déplacements nombreux autour de plusieurs points de rassemblement.

L'organisation des groupes prédateurs

A ce moment-là, on reconnaît deux grands ensembles culturels dans la plaine laurentienne. Le premier, qui gravite autour de Montréal, s'étend vers l'est jusque dans la région de Batiscan et vers l'ouest jusqu'au lac Ontario. Il participe à une *sphère d'interaction* qu'on a baptisée *Meadowood* sur la base principale d'une affinité technologique indiscutable. Cette sphère d'interaction n'est pas composée d'une seule population mais découpée en unités d'exploitation qui possèdent des lieux funéraires particuliers et qui parcourent vraisemblablement des territoires contigus. Les sites de Pointe-du-Buisson (station No 5) et de Batiscan représentent deux loci différents correspondant vraisemblablement à deux régions d'exploitation: en aval du lac St-Pierre pour les uns, en amont du lac St-Louis pour les autres. Une autre bande semble avoir occupé préférentiellement l'Estrie et certains sites de la Mauricie pourraient correspondre au territoire d'exploitation du "groupe de Batiscan" ou relever d'une autre bande voisine.

Le second ensemble, représenté au site de Silery près de Québec, s'étend en fait jusqu'aux Maritimes et couvre aussi une aire importante à l'est de la rivière Hudson: c'est le groupe *Middlesex* qu'on avait jadis cru relié aux cultures de l'Ohio mais qui représente plus vraisemblablement une tradition originale et locale, issue d'un substratum archaïque régional et ayant intégré, un peu différemment des *Meadowood*, un rituel funéraire élaboré, commun, dans ses grandes lignes, à un très vaste territoire dans le Nord-Est.

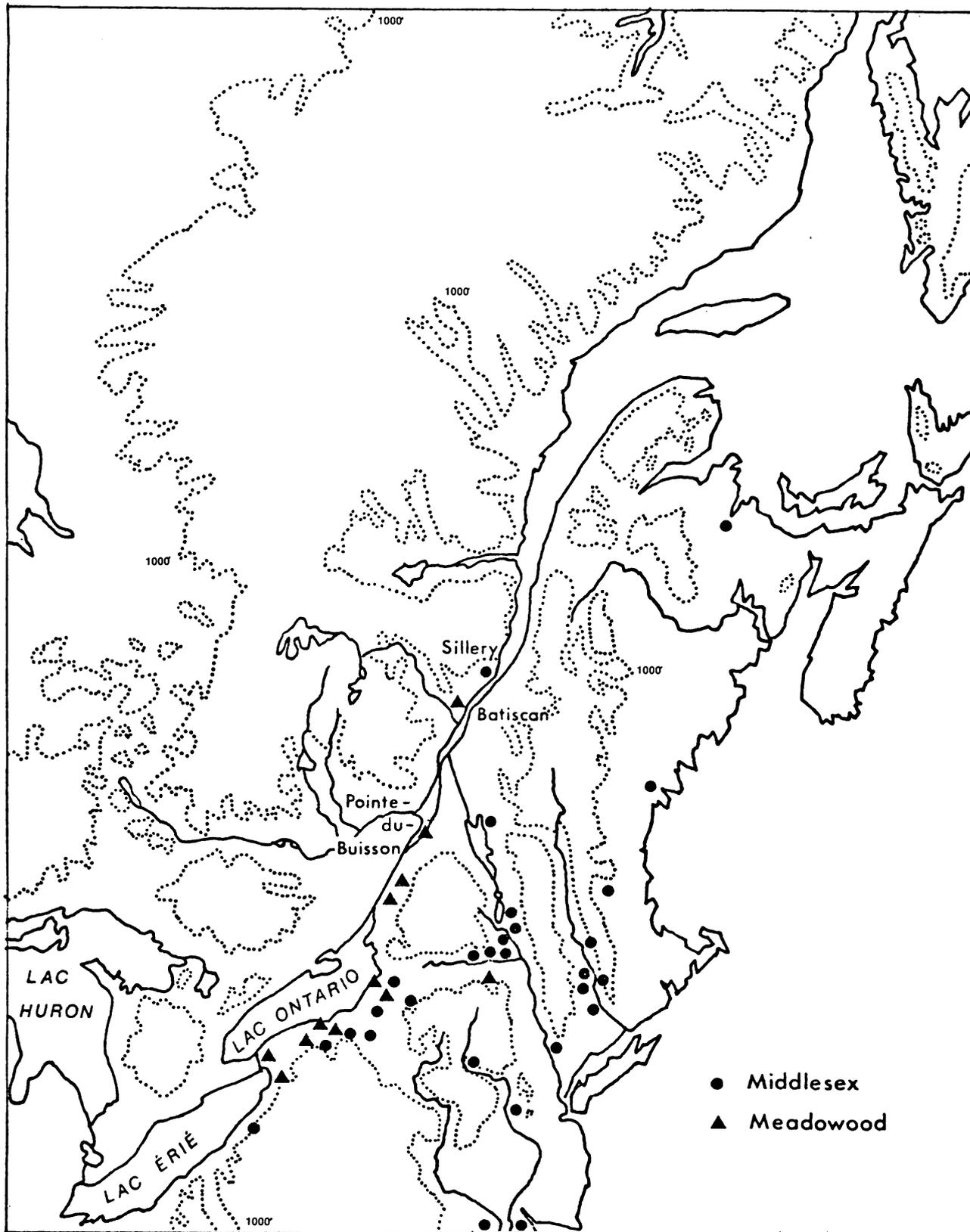
Dans les 2 cas, l'exploitation s'orientent vers des espèces communes impliquant une connaissance biologique et ethnologique semblable mais empruntant des techniques différentes quoique



Les populations du Sylvicole Initial ne faisaient pas d'agriculture et vivaient en exerçant sur la nature différents types de prédation: chasse, pêche, cueillette. Elles fabriquaient alors à cet effet, des instruments spécialisés à la fois très

variés et très nombreux qui permettent aujourd'hui à l'archéologue d'identifier les systèmes particuliers d'adaptation.

Photo: Marc Laberge.



Emplacement des principaux sites Meadowood et Middlesex dans le Nord-Est américain.

vraisemblablement aussi efficaces. Il faut se débarrasser d'un déterminisme étroit selon lequel les formes seraient dictées uniquement par l'environnement et penser que les différences historiques dans l'élaboration des traditions culturelles s'accommodent souvent de formes différentes pour des fonctions comparables. Il y a des différences écologiques incontestables entre ces deux sous-aires géographiques mais les principales différences culturelles entre ces deux groupes paraissent relever davantage des lignes de développement historique différentes qui se maintiendront longtemps malgré des transformations et des influences communes.

A la fin du Sylvicole initial, surtout dans la plaine de Montréal, l'organisation de l'exploitation a changé considérablement et différerait à la fois de celle des nomades de la période du contact et des nomades du début du Sylvicole initial.

La grande sphère d'interaction Meadowood semble s'être disloquée en ce sens que l'homogénéité devient beaucoup moins évidente dans les systèmes technologiques inventoriées. La population s'est accrue et les territoires disponibles pour l'exploitation sont devenus plus restreints. Les groupes semblent donc se déplacer sur des aires plus limitées en y développant des originalités culturelles qui ont été minimisées par la recherche parfois simpliste d'éléments marqueurs qui faisait trop abstraction de l'organisation ou de la composition relative des assemblages. (Le concept de Pointe-Péninsule a recouvert, historiquement, une majorité de manifestations culturelles partageant certains marqueurs mais son utilisation a trop souvent sous-entendu une homogénéité qui n'existe pas.) Ces déplacements plus confinés conditionnent aussi une attention plus grande aux ressources les plus permanentes et c'est ainsi qu'à la poursuite très diversifiée du début du Sylvicole initial, fait suite une attaque intensive des ressources aquatiques.

Le site de Pointe-du-Buisson (station No 4) est le plus important site connu de cette période tardive dans la plaine laurentienne. Son originalité culturelle est évidente. Nous sommes en face d'un lieu d'occupation sans commune mesure avec les haltes ou les petits camps temporaires du début du Sylvicole initial. Plusieurs familles s'y sont installés pendant un temps relativement long. Elles y ont exploité avec succès la faune aquatique et spécialement les barbes et les esturgeons qui représentent 80% des écofactes retrouvés et probablement 50% de la diète animale.

La structure d'organisation n'était pas encore celle des villages du Sylvicole terminal mais elle ne correspond plus aux camps mobiles et très fluides des nomades plus anciens. La régionalisation de l'exploitation s'accuse donc en entraînant la formation de nouvelles identités culturelles (spéciation culturelle) qui se répercutent dans les assemblages.

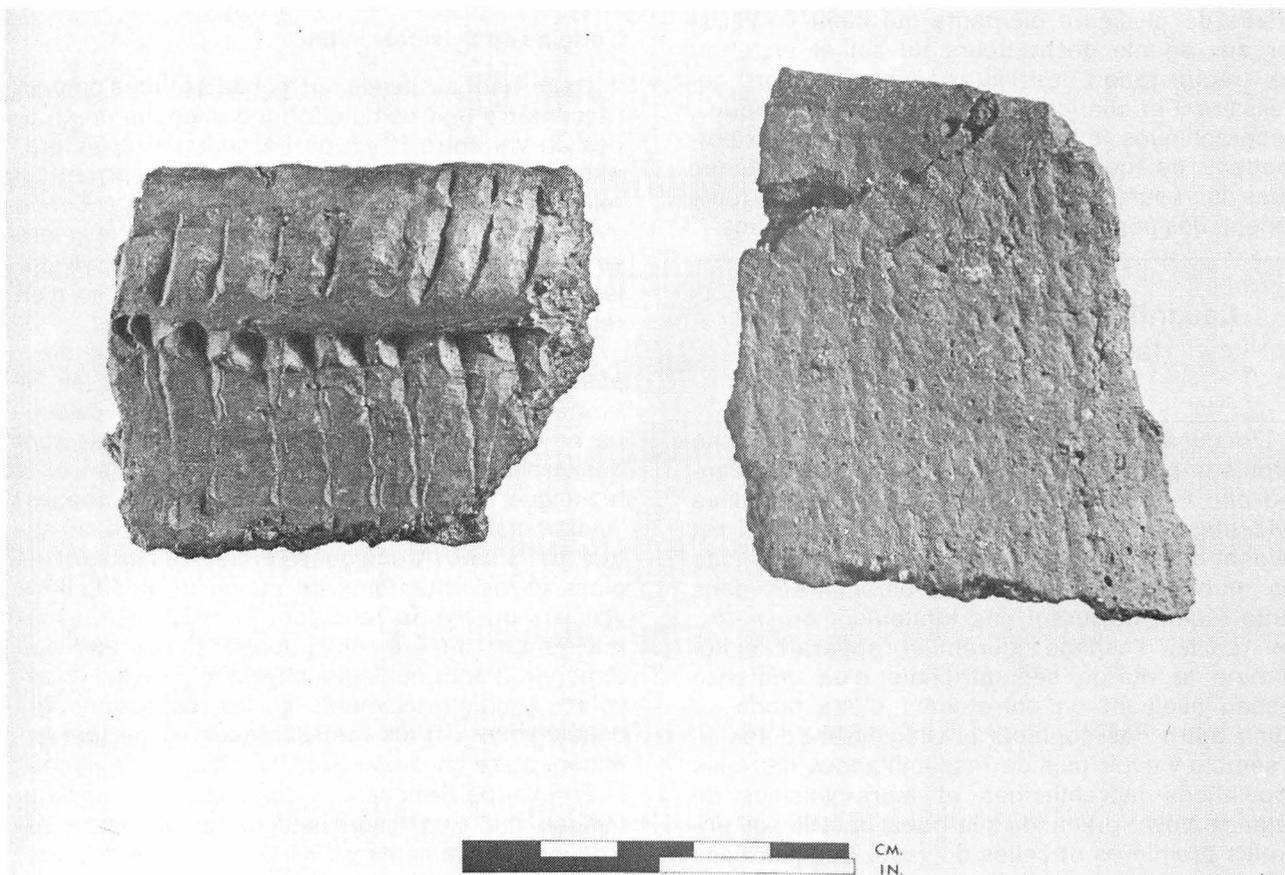
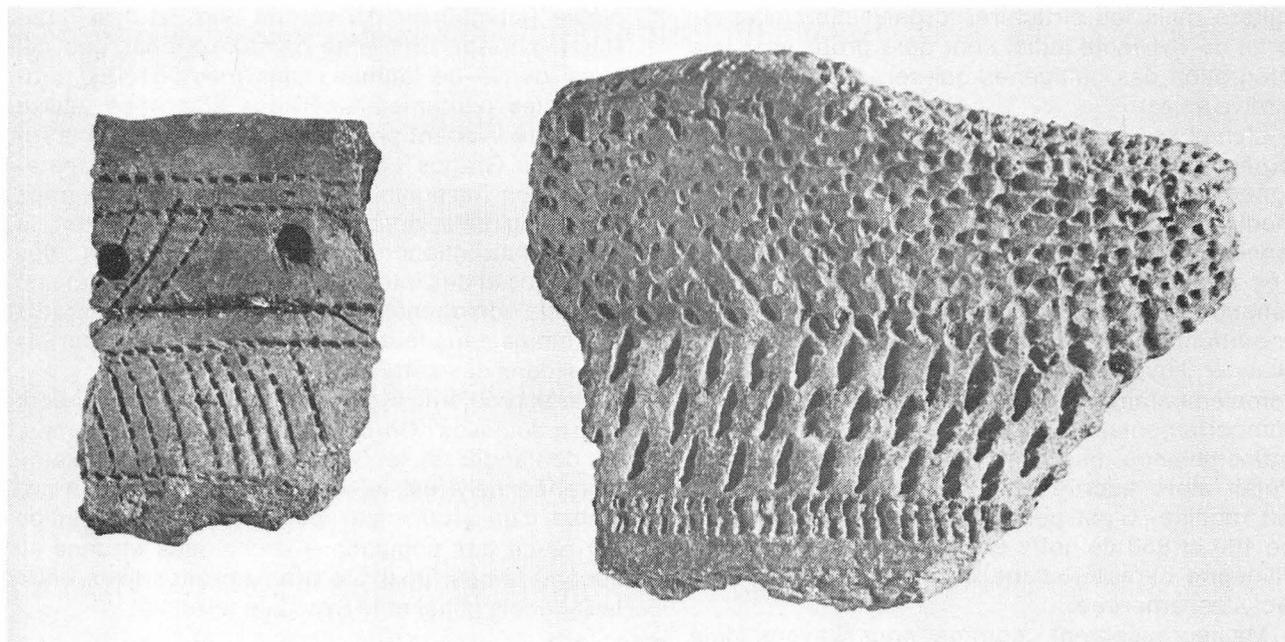
Les deux grandes régions déjà remarquées au début de cette période ne s'effacent cependant pas complètement et Barré rappelle dans sa revue des sites du Sylvicole moyen (équivalent de la phase tardive du Sylvicole initial) qu'"à l'ouest de la ville de Trois-Rivières, dans la vallée du Saint-Laurent, les sites attribués à la période du Sylvicole Moyen présentent un faciès différent de ceux situés à l'est de cette ville... On y retrouve proportionnellement plus de céramique dans des sites plus gros et dans lesquels on retrouve plus de traces d'établissement. Malheureusement, ici encore, aucun des sites n'a été analysé de façon détaillée et on ne peut que suggérer à partir des données préliminaires que nous avons, qu'ils représentent des manifestations de traditions culturelles beaucoup plus près de celles qui ont été définies pour l'Ontario et l'état de New York que celles de l'est du Québec". Ce que nous voulons souligner, c'est qu'au-delà de cette divergence de base il y a aussi des découpages régionaux encore plus marqués qu'avant.

Les assemblages

Les assemblages archéologiques sont constitués à la fois d'éléments mobiliers comme les armes, les outils, les ornements et d'éléments immobiliers comme les foyers, les habitations, les lieux funéraires, les aires d'occupation et d'exploitation. Tout au long du Sylvicole initial on enregistre une évolution de ces deux ensembles qui se superpose à leur découpage en unités régionales.

Dans la plaine laurentienne, les éléments mobiliers conservent généralement durant toute cette période des formes plus ou moins stables. C'est surtout le cas de l'outillage lithique dont certains types comme les lames de cache, les pointes Meadowood, les grattoirs triangulaires ou les grattoirs unguiformes persistent durant tout le Sylvicole initial mais la poterie change, aussi bien au niveau de la pâte où on enregistre une maîtrise de plus en plus grande du pétrissage et du façonnage qu'à celui des éléments décoratifs. La vieille poterie épaisse, grossièrement dégraissée et le plus souvent non décorée du début de cette période fait place à une poterie plus mince et plus fine, décorée de motifs géométriques bien appliqués, souvent ornée de parements le long des bords, ou de légères cristallisations à la fin du Sylvicole initial.

Les habitations allongées avec plusieurs foyers accommodant plusieurs familles co-résidentes seraient peut-être plus anciennes qu'on ne le soupçonne généralement mais c'est durant le Sylvicole initial qu'elles paraissent se développer et on en trouve au site de Pointe-du-Buisson (station no 4) à un moment où la plaine laurentienne est plus densément peuplée qu'elle ne l'a jamais été jusqu'alors. Il n'y a pas encore trace d'agri-



Les artisanes du Sylvicole Initial ont modelé et décoré l'argile fraîche de leurs vases selon des traditions qui s'inscrivaient dans l'héritage culturel de leur communauté et qui se répétaient avec plus ou moins d'originalité dans celui de plusieurs groupes contigus faisant partie d'un vaste réseau

de circulation d'idées, d'objets et de personnes. Ces traditions déterminaient à la fois les instruments, les techniques d'application et les motifs décoratifs que l'archéologue essaye d'identifier.

Photo: Marc Laberge.

culture mais les structures organisationnelles de la fin du Sylvicole initial sont déjà propices à une intégration des cultigènes qui sera peut-être plus tardive à l'est.

L'emphase grandissante portée aux produits de la pêche dans la subsistance s'est sans doute soulignée graduellement en entraînant cependant une modification importante du calendrier de subsistance. En effet, si la pêche est très importante, très rentable et vise des espèces dont la régénération naturelle est rapide, elle implique aussi une attention de subsistance prolongée et on peut avancer l'hypothèse que cette activité, naguère complémentaire, a dû provoquer un changement comportemental important. On a suggéré avec vraisemblance que la productivité des femmes s'était alors accrue et que leur rôle social s'était modifié. C'est peut-être à cette période, entre 400 et 850 de notre ère que l'organisation matrilineaire caractéristique des Iroquoiens du contact s'est amorcée.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà mentionné, les assemblages archéologiques sont privés de plusieurs éléments qui n'ont su résister aux agents destructeurs du sol et un effort de "récupération" de l'information est alors nécessaire. Par chance, les documents écologiques, géographiques, ethnohistoriques abondent et permettent de contrôler l'imagination scientifique dans la résurrection de ce passé, somme toute récent, des populations historiquement connues.

Les influences extérieures dans la plaine laurentienne

L'occupation continue de la plaine laurentienne depuis la période Archaique est considérée comme une thèse très probable malgré des lacunes évidentes dans notre somme d'information. Il est évident aussi qu'au cours de cette même période les manifestations culturelles enregistrées dans cette région ne furent pas totalement originales. En réalité, l'espace laurentien apparaît plutôt comme la marge septentrionale d'un immense réseau évoluant en entretenant d'une façon ou d'une autre des contacts privilégiés et soutenus. Il semble y avoir plus de ressemblances entre les populations laurentiennes et leurs voisines de l'état de New York ou du sud-ouest ontarien qu'entre les premières et celles du vaste Bouclier sans qu'on puisse parler de discontinuité radicale avec celles-ci.

Il y a donc toujours eu des échanges quelconques impliquant les groupes laurentiens avec l'extérieur sans qu'il soit possible de préciser à chaque fois le sens de ces influences.

Tout au long du Sylvicole initial, les groupes de ce réseau ont créé une poterie relativement sem-

blable (ultimement dérivée du Sud-Est des Etats-Unis), partagé un même complexe tabagique (lui aussi dérivé de latitudes plus méridionales) pratiqué des coutumes funéraires élaborées, utilisé du cuivre (venant probablement toujours de la région des Grands Lacs) et certains autres matériaux non disponibles sur place. Divers traits technologiques dépassèrent aussi largement la plaine laurentienne en laissant suggérer des échanges et des interactions qui ont résulté en une certaine homogénéisation des systèmes adaptatifs (du moins dans leurs grandes lignes, mais parfois aussi dans des détails).

Deux problèmes importants méritent cependant d'être soulevés. On doit, dans un premier temps, se demander si le Sylvicole initial de la plaine laurentienne a été le résultat d'une migration originale d'un groupe particulier ou d'une évolution sur place des populations archaïques et dans un second temps, poser le problème des liens entre le Sylvicole initial et le Sylvicole terminal.

L'origine du Sylvicole initial

Dans l'état actuel de nos connaissances on peut reconnaître une continuité fondamentale des modes de vie entre la fin de l'Archaique et les premiers siècles du Sylvicole initial, et le réseau qui reliait les Archaiques de la plaine laurentienne avec leurs voisins méridionaux ne semble guère se déplacer avec l'arrivée des premiers Sylvicoles. Une telle constatation favorise la thèse d'un relai génératif sans remplacement important.

Par contre, il est pratiquement difficile d'exposer sur la base de sites bien analysés, les intermédiaires requis pour conclure à une évidence de continuité. Si les premiers Sylvicoles sont des Archaiques ayant intégré d'abord l'idée et la technique de la poterie, abandonné les gouges, "plummets", bayonnettes, plats de pierre et autres traits des Archaiques locaux, emprunté les pipes et les ornements de cuivre de populations voisines du même reticulum sans avoir, en même temps intégré un important flux génique étranger, l'anthropologie physique devrait le révéler. Malheureusement, ni les collections archéologiques, ni les restes osseux ne permettent encore autre chose que des hypothèses fragiles.

En aval de Batiscan, la continuité de l'outillage lithique est plus impressionnante que celle retrouvée dans la haute plaine laurentienne et Barré, fouillant à Cap Chat, avait la nette impression de fouiller un site archaïque avant de trouver des évidences nettes d'un Sylvicole initial avancé (poterie et datation au C14). Dans notre région, les assemblages lithiques sont parfois archaisants aussi mais il faudrait de plus sérieux arguments pour changer ce qui paraît une continuité vraisemblable en une continuité indiscutable.

Les populations du Sylvicole initial sont-elles parentes de celles du Sylvicole terminal?

Vers l'an 1000 de notre ère, avant le développement d'un système adaptatif agricole dans la plaine laurentienne, les populations de cette aire semblent déjà avoir été relativement importantes, concentrées et plus ou moins ancrées sur des territoires fertiles grâce à une exploitation intensive des ressources aquatiques couplée à une chasse et à une collecte complémentaires.

Il ne fait pas de doute que de telles conditions pouvaient être propices à un changement vers une agriculture de subsistance.

La semi-sédentarité avait sans doute provoqué d'importants déboisements autour des camps estivaux et garantissait la présence d'une main d'oeuvre plus importante qu'aux temps des grandes courses prédatrices des siècles précédents. Profitant aussi des sols convenables et d'une saison sans gel d'environ 130 jours, la plaine laurentienne facilitait l'intégration de cultigènes dans la tradition. Ces cultigènes, déjà adoptés par des populations voisines depuis plusieurs générations étaient connus par toutes les populations du réseau et on peut penser, sur la base de divers exemples trans-culturels, que les débuts de l'agriculture ont relevé de décisions individuelles et sont apparus sous la forme d'une horticulture complémentaire. Il est même acceptable de croire qu'avant d'être plantés, ces cultigènes ont d'abord été l'objet d'un certain commerce à la manière des Hurons historiques qui échangeaient leur maïs aux populations prédatrices.

Il n'est donc pas nécessaire de faire intervenir une coupure radicale et rien ne s'oppose à une continuité fondamentale des populations laurentiennes pendant ces siècles de transformation mais avouons que les documents qui démontreraient la perpétuité et les liens génétiques sont encore très ténus. L'archéologie du Québec, grosse d'avenir, est encore indigente dans le domaine des faits et les hypothèses qui fourmillent ne sont que les grandes lignes de son programme actuel de recherche.

L'intelligibilité du changement

Le changement culturel est un phénomène universel mais il correspond à un ensemble dynamique de pressions, de réactions et d'intégrations toujours particulier. Le changement au sein du Sylvicole initial doit donc être considéré aussi comme une réalité déterminée et déterminante indissociable de la vie culturelle des groupes qui y sont rassemblés.

Il serait présomptueux de fournir dans le cadre de cette présentation et dans l'état actuel de nos connaissances, un modèle détaillé du changement

culturel dans tout son dynamisme mais deux éléments méritent d'être soulignés: la pression de population et le système réticulaire du mode d'adaptation.

La pression de population

Quand Cartier visita les populations laurentiennes en 1534-1535, il y avait environ 5 000 sédentaires agriculteurs entre Québec (Stadacoué) et Montréal (Hochelaga); nous obtenons ainsi une densité d'un individu par 3 milles carrés (on peut exprimer ce chiffre autrement en prenant comme base la longueur de l'axe du St-Laurent; on arrive alors à 30 individus par mille). C'est une densité incompatible (dans le Nord-Est) avec une subsistance qui n'inclut pas d'agriculture et qui ne peut profiter des ressources marines. Les populations nomades de cette époque devaient avoir, dans la forêt boréale, une densité constamment inférieure à un individu par 20 milles carrés, et ce dernier chiffre pouvait aussi qualifier la densité de la population laurentienne à l'aube du Sylvicole initial. Par conséquent, il devait y avoir moins de 1 000 personnes au temps des populations Meadowood et Middlesex dans l'aire de la plaine laurentienne (15 000 milles carrés). Ce chiffre est compatible avec la présence de trois ou quatre bandes: Pointe-du-Buisson, Batiscan, Mauricie (?), Outaouais (?).

Or, de la fin du Sylvicole initial jusqu'à 1534 il n'y a que 20 générations et il est invraisemblable qu'en un si court laps de temps, la population se soit multipliée par 5. Il a donc dû y avoir entre le début et la fin du Sylvicole initial, une augmentation relativement importante de la population et c'est aussi ce que laissent supposer les sites connus de cette période.

Si une densité moyenne de 20 milles carrés par individu est compatible avec une vie nomade et s'accommode d'une dispersion importante des effectifs prédateurs à la mode des nomades de la période de contact et de ceux de la fin de l'Archaique, une augmentation continue de cette densité créerait des problèmes d'exploitation et pourrait arriver à causer une menace à la réjuvenation naturelle de la biomasse. Or, durant le Sylvicole initial, on enregistre une dépendance de plus en plus forte de la pêche, c'est-à-dire un réajustement apparemment adaptatif du mode de subsistance ancien sous l'effet d'une demande énergétique accrue (i.e. d'une augmentation de la population) ne pouvant être comblée par la biomasse traditionnellement convoitée. C'est l'instauration d'un régime mixte qui pourra, pendant un certain temps, résoudre le stress mais, la population continuant d'augmenter, ce régime de prédation mixte s'avérera également insatisfaisant et bientôt, au Sylvicole terminal, l'agriculture se présentera comme une solution nouvelle à cette

“crise démographique”.

Si la pression de population détermine des changements au niveau de la subsistance, ceux-ci sont aussi accompagnés d'une réorganisation culturelle à plusieurs niveaux et amorcent donc une réaction en chaîne des transformations.

Le système réticulaire

Nous avons déjà souligné que depuis la période archaïque (et sans doute depuis plus longtemps encore) les populations laurentiennes ont entretenu des contacts avec plusieurs autres populations de l'Ontario ou des états septentrionaux des Etats-Unis. De tels contacts, souvent accompagnés d'échanges, définissent un réseau d'interaction dans lequel circule librement une “information” culturelle variée. Cette information est fort vraisemblablement peu déterminante pour des populations adaptées à leur milieu comme devaient l'être les populations laurentiennes. Cependant, quand des problèmes d'adaptation latents se manifestent, le réseau d'information peut devenir important, surtout si ces problèmes ont déjà été rencontrés ailleurs, en d'autres points de ce réseau. On peut alors penser à ce qu'on appelle la diffusion d'idées et de réponses adaptatives qui devront certes être intégrées par la population réceptrice mais qui ont déjà une formulation et une application.

Or, tout se passe comme si, durant toute la période Sylvicole, la zone laurentienne de ce réseau avait profité de cette information et avait dû définir son originalité malgré les effets homogénéisant de ce réseau.

L'apparent retard de certaines innovations dans la plaine laurentienne n'implique cependant pas que les populations de cette région étaient des populations retardées. Il indique seulement que

les pressions d'adaptation s'y sont manifestées plus tardivement et qu'elles n'ont pas cru souhaitable d'intégrer avant cette information pourtant déjà disponible auparavant.

Conclusion

Le Sylvicole initial de la plaine laurentienne est une période dynamique au sein de laquelle les modes d'existence se sont profondément transformés, passant d'un système de prédation généralisé à un système de prédation plus spécialisé, d'un nomadisme important à une semi-sédentarité, d'une organisation atomistique (en petits groupes) et fluctuante à une organisation plus stable et pré-villageoise.

Ce n'est pas une période caractérisée par une évolution en vase clos mais par des transformations de nature réticulaire impliquant de nombreux et constants échanges d'informations sur un territoire qui débordait largement les limites de la plaine laurentienne, surtout vers l'ouest et le sud.

Les schèmes d'établissement se modifient, divers traits originaux sont intégrés, se répandent et on pourrait y reconnaître, en gestation, une province de l'Iroquoisie, qui ne se refermera sur elle-même que vers 1350 AD.

Le Sylvicole initial est encore peu connu mais des sites importants comme ceux de Place Royale (Québec), Oka (Lac des Deux-Montagnes), Pointe-du-Buisson (Lac St-Louis) et Hopkins Point (Lac St-François) devraient bientôt nous permettre d'en affiner notre connaissance.

Les Iroquoiens : premiers agriculteurs

A l'arrivée des premiers Européens, la Vallée du Saint-Laurent était occupée par deux types de population qui exploitaient de façon différente leur milieu environnant.

Dans la région des terres fertiles, entre la ville de Québec et le lac Ontario, un premier type avait développé un mode de subsistance basé essentiellement sur la culture du maïs, des fèves et des courges; la chasse, la pêche et la cueillette des fruits sauvages venaient compléter occasionnellement leur régime alimentaire. Ces populations appartenaient à une grande famille linguistique que les préhistoriens appellent "iroquoienne"; le terme "iroquois" ne s'applique qu'à une partie de ces populations qui formèrent au XVIe siècle une alliance politique. L'ensemble de cette famille linguistique occupait les territoires actuels des états de New York, de Pennsylvanie et de l'Ohio, ainsi que les parties méridionales de l'Ontario et du Québec.

Dans les territoires adjacents à ceux qu'habitaient les Iroquoiens, vivaient d'autres Amérindiens, les Algonquiens, qui avaient un mode de subsistance, eux, basé sur la pêche, la chasse et la cueillette. C'étaient des nomades qui se déplaçaient selon la disponibilité du gibier.

Un peu d'histoire

Les Iroquoiens commencent à se distinguer comme entité culturelle vers l'an 1,000 de notre ère. A cette époque et jusque vers 1,300, ils vivaient dans de petits villages qui regroupaient quelques maisons (7 à 9 mètres de longueur) plus ou moins rectangulaires et aux coins arrondis; c'étaient les premières maisons-longues. Les sites archéologiques nous montrent qu'ils ont d'abord cultivé le maïs, puis les haricots et la courge. Issus de populations nomades qui avaient vécu de chasse et de pêche, ils continuèrent au début à dépendre du gibier. Mais graduellement, l'agriculture prit plus d'importance. Les dimensions des maisons et des villages grossirent. Puis on vit apparaître des palissades autour de certains d'entre eux. Entre 1,300 et 1,400, ces gens avaient fixé un mode de vie nouveau. Les groupes, pouvant compter jusqu'à 2,000 individus, vivaient dans des villages de 40 à 50 maisons-longues. Les habitants de ces maisons appartenaient à un même clan auquel ils s'identifiaient

par leur ascendance maternelle. Les membres d'un clan représenté par un emblème totémique comme l'ours, le castor, etc. se retrouvaient dispersés dans plusieurs maisons-longues et souvent dans des villages différents; les nations ou tribus, qui occupaient des territoires bien délimités, étaient formées de plusieurs de ces clans.

Les premiers missionnaires, Jésuites et Récollets, qui vécurent avec des Iroquoiens, nous ont laissé des descriptions de leur mode de vie et des relations qu'ils avaient entre eux et avec les Algonquiens. C'est ainsi qu'on apprend qu'au début du XVIIe siècle, il existait au moins 17 tribus réparties dans plus de 100 villages. L'équilibre des relations entre ces groupes était toutefois fragile et les conflits que les colonisateurs provoquèrent en s'alliant aux uns ou aux autres allaient contribuer à le rompre.

Comme nous l'avons suggéré, le développement de l'agriculture diminua l'importance des activités de chasse et de pêche; de plus, comme la population augmentait, les ressources fauniques devenaient insuffisantes. On assista alors à la naissance d'un système de troc entre les Algonquiens et les Iroquoiens par lequel les premiers obtenaient du maïs et du tabac en échange de viande, de peaux et de d'autres produits auxquels les seconds n'avaient pas accès.

Peu à peu la concurrence s'installa entre les tribus iroquoiennes, chacune voulant protéger son marché. Des guerres de harcèlement, dont témoignent les villages palissadés, avaient donc lieu avant l'arrivée des Européens. Des tribus en vinrent à s'unir pour se défendre ou attaquer. C'est ainsi qu'à la période de contact avec les premiers Européens, il semble y avoir eu quatre "confédérations": la Ligue des Iroquois (les Sénécas, les Cayugas, les Onondagas, les Oneidas et les Mohawks), les Hurons, les Pétuns et les Neutres.

A la fin du XVIIe siècle, alors que s'intensifiait la Traite des fourrures avec les colonisateurs européens, d'autres groupes iroquoiens s'allièrent avec l'une ou l'autre de ces "confédérations". Durant cette période, les conflits, mousés d'une part par les Français et d'autre part par les Hollandais et les Anglais, prirent une tournure dramatique. En 1649, les Iroquois vainquirent et dispersèrent d'abord les Hurons puis tous les autres Iroquoiens, assurant ainsi leur suprématie sur tout le territoire. La plupart des vaincus furent assimilés par leurs vainqueurs ou par d'autres Amérindiens de l'Ouest. Un certain

nombre d'entre eux s'installèrent à proximité des agglomérations euro-canadiennes où ils perdirent peu à peu leur identité culturelle.

Les Iroquoiens du Saint-Laurent

Comme nous l'avons vu plus haut, une population de culture iroquoise habitait la Vallée du Saint-Laurent lorsque Cartier remonta le Fleuve en 1535. Les préhistoriens et les ethnologues l'identifient comme les "Iroquoiens du Saint-Laurent".

Selon les écrits de Cartier, ces Iroquoiens étaient répartis dans une dizaine de villages le long de la rive nord du Saint-Laurent entre l'île D'Orléans et l'île de Montréal. Cartier s'arrêta à l'île de Montréal... La majorité de la population était concentrée autour de deux agglomérations importantes, à Stadaconé et à Hochelaga. D'après la description de Cartier, le village d'Hochelaga était typiquement iroquoien: il regroupait au moins 1,500 individus habitant dans une cinquantaine de maisons-longues et il était entouré d'une triple palissade de pieux. Il remarque aussi la présence, dans les environs immédiats du village, de nombreux champs de maïs.

Par contre, les gens de Stadaconé, en plus de cultiver le maïs, exploitaient de nombreuses ressources marines (maquereaux, morues, mammifères marins, etc.) qu'ils capturaient dans le Golfe. Mais Cartier ne décrit pas très bien ce village, pas plus d'ailleurs que ceux qu'il voit entre l'île D'Orléans et Portneuf; les habitants de ces villages semblent avoir eu un mode de vie similaire à celui des Stadaconiens.

Quoiqu'il en soit, tous ces Iroquoiens étaient disparus des rives du Saint-Laurent lors du voyage de Champlain en 1603. On s'est perdu en conjectures sur les causes de cette disparition. Certains auteurs l'attribuent à des guerres avec d'autres groupes iroquoiens (les Hurons ou la Ligue des Iroquois) ou avec des groupes algonquiens. Dans cette perspective, les rivalités tribales ou l'expansion du commerce avec les Européens auraient pu jouer.

D'autres croient qu'ils ont été décimés par des maladies d'origine européenne. Enfin, il est possible qu'un léger refroidissement climatique, qui aurait considérablement affecté leur agriculture, les aurait obligés à émigrer vers le Sud et qu'ils n'auraient pu réintégrer leur territoire les Français ayant décidé de l'occuper.

Si on ne connaît pas les derniers moments des Iroquoiens du Saint-Laurent, on commence à en connaître l'origine et le développement culturel. Les premiers auteurs à s'intéresser au problème de leur identité culturelle les ont alternativement reconnus comme les ancêtres ou les descendants

des Mohawks et des Hurons. Plus récemment, à partir des caractères de leur céramique, on a voulu voir en eux les ancêtres ou les descendants des Onondagas et des Oneidas. Mais les dernières recherches archéologiques ont toutefois démontré que si les Iroquoiens du Saint-Laurent partageaient plusieurs traits de culture matérielle avec les Hurons, les Onondagas, les Oneidas et les Mohawks, leur histoire culturelle était tout à fait indépendante de celle de ces tribus.

Il s'agit en effet de populations qui sont issues d'un long développement culturel sur place, dans la Vallée même du Saint-Laurent, qui a probablement son origine dans la période archaïque et que l'on peut suivre tout au long de la période du Sylvicole. Tout comme les autres groupes iroquoiens sont issus d'un développement historique dans leur région respective. Les traits que tous les Iroquoiens partagent résultent plus de contacts fréquents que de migrations massives d'une région à l'autre. De plus, les quelques éléments linguistiques recueillis par Cartier et qu'on avait autrefois attribués au dialecte des Mohawks ou des Hurons, sont aujourd'hui considérés comme des éléments d'un dialecte iroquoien différent de tous les autres.

Une question de méthode

Quels étaient donc ces gens et comment vivaient-ils? C'est ce que les archéologues tentent de déterminer. Pour ce faire ils peuvent puiser dans les données ethnohistoriques mais c'est surtout dans les sites archéologiques qu'ils trouveront le plus de réponses. Les recherches sur la préhistoire des Iroquoiens se sont souvent limitées à établir des séquences chronologiques à partir des vestiges matériels retrouvés dans les sites, en particulier à partir des tessons de poterie. On a abouti ainsi à une histoire du développement des styles de poterie plutôt qu'à une reconstitution de l'histoire culturelle de la population.

Une nouvelle tendance chez les préhistoriens du Nord-Est amène certains spécialistes des Iroquoiens à recueillir sur les sites archéologiques des données qui leur permettront de découvrir les mécanismes qui ont régi l'adaptation des hommes à leur environnement social et naturel, et cela à travers le temps.

Plutôt que de rechercher des objets et d'en dégager les caractères afin de placer le site dans une série chronologique, on essaie de voir comment ces objets se répartissent les uns par rapport aux autres, puis par rapport aux traces d'établissement laissées par les habitants du site. Comme la disposition et les relations des vestiges archéologiques entre eux représentent en

quelque sorte une photographie, à un moment donné, des activités d'une communauté, on peut en arriver à reconstituer certains éléments de l'organisation sociale qui sous-tendait ces activités. On peut aussi en arriver à déterminer de quelle façon ces activités représentaient une adaptation à l'environnement naturel et social dans lequel elles s'inscrivaient. Dans cette démarche, chacun des sites représente une facette et une étape dans le processus du changement culturel.

Leur pays

Le pays des Iroquoiens du Saint-Laurent avait des frontières assez bien définies. En partant du lac Ontario, elles suivaient grossièrement le corridor formé par les Adirondacks et les Laurentides, corridor qui s'étranglait peu à peu vers l'Est jusqu'à l'Île D'Orléans.

Mais ce pays était ouvert aux quatre points cardinaux; vers le Nord par les rivières Outaouais, des Trois-Rivières et Saguenay; vers le Sud par la Rivière Richelieu et la Saint-François; vers l'Est et l'Ouest par le Fleuve. Si on examine la carte des sites iroquoiens du Québec, on remarque que c'est dans la Haute Vallée du Saint-Laurent que l'on retrouve les villages et les campements importants ainsi que le plus grand nombre de sites (peu étudiés ou détruits). Mais cette carte nous montre aussi que ces Iroquoiens ont pu se rendre en Abitibi, en Haute-Mauricie, au Lac Saint-Jean et dans le Golfe, même si la présence d'objets iroquoiens dans ces régions éloignées ne peut parfois signifier que des échanges par troc avec les populations algonquiennes comme le suggère l'ethnohistoire.

Si des Iroquoiens voyageaient, le gros de la population demeurait là où ils pouvaient pratiquer l'agriculture. La Vallée du Saint-Laurent avait d'une façon habituelle au moins une centaine de jours de croissance végétative (temps minimum pour la culture de maïs). Et c'est surtout la Plaine de Montréal qui était la plus propice à une agriculture intensive. Ce qui explique que les gens des villages à l'est des Trois-Rivières devaient chasser et pêcher autant, sinon plus, qu'ils cultivaient.

Villages, stations de pêche, campements

On connaît près de 125 sites qui contenaient des vestiges qui ont pu appartenir à la culture des Iroquoiens du Saint-Laurent. La plupart d'entre

eux n'ont pas été systématiquement fouillés et encore moins scientifiquement analysés. Plusieurs sont irrémédiablement détruits. Il va falloir d'ici peu réévaluer toutes ces données: des sites devront être fouillés et une analyse globale entreprise.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on peut faire un bref inventaire des emplacements:

- 6 villages dans la région comprise entre le Lac Saint-François et le Lac Saint-Pierre: 3 probablement palissadés, Salem, Beckstead, Dawson et 3 autres non-palissadés, Grays Creek, Lanoraie, Mandeville.

- une trentaine de campements temporaires dont quelques stations de pêche bien définies accompagnent ces villages dans la même région: les plus connus, la Station 2 de Pointe-du-Buisson, Berry, Gogo, MacDougald.

- 4 sites mal connus au confluent des rivières Saint-François et Massawipi.

- 3 campements importants dans la région des Trois-Rivières: Bourassa, Beaumier 1 et 2.

- 4 sites partiellement détruits entre les Trois-Rivières et Québec: Masson, Lotbinière, Deschambault et Place Royale.

- une dizaine de sites mal connus dans la région de Tadoussac.

- 5 à 6 emplacements qui ont livré quelques objets iroquoiens à l'est de Tadoussac, sur les deux rives du Golfe, dont un sur la rivière Témiscouata.

- une dizaine d'emplacements similaires, le long de la rivière Outaouais et de ses affluents.

- 7 autres emplacements dans l'Abitibi.

- une douzaine en Mauricie et en Haute Mauricie.

- au moins 7 dans la région du Lac Saint-Jean.

- 5 au lac Nicabau.

- de la céramique iroquoise a été trouvée à Fort Rupert et au Poste-à-la-Baleine.

On constate que les sites les plus permanents ont été établis à quelques milles des rives des cours d'eau sur des terrasses bien drainées. Pourtant, un village important, Mandeville, avait été placé sur les rives mêmes de la rivière Richelieu.

Les stations de pêche se rencontrent bien sûr sur les rives des rivières, mais peu souvent à un confluent.

Les sites retrouvés en dehors du pays même des Iroquoiens du Saint-Laurent sont groupés dans des bassins hydrographiques stratégiques: lacs Abitibi, Kempt-Manouane, Saint-Jean, Nicabau.

Si tous les sites avaient été bien décrits, on pourrait vraisemblablement refaire les réseaux des déplacements des groupes iroquoiens ou du moins des objets de leur culture matérielle.

Sites iroquoiens du Québec

△ : emplacement des sites

Régions:

Plaine de Montréal

Lac Saint-François
Beckstead
Grays Creek
Salem
Summerstown
Hopkins Point
Ile Thompson (S.-O.)
Ile Thompson (S.-E.)
Cameroun
Gogo
MacFarlane
Kit Kit
Berry
Cazaville
1, 2, 3
St-Régis
MacDougald
Aulstville
Casgrain Hill
Massena Center
Ross 1, 2
Butternutt

Ile de Montréal et environs

Soulanges
Vaudreuil
Coteau-du-Lac
Pointe-aux-Buissons 2
Dawson
Pointe-du-Moulin
Oka

Lac Saint-Pierre,

riv. Richelieu

riv. St-François

Lanoraie
Mandeville

Tracy

Saint-Roch
Riv. Richelieu

Ile-aux-Noix
Fort Chambly
Pointe-du-Gouvernement
Bishop
De l'Ile

Trois-Rivières - Québec

Bourassa
Beaumier 1, 2
Deschambault
Masson
Lotbinière
Place Royale

Rivière Ouataouais

Lac DuMoine 1, 2, 3
Lac Cacabonga
Rivière Bell
Lac Simon
Ile Morrisson
Lusk and Seaman Farms
Gilmour's Mill Point

Abitibi

Grand Lac Victoria
Rivière Duparquet 7, 16
Rivière LaSarre 2
Lac Abitibi 4, 15, 17

Baie James

Fort Rupert
Poste-à-la-Baleine

Mauricie et Haute Mauricie

Lac Mékinac 1, 2, 15
Lac Lacarte
Ile Mathias
Lac du Sud
Lac Nemikachi 12, 20, 21

Lac Saint-Jean

Chicoutimi
La Belle Rivière 1
Riv. Metabetchouan
Lac des Commissaires 12
Pointe-Bleue 1
Riv.-aux-Iroquois

Lac Nicabau

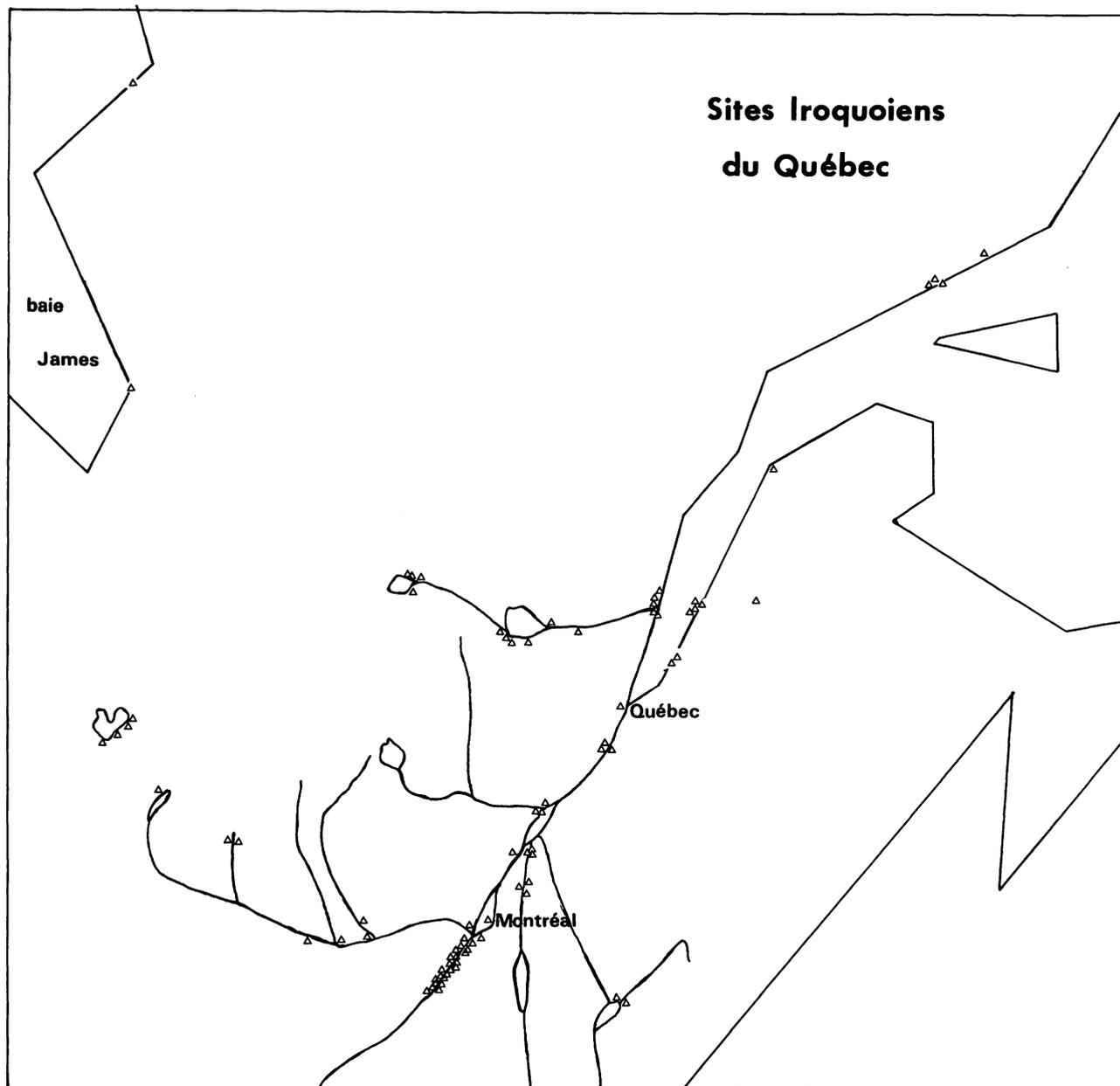
Rivière Normandin
Lac Nicabau 4, 5
Lac Doda
Lac Chigoubiche

Kamouraska, Tadoussac, Rivière-du-Loup, Témiscouata

Ile Brulée
Ile-aux-Corneilles
Anse-aux-Pilotes
Pointe-Sauvage
Pointe-à-Crapaud
Pointe-aux-Alouettes
Riv. Moulin à Baude
Cache
Anse-à-la-Vache
Anse-aux-Fraises
Grande Anse
Davidson

Golfe

(Gaspésie, Côte Nord)
Kegashka (rivière)
Kegashka (village)
Noui
Mingan
Sainte-Anne-des-Monts



Les habitations

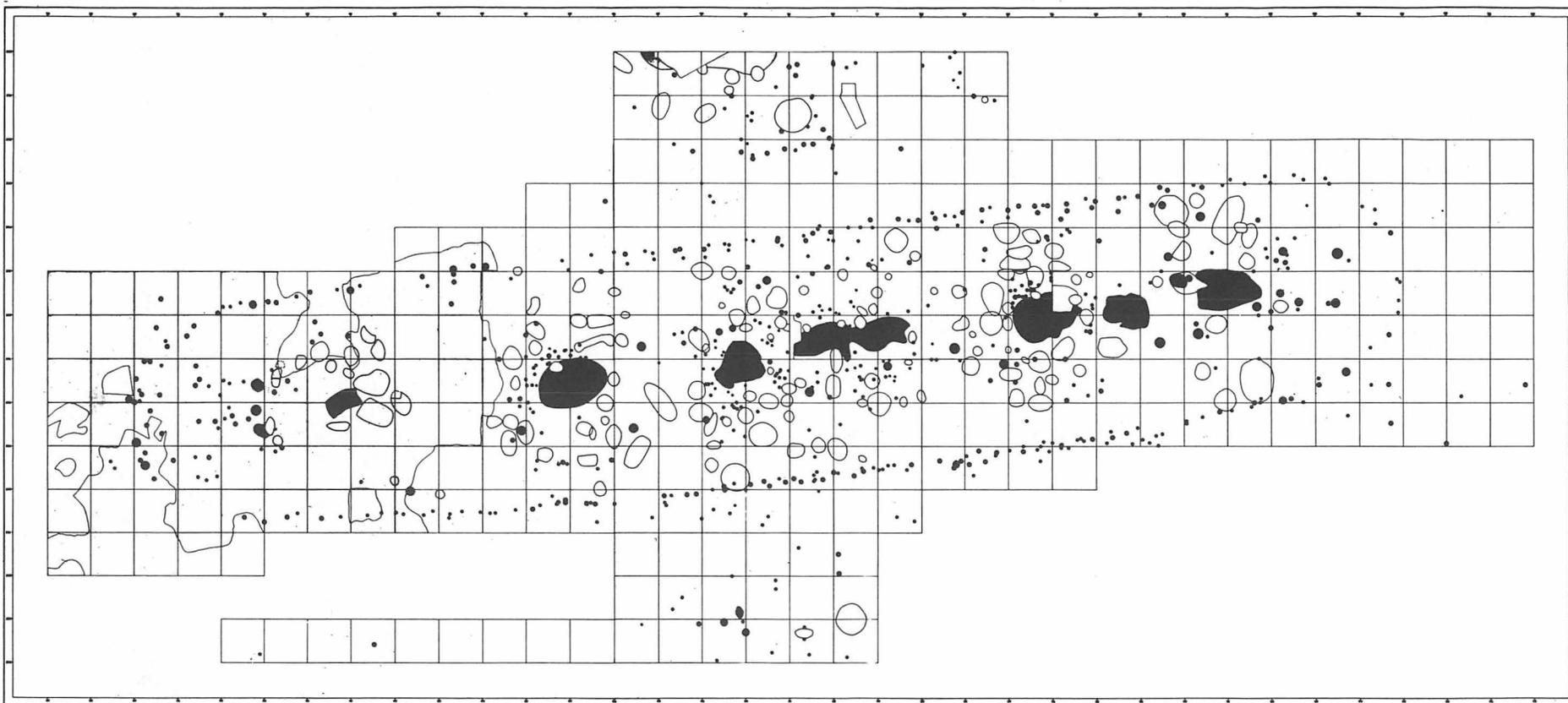
Comme les autres Iroquoiens, ceux de la Vallée du Saint-Laurent qui vivaient dans des villages ou des stations de pêche érigeaient des maisons-longues communautaires. Les dimensions de ces habitations variaient selon le genre de site. Sur un point de pêche comme la Station 2 de Pointe-du-Buisson, elles mesuraient environ 9 mètres de long sur 4 mètres de large. Dans des villages comme Lanoraie, elles avaient 30 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur. A Mandeville,

elles mesuraient 17 mètres sur 5 mètres.

Chacune d'elles contenait une rangée axiale de foyers. Autour de chacun d'eux, on avait creusé des fosses pour faire disparaître les déchets ou conserver la nourriture et les outils. On y retrouve aussi tous les restes des activités culinaires et artisanales de deux unités familiales. Les plus longues maisons ont 5 à 6 foyers, les plus courtes, 2.

D'après les traces de pieux qui sous-tendaient leur structure, ces maisons étaient plus ou moins rectangulaires aux coins arrondis et s'élevaient à 3 ou 4 mètres du sol.

Selon l'emplacement ou la vocation du village (ou du point de pêche), la distribution des mai-



SITE LANORAIE (BIFh-1) : PLAN DES STRUCTURES

LEGENDE

- Dépression
- Dépression partiellement remaniée
- Traces de piquets (diamètre)
 - 0 à 4,9 cm
 - 5 à 9,9 cm
 - 10 à 14,9 cm
 - × échelle 15 cm et plus
- Traces de foyers
- Remaniement

0 0,5 1,0
mètre



Plan d'une maison-longue iroquoise du site de Lanoraie, les traces de piquets délimitent un long rectangle aux coins arrondis de 29 mètres sur 6 mètres, à l'intérieur duquel on retrouve 5 zones de foyers placées dans un même axe; dans chacune de ces zones, les habitants de la maison-longue ont creusé des fosses pour conserver les aliments ou camoufler les déchets.

sons suivait les mêmes configurations que celles des autres villages iroquoiens: orientées pour résister aux intempéries et rapprochées les unes des autres.

D'autre part, on ne connaît pas les habitations des campements temporaires.

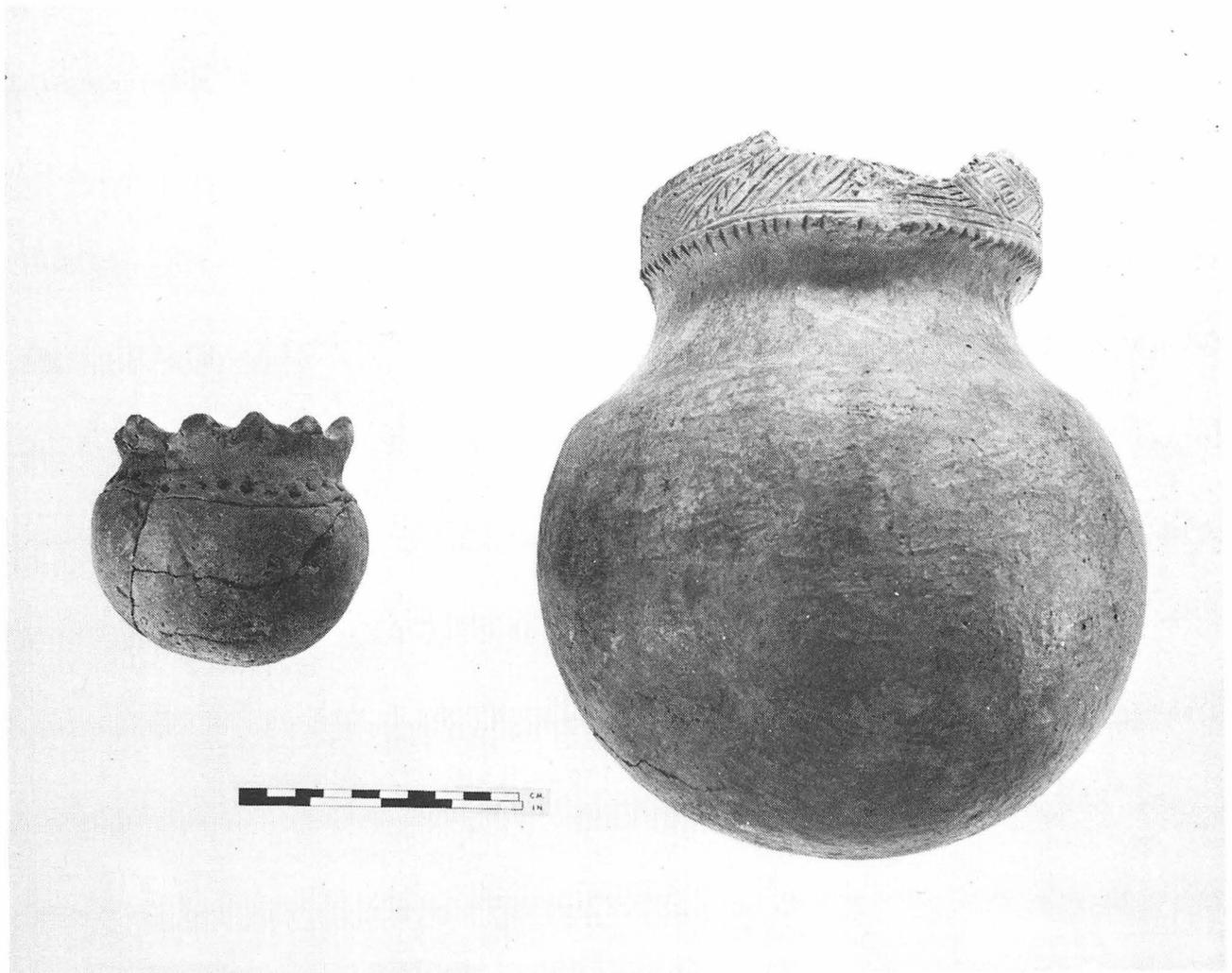
Les outils

La plupart des outils ou des fragments d'outils que les archéologues retrouvent sur les sites iroquoiens sont faits de terre cuite: des vases et des pipes. Les industries sur pierre et sur os étaient

beaucoup moins importantes que dans les périodes antérieures.

Comme l'ont observé les premiers missionnaires, les vases qu'utilisaient les Iroquoiens étaient fabriqués par les femmes. Les techniques de modelage, les règles de la morphologie ainsi que les canons de la décoration de ces vases étaient transmis de mère en fille. On retrouve donc dans les habitations et les dépotoirs des villages une grande quantité de fragments de ces récipients.

Généralement le vase iroquoien est de forme composite: sa panse est globulaire, l'encolure est étranglée et le bord aménagé en parement ou en lèvre modelée. C'est dans la partie supérieure que l'on retrouve la décoration et les aménagements spéciaux comme les crestellations.



Vases iroquoiens du site de Mandeville. Vase d'une artisanne adulte qui représente le type le plus répandu dans les sites des Iroquoiens du Saint-Laurent. Vase composite: panse globulaire, encolure étranglée, bord aménagé en parement de moyenne hauteur et portant deux crestellations. Décoration: panse rugosée au battoir cordé et adoucie, épaulement et

encolure sans décor, parement orné d'incisions (triangles à champs hachurés). Volume: 2.5 litres.

Vase d'une artisanne apprentie: le vase a été grossièrement modelé dans une pâte lache et poreuse, le bord a été ourlé irrégulièrement et sa décoration réduite à sa plus simple expression. Volume: 0.25 litre.

Photo: Marc Laberge.

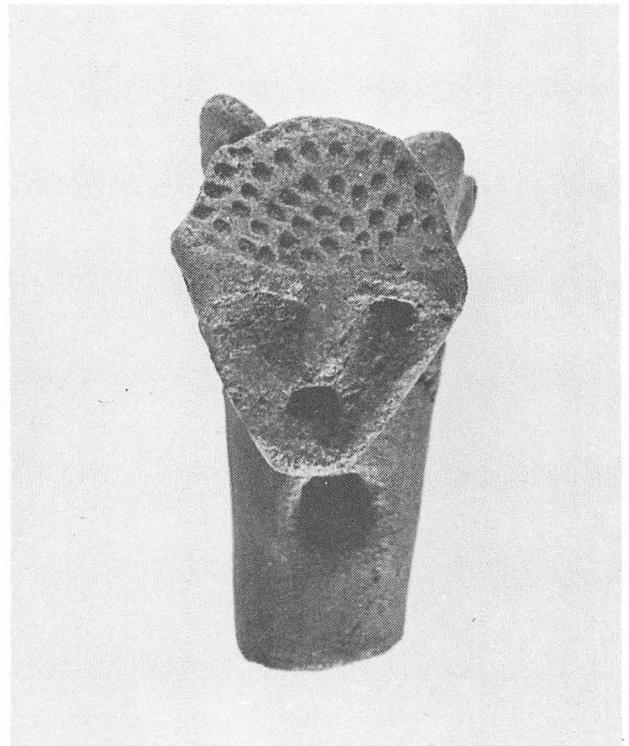
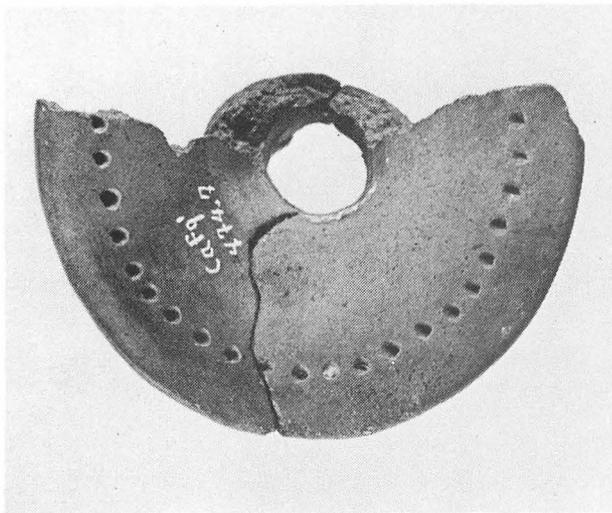
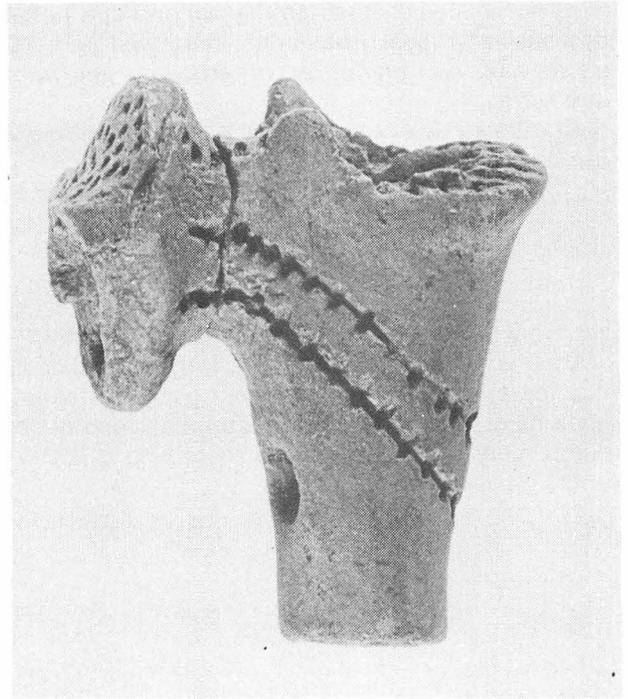


Photo: Marc Laberge.

Pipes iroquiennes du site de Mandeville. Pipe en trompette: fourneau d'une pipe en coude (tige absente) que l'on retrouve sur tous les sites iroquoiens du Nord-Est. Pipe à effigie anthropomorphique, la tige était amovible.

La poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent diffère de celle des autres Iroquoiens par les aménagements spéciaux et le décor (outils utilisés et motifs dessinés).

Les pipes de terre cuite pouvaient être indifféremment fabriquées par les hommes ou les femmes. La pipe classique iroquoise est dite "en trompette" et est très peu décorée. Mais c'est sur elle que l'on reproduit le bestiaire et les thèmes mythologiques du groupe. Les représentations anthropomorphiques et zoomorphiques varient donc de région à région et d'époque en époque. C'est par leur forme et leur décor que les pipes des Iroquoiens du Saint-Laurent se distinguent de celles des autres Iroquoiens.

Les vases et les pipes, en plus d'être des objets spécifiques à une région, peuvent être sériés dans un ordre chronologique. Certaines caractéristiques apparaissent à un moment donné et disparaissent à d'autres moments. On a pu ainsi voir comment la poterie des Iroquoiens du Saint-Laurent fût le résultat d'une longue tradition du Sylvicole dans ces régions. Vers les années 1,200 de notre ère, cette poterie est nettement iroquoise et durant les 350 années qui suivirent elle évolua très lentement: au début, les vases sont moins volumineux, leur parement plus court et leur décor plus simple; à la fin, ils sont plus

gros, leur parement sont très haut et crestellés, le décor est très élaboré et exécuté surtout par des incisions.

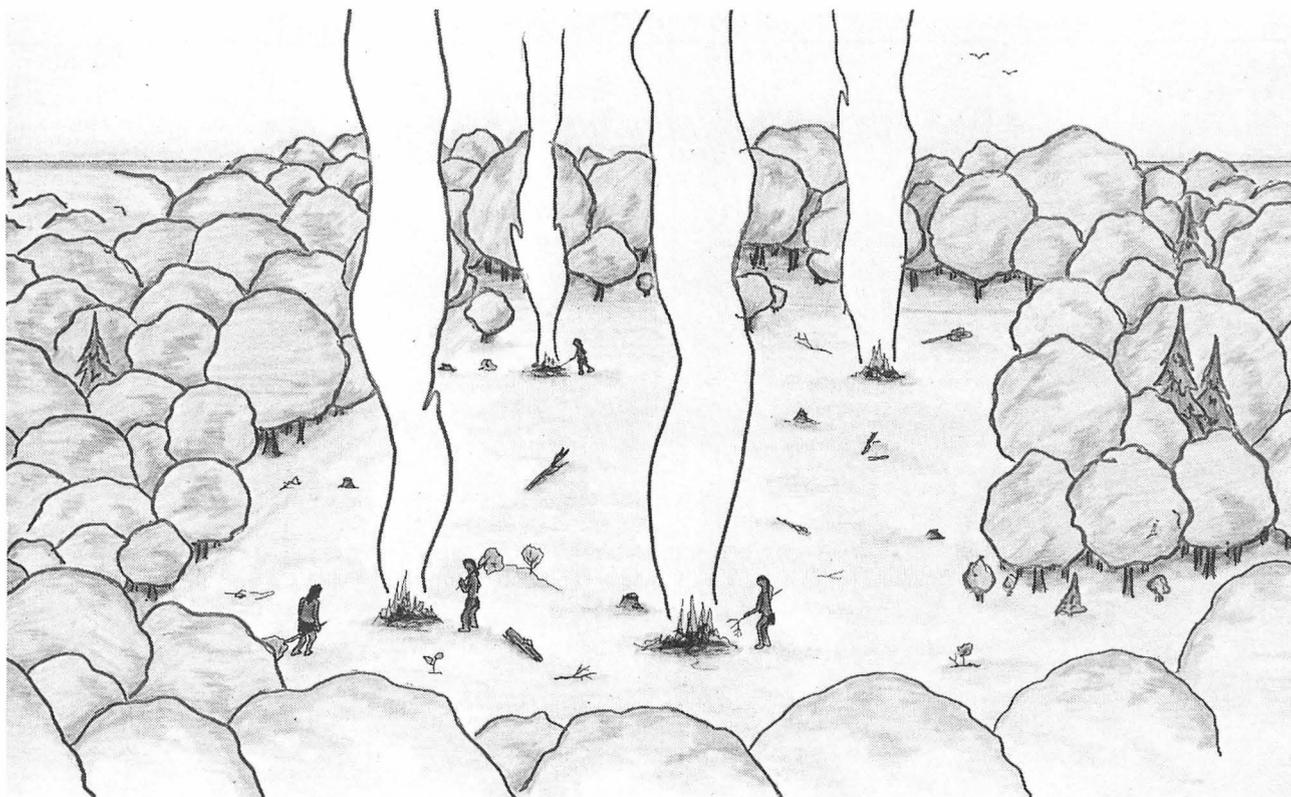
En plus des objets de terre cuite, on trouve sur les sites iroquoiens des outils et des armes de pierre et d'os: haches, herminettes, poids de filet, pointes, grattoirs décorateurs de poterie, dagues, alènes, harpons, hameçons, éléments de fouène, etc.

Utilisation de la faune et la flore

Dans les dépotoirs et les fosses à déchets, on a récupéré les restes fauniques et botaniques des activités culinaires, pharmacologiques, ludiques, etc.

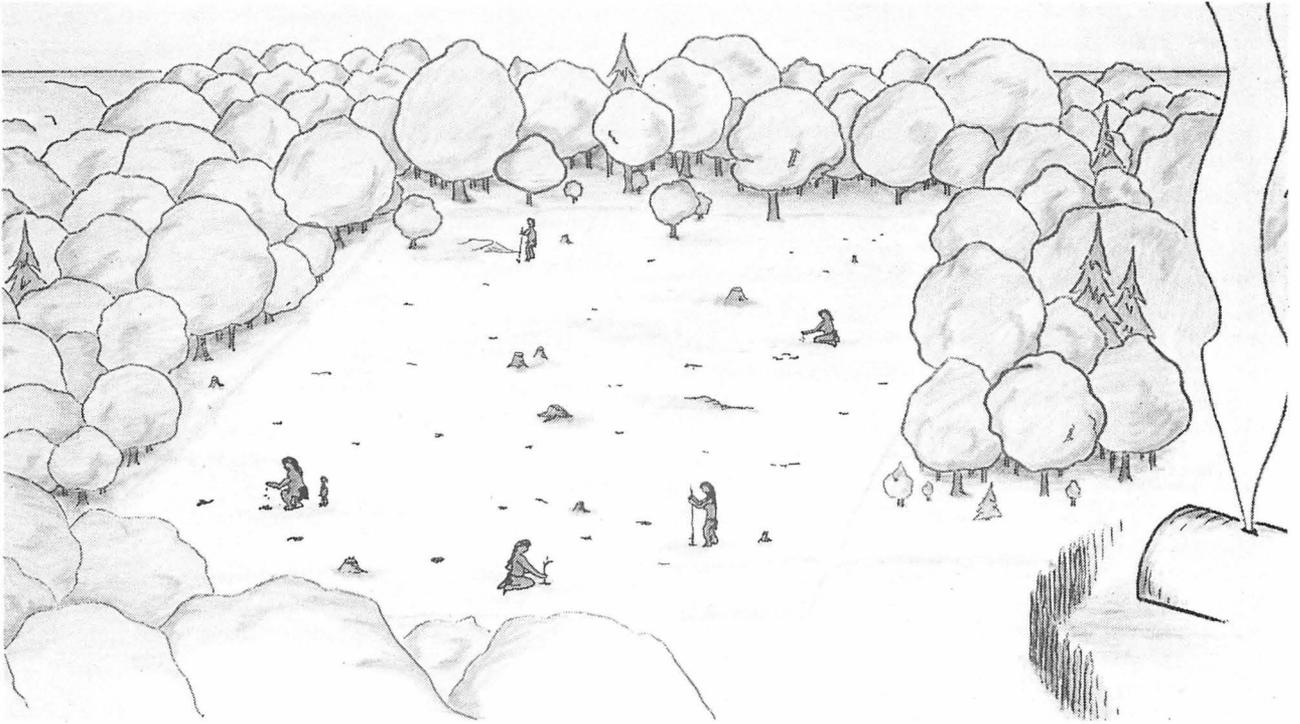
Dans un site comme Mandeville, les botanistes ont identifié plusieurs dizaines de plantes: maïs, courge, haricot, tabac, tournesol, noix, gland, merise, ronce, plusieurs espèces de baies et de petits fruits.

A Lanoraie, les biologistes ont analysé les restes de caribou, de chevreuil, d'orignal, d'ours, de carcajou, de couguar, de castor, de raton-laveur, de rat musqué, de martre, de pécan, etc.



Préparation des champs

"...ils coupent les arbres à la hauteur de deux ou trois pieds de terre, puis ils esmondent toutes les branches, qu'ils font brusler au pied d'iceux arbres pour les faire mourir, et par succession de temps en ostent les racines;"

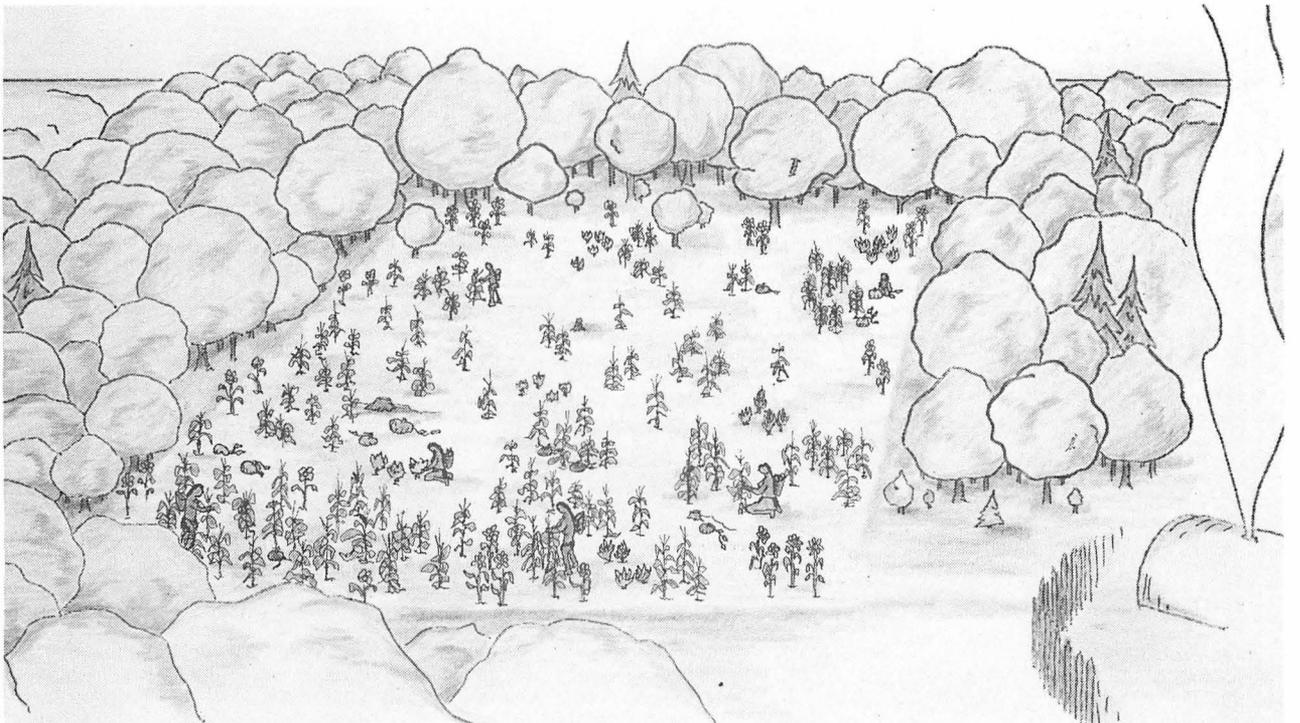


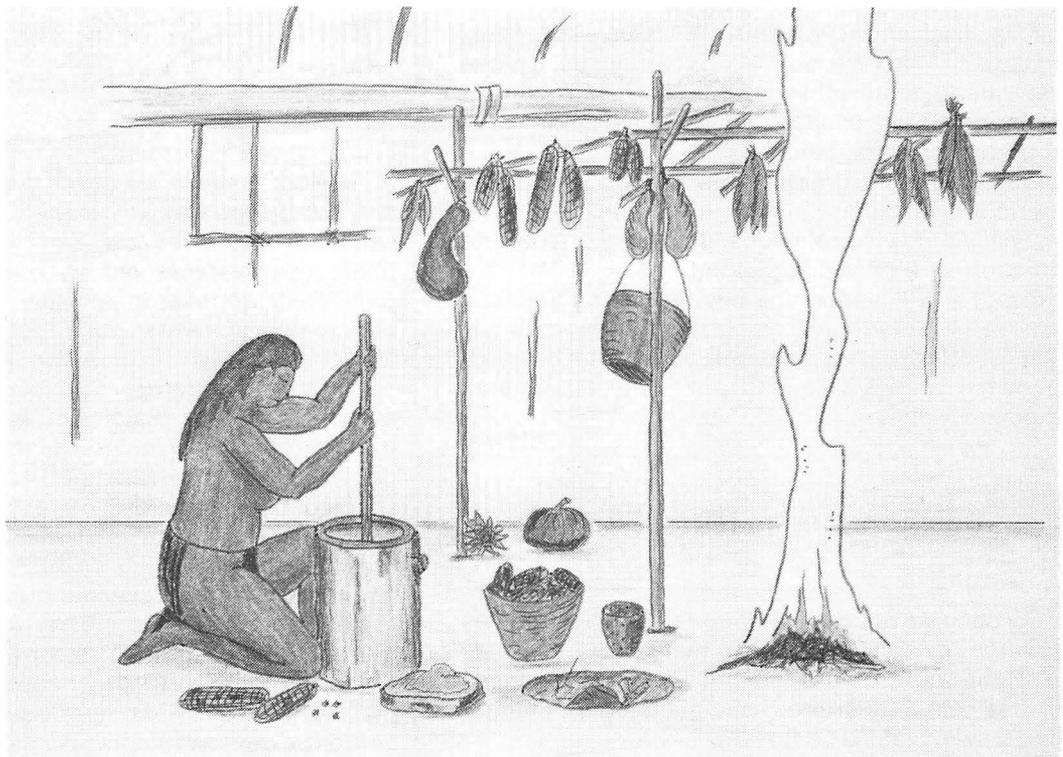
Les semailles

"...puis les femmes nettoient bien la terre entre les arbres, et beschent de pas en pas vne place ou fossé en rond où ils sement à chacune 9. ou 10. grains de Maiz, qu'ils ont premièrement choisy, trié et fait tremper quelques iours en l'eau, et continuent ainsi, iusques à ce qu'ils en ayent pour deux ou trois ans de prouision;"

Les récoltes

"Le grain meurit en quatre mois, et en de certains lieux en trois: apres ils le cueillent, et le lient par les feuilles re-troussées en haut..."



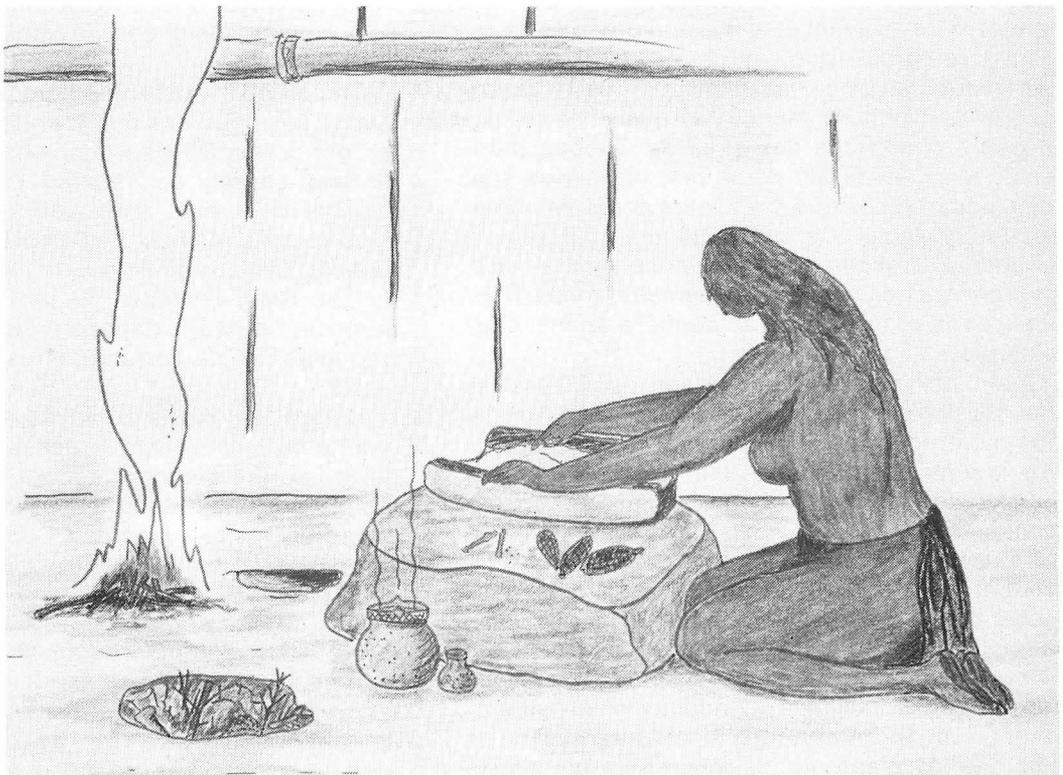


La conservation

"...et l'accomodent par paquets, qu'ils pendent tous arrangez le long des Cabanes, de haut-en-bas, en des perches qu'ils y accomodent en forme de rattelier, descendant iusqu'au bord deuant l'estable, et tout cela est si proprement aiancé, qu'il semble que ce soient tapisseries tenduës,

le long des Cabanes, et le grain estant bien sec et bon à serrer, les femmes et les filles l'esgrenent, nettoient et mettent dans leurs grandescuues ou tonnes à ce destinées, et posées en leur porche, ou en quelque coin de leurs Cabanes."

F. Gabriel Sagard Theodat, récollet, 1632, dessins: Louis Lavoie



La cuisine au maïs

"Pour le manger en pain, ils font premierement vn peu bouillir le grain en l'eau, puis l'essuyent et le font vn peu sicher: en apres ils le broyent le pestrissent avec de l'eau tiède, et le font cuire sous la cendre chaude, enveloppé de fueilles de bled, et à faute de fueilles le lauent apres qu'il

est cuit: s'ils ont des Fezolès ils en font cuire dans vn petit pot, et en meslent parmy la paste sans les escacher, ou bien des fraiZes, des bluës; des framboises, meures champestres, et autres petits fructs secs et verts, pour lui donner du goust et le rendre meilleu;"

A la Station de Pointe-du-Buisson, les ichtyologues ont montré que les pêcheurs de ce site préféraient capturer la barbue et l'esturgeon au lieu des petites espèces communes comme les barbottes, crapets, perches.

Pour avoir une image générale du menu des Iroquoiens du Saint-Laurent, il va falloir que nous analysions des échantillons des divers types de site dans les différentes régions.

Quant à l'utilisation des plantes et des animaux dans la pharmacopée, les bijoux et diverses autres recettes, il est trop tôt pour comparer les données archéologiques aux renseignements ethnohistoriques.

Les hommes et leurs morts

On connaît encore très peu la morphologie des hommes qui cultivaient le maïs sur les rives du Saint-Laurent: 3 sites ont livré des données sur les rites funéraires et l'ostéologie, Mandeville, Dawson et Place Royale.

Et même, les sépultures de Place Royale sont encore à l'étude.

Tous les individus retrouvés appartiennent à la grande famille morphologique iroquoise; des hommes et des femmes de haute stature (moyenne de 1.72 mètres) dont le crâne est légèrement allongé, le front fuyant et le menton proéminent.

On a remarqué que les caries dentaires sont plus fréquentes chez les individus des sites iroquoiens de l'Ontario méridional que chez le même genre d'individus des sites du Québec méridional. Mais, dans les deux cas, les caries sont moins nombreuses que chez leurs ancêtres nomades du Sylvicole. Ce qui indiquerait un régime alimentaire presque exclusivement végétal chez les premiers, un régime alimentaire mixte chez les seconds et un régime alimentaire animal chez les derniers.

Quant aux rites funéraires, les deux sites les plus révélateurs, Mandeville et Place Royale, nous montrent que les corps ont été ensevelis de deux façons: à Mandeville, les corps sont en position étendue isolés ou couplés dans des fosses individualisées où on avait placé que très peu d'offrandes (quelques éléments de collier de coquillage); à la Place Royale, on a exhumé deux fosses: dans l'une quatre enfants (6 ans, 6½ ans, 3 ans et un foetus) avaient été ensevelis avec des colliers et des pendentifs de coquillage, dans l'autre fosse 6 individus (5 adultes et un enfant) avaient subi le même sort. Il est intéressant de noter que les éléments de collier sont identiques dans les deux sites.

Conclusion

Ce sont d'abord les écrits des premiers colons qui nous ont indiqué l'existence de paysans sur les rives du Saint-Laurent. Ces premiers observateurs ont vu que ces agriculteurs circulaient régulièrement sur le Fleuve et ses principaux affluents pour pêcher et entretenir leur commerce avec les Algonquiens.

On s'est longtemps fourvoyé sur leur identité culturelle et leur histoire. L'archéologie est en train de démontrer qu'ils appartenaient à la grande famille iroquoise tout en étant une entité spécifique: leur culture matérielle était en partie originale, leur mode de subsistance alliait à divers degrés l'agriculture, la chasse et la pêche, leur réseau commercial leur était propre.

Au milieu du XVII^e siècle, ils étaient concentrés autour de deux pôles, la Plaine de Montréal et la région de Portneuf-Québec. Mais on connaît mal l'organisation de leur occupation du Saint-Laurent avant cette date. On sait qu'ils campaient vers les années 1,200 de notre ère sur les rives du Lac Saint-François et qu'un village comme Lanoraie n'a pas été aperçu par Cartier et qu'il était habité vers les années 1,350. On ne connaît pas encore l'ancienneté des sites de la région Portneuf-Québec et encore moins celle des sites des régions éloignées (Abitibi, Lac Saint-Jean, etc.).

On sait qu'il existe une continuité entre les traditions des nomades du Sylvicole du Saint-Laurent qui ont précédés les Iroquoiens et les Iroquoiens du Saint-Laurent eux-mêmes. On a constaté cette filiation culturelle dans les traditions céramiques et dans le choix des emplacements de campement (Pointe-du-Buisson, Hopkins Point, Îles du Lac Saint-François, Place Royale) où se superposent ou se juxtaposent des occupations des Iroquoiens et de leurs ancêtres nomades du Sylvicole.

Malgré les efforts déployés jusqu'à ce jour, le champ de recherche que constitue les Iroquoiens du St-Laurent demeure encore vaste. Ainsi, comment s'est opéré le changement entre le nomadisme et le sédentarisme? Comment se complétaient la chasse, la pêche, la cueillette et l'agriculture dans les deux grandes régions de la Haute Vallée du St-Laurent? Que signifie précisément la présence d'objets iroquoiens dans des régions comme l'Outaouais, la Mauricie, etc.? Comment les Iroquoiens sont-ils disparus du St-Laurent? Quelles furent leurs relations au cours de leur histoire avec les autres groupes Iroquoiens?...

4 LA GASPÉSIE

La Gaspésie, l'extrémité sud-est du Québec, est une péninsule limitée par l'estuaire et le golfe du St-Laurent, la baie des Chaleurs et la rivière Matapédia. C'est une vieille terre montagnaise, une partie des Appalaches, qui peut être divisée en trois zones: la côte, le plateau et les monts Chic-Chocs.

L'environnement naturel

La côte, au nord, est une bande discontinue qui longe le fleuve sur une largeur variable qui peut atteindre plusieurs kilomètres aux rivières importantes. Elle est constituée de terrasses et paléo-plages (anciennes plages) qui s'étagent entre le rivage actuel et l'altitude moyenne de 68 mètres, témoins de la régression marine après la dernière glaciation. Cette zone est aujourd'hui la région de prédilection des établissements humains; des villages se sont établis depuis plus d'un siècle à l'embouchure des rivières, sur les terrasses les plus basses, alors que les anciennes plages plus élevées sont consacrées à une agriculture de subsistance.

Le plateau, au sud de la bande côtière, s'étend sur environ 25 km de largeur partant parfois de la plage actuelle. Son altitude varie autour de 400 mètres mais il est profondément disséqué par de nombreuses rivières et ruisseaux qui causent des dénivellations abruptes de plus de 300 mètres. Cette région est à peu près inhabitée malgré quelques efforts de colonisation au début du siècle. Avant la construction de la route transgaspésienne et des nombreuses routes à bois, son accès était surtout praticable en canot.

Au centre de la péninsule se trouvent les Chic-

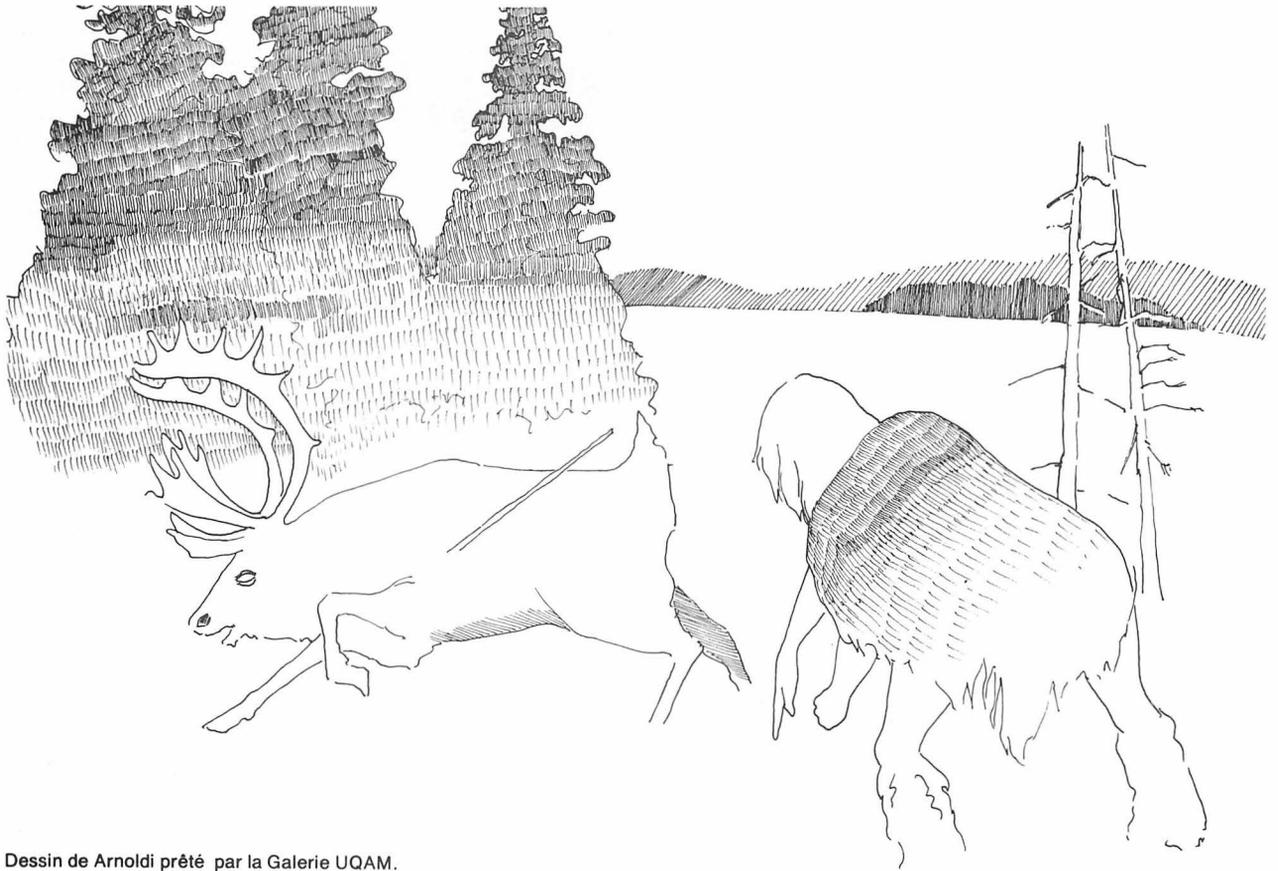
Chocs, dont les sommets plats se dressent jusqu'à 1268 mètres d'altitude et sont parmi les plus élevés dans l'Est du Canada. Ici, en dehors de quelques aménagements pour le touriste aventureux, le paysage est à peu près vierge.

Sur une échelle continentale, la péninsule subit un climat tempéré et humide à été frais mais, en fait, la proximité de la mer et l'altitude sont des facteurs qui apportent des variations locales très importantes. Ainsi, alors que la zone côtière connaît un climat assez semblable à celui de Montréal, l'influence marine atténuant les extrêmes qu'on retrouve dans cette ville, les Chic-Chocs offrent un climat arctique comparable à celui de l'est de la Baie d'Hudson et le plateau présente toutes les gammes intermédiaires.

Deux aspects de ce climat étaient probablement primordiaux dans l'adaptation des populations préhistoriques. Premièrement, des glaces flottantes bordent la côte sur plusieurs kilomètres, en hiver, empêchant alors l'exploitation des ressources marines. Deuxièmement, le plateau et les montagnes reçoivent généralement un peu de pluie pendant chaque mois d'hiver, ce qui forme une croûte de glace sur la neige profonde. Un chasseur en raquettes peut, alors facilement rattraper et abattre les grands cervidés qui s'enfoncent à travers la glace.

Le couvert végétal est, bien entendu, relié aux différents climats. Sur l'étroite bande côtière, on retrouve la forêt mixte du sud du Québec; le plateau, la plus grande partie de la Gaspésie, présente une forêt boréale semblable à celle qu'on trouve jusqu'à la baie de James; enfin, une véritable toundra règne sur les sommets plats des Chic-Chocs.

Jusqu'à récemment, ces forêts étaient habitées par une faune riche et variée. L'orignal, le cari-



Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

bou, l'ours noir et peut-être le wapiti étaient le gibier le plus précieux pour le chasseur préhistorique. A ceux-ci vient s'ajouter un éventail de mammifères plus petits mais non moins importants comme le castor, le porc-épic, le lièvre...

Sur la côte et les rivières des mammifères marins, dont plusieurs espèces de phoques et de baleines, plusieurs espèces de poissons (le saumon, l'esturgeon, la truite de mer, l'éperlan...) et des mollusques étaient très abondants et facilement accessibles du printemps à l'automne. Au début de l'été, le capelan vient frayer sur les plages à marée haute. Aujourd'hui encore, on en ramasse des quantités surprenantes et il est certain que les populations préhistoriques utilisaient cette manne qui séchée ou fumée, se conserve aisément. Enfin, plusieurs groupes de grands oiseaux migrateurs viennent nicher en Gaspésie, parfois en grandes colonies.

Evidemment, les quelques données que nous venons de voir sont celles qui prévalent aujourd'hui, probablement depuis quelques milliers d'années, mais elles ont aussi été bien différentes. Pendant la dernière glaciation, celle du Wisconsin, la Gaspésie était couverte d'une épaisse couche de glace, un glacier local qui s'est fusionné à la calotte laurentienne au nord de la péninsule. Avec le réchauffement qui suivit, ces deux glaciers se sont retirés graduellement, laissant

l'estuaire du St-Laurent libre de glace. Aussitôt, la côte nord gaspésienne fut envahie par les eaux marines qui ont atteint, vers 13,800 avant aujourd'hui, l'altitude de 68 mètres autour de Ste-Annes-Monts. Débarrassée du poids de la glace, la terre s'est relevée, le niveau de l'eau a baissé, ce qui a causé la formation d'une série de terrasses sur la côte qui correspondent aux rivages successifs de la mer. Il y a environ 11,700 ans, la paléo-plage de 45 m s'est formée et la dernière terrasse, à 6 m d'altitude, date de ca. 2300 ans. Pendant ce temps, le glacier gaspésien se retirait vers les montagnes et disparaissait il y a 10,000 ans.

Cette dernière date marque donc à peu près l'âge maximum de l'établissement humain en Gaspésie, date qu'il faut rajeunir de plusieurs siècles pour permettre à la végétation et aux populations animales de s'établir.

Pour l'instant, nous savons encore peu de choses sur les environnements qui se sont succédés depuis la déglaciation. Il est probable que la toundra se soit d'abord installée sur la péninsule; puis celle-ci s'est transformée peu à peu pour donner la végétation actuelle. Les étapes de cette transformation sont du domaine de la palynologie mais de telles études font défaut en Gaspésie. Cependant, on peut avancer qu'un environnement à peu près semblable à celui qu'on connaît au-

L'environnement humain

Tout comme la connaissance du milieu physique, les données ethnographiques, en particulier le système économique, permettent de comprendre l'adaptation d'une population préhistorique dans une région. L'archéologie fait usage, en effet, de plusieurs types d'analogies pour comprendre le mode de vie des groupes qu'elle étudie. L'analogie directe, celle qui utilise l'ethnographie pour interpréter les vestiges archéologiques dans une région, est la plus sûre mais n'est pas applicable dans notre région. En effet, la côte nord gaspésienne semble avoir été inhabitée à l'arrivée des Blancs. Jacques Cartier a bien rencontré des Amérindiens à Gaspé, mais il s'agissait d'Iroquoiens venus de la région de Québec en expédition de pêche. Lui et d'autres voyageurs qui lui ont succédé ont souvent longé cette côte gaspésienne; un poste de traite a même été fondé à Matane et un établissement de pêche s'est installé à Mont-Louis au 17^{ième} siècle mais dans aucun cas on ne mentionne la présence de populations autochtones. Jusqu'à ce que les Blancs s'y installent définitivement au 18^{ième} et 19^{ième} siècles, cette région était déserte, probablement depuis plusieurs siècles.

Par contre, un second type d'analogie, qu'on peut qualifier d'environnementale, peut être utilisée et s'avérer utile. Il s'agit ici d'inférer certains aspects d'une culture à partir de l'ethnographie d'une société vivant dans un environnement semblable. Dans notre cas, les Indiens Micmacs, qui occupaient une partie des provinces maritimes sont tout désignés, d'autant plus que, selon certaines de leurs traditions orales, leur territoire comprenait la Gaspésie quelques siècles avant l'arrivée des Blancs. Ils en auraient été chassés par un peuple plus fort vivant dans la vallée du St-Laurent, probablement les Iroquoiens.

Les Micmacs vivaient surtout au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse, puis au 17^{ième} siècle sur la côte sud de la Gaspésie, dans un territoire donc très semblable et contigu à notre région. Ils vivaient de chasse, de pêche et de cueillette, principalement des ressources marines qui formaient jusqu'à 90% de leur régime alimentaire durant les mois les plus chauds. Les mois d'hiver se passaient à l'intérieur des terres, à la chasse aux mammifères terrestres.

En avril, avec la fonte des glaces côtières, ils s'établissaient dans des villages à l'embouchure des rivières, jusqu'en automne, ils vivaient dans une certaine abondance de poissons, mammifères marins, mollusques, oiseaux et différentes plantes et, périodiquement, organisaient une expédi-

tion de chasse. Vers le mois d'octobre, le village se décomposait en petites bandes et familles qui s'orientaient vers l'intérieur des terres, d'abord à la pêche aux poissons migrateurs, le saumon en particulier, puis, en hiver, à la chasse aux mammifères terrestres.

Pour leurs outils, ils faisaient un grand usage des matières organiques comme le bois, la peau et l'os alors que la pierre entrait surtout dans la fabrication de haches, couteaux et quelques pointes de projectiles. Enfin, les moyens de transport comprenaient le canot d'écorce, le toboggan et la raquette.

Bien qu'il existe quelques différences entre l'environnement nord gaspésien et celui des Micmacs historiques, il semble qu'on peut prendre ce résumé du système économique Micmac comme modèle pour comprendre les vestiges archéologiques qu'on retrouve en Gaspésie.

Les recherches archéologiques

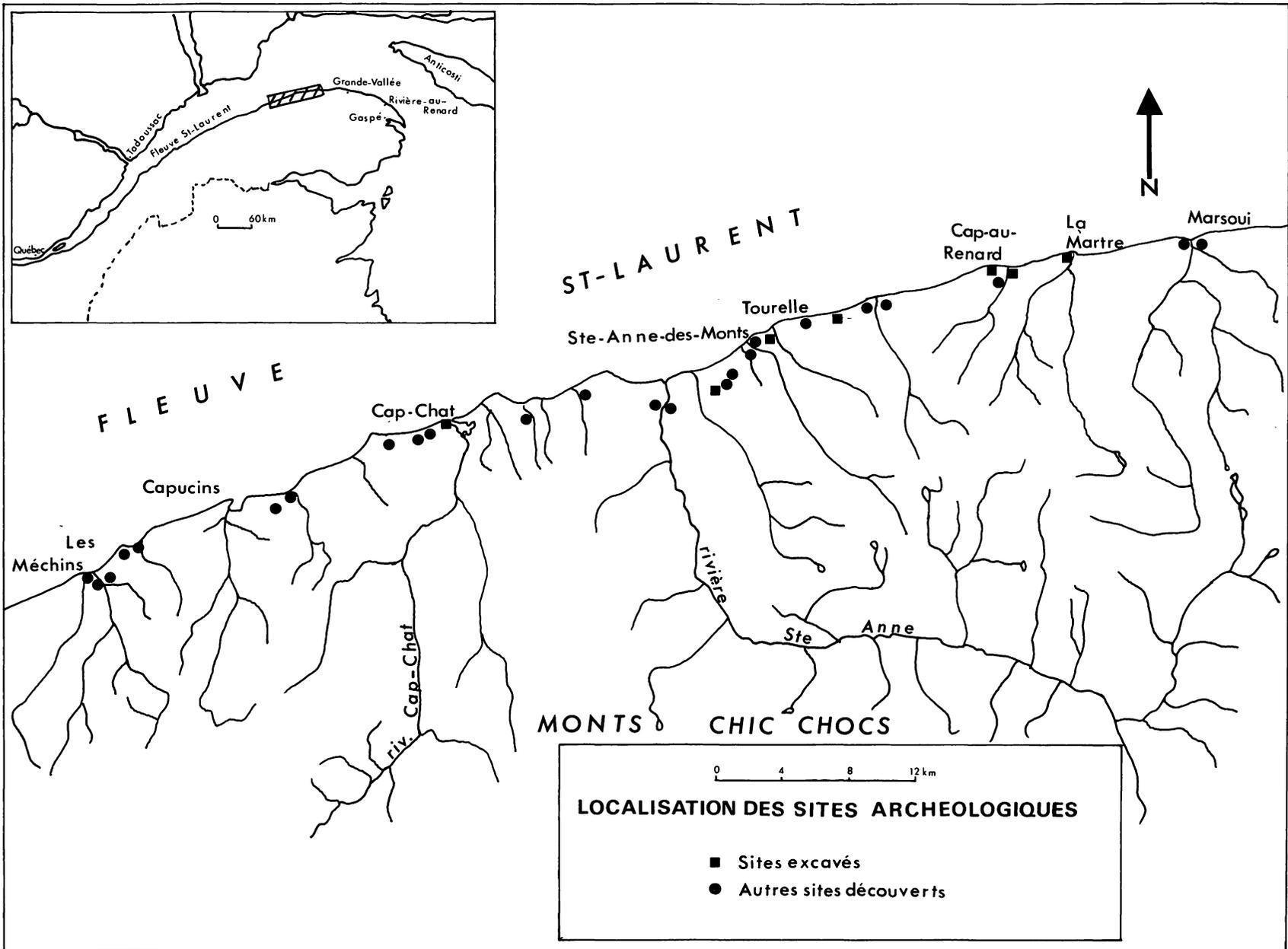
Il y a moins de dix ans, la Gaspésie se plaçait sur les cartes archéologiques. Les recherches ont commencé avec des excavations à Rivière-à-la-Martre, un gisement qui s'étend sur plusieurs terrasses dont les vestiges laissent présager à une haute antiquité. Puis, en 1971, un site à l'embouchure de la Cap-Chat faisait l'objet de fouilles de sauvetage. Ce campement du 6^{ième} siècle devait être détruit par la réfection de la route qui ceinture la péninsule.

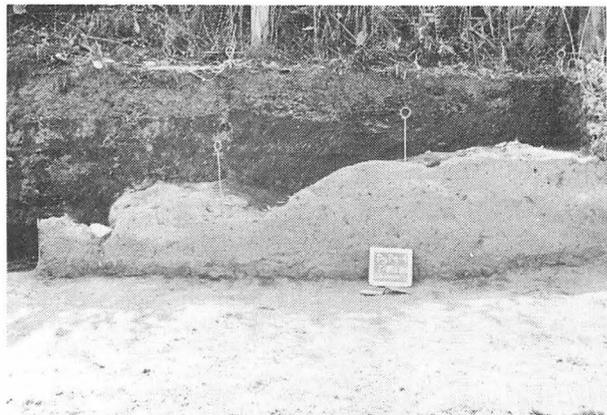
Entre temps, des prospections permettaient de découvrir deux douzaines de sites, la plupart en partie détruits par divers aménagements et en voie de destruction complète. Il était grand temps d'intervenir pour sauver ces vestiges des premiers habitants du Québec car un site est comparable à un livre qui n'existerait qu'en un seul exemplaire.

Un programme de recherches fut donc lancé et il se poursuit depuis cinq ans sur la côte nord de la péninsule. La zone côtière entre les Méchins et Marsoui a été prospectée; une trentaine de nouveaux sites étaient découverts et huit autres anciens campements ont été fouillés. Plus à l'est, à Grande-Vallée et Rivière-au-Renard, quinze autres gisements étaient localisés, deux d'entre eux fouillés.

Ces sites se trouvent tous sur les anciennes plages de la mer qui a suivi la dernière glaciation. Leur altitude varie entre 3 et 65 mètres et, généralement, les campements les plus anciens sont les plus élevés. Ils se situent à proximité de cours d'eau qui fournissaient de l'eau potable et parfois une voie navigable à leurs habitants.

Les sites les plus anciens s'étendent sur un type de sol, un podzol, qui ne connaît pas de dé-





Au site de Sainte-Anne-des-Monts, qui a donné des traces de tradition Plano, un épais dépôt de débris a recouvert la couche de sable sur laquelle les premiers chasseurs ont campé.

Photo: José Benmouyal.

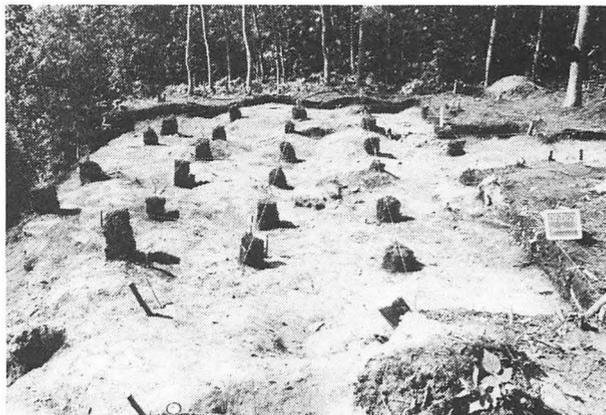
position. Ainsi, les vestiges se trouvent immédiatement sur le tapis végétal et dans la majorité des cas, ils ont été mélangés par les labours. Un autre défaut du podzol est qu'il est très acide et désintègre les matières organiques. Les outils d'os et de bois ainsi que les restes de nourriture ont donc complètement disparu; les seuls vestiges préservés sont en pierre: des outils, des déchets de leur fabrication et, parfois, la structure d'une habitation ou d'un foyer.



A quelques reprises, les excavations ont mis au jour les vestiges d'un foyer: des pierres rougies, éclatées par le feu, et des fragments de bois carbonisés. Le charbon récupéré de ce foyer à Cap-au-Renard a permis de dater ce site à environ 4000 ans.

Photo: José Benmouyal.

Aujourd'hui, une douzaine de sites ont été excavés; près de 1000 m² ont été fouillés. Les vestiges prélevés comptent plus de 5000 outils et une centaine de milliers d'éclats. Dans les sites les plus récents, des traces d'habitation et de foyers ainsi que des restes de nourriture ont été mis à jour. A partir de ces témoignages, nous tenterons de reconstituer une histoire des premiers habitants de la Gaspésie.



Une intéressante technique de fouille, qui consiste à dégager une grande surface d'habitation, a été utilisée sur ce site. Les différents vestiges laissés par l'homme sont immédiatement observables et des plans précis, sur une grande échelle, peuvent être relevés et étudiés sur le terrain. A chaque mètre, une colonne de terre qui marque le niveau original du sol a été préservée pour permettre de mesurer la profondeur des vestiges.

Photo: José Benmouyal.

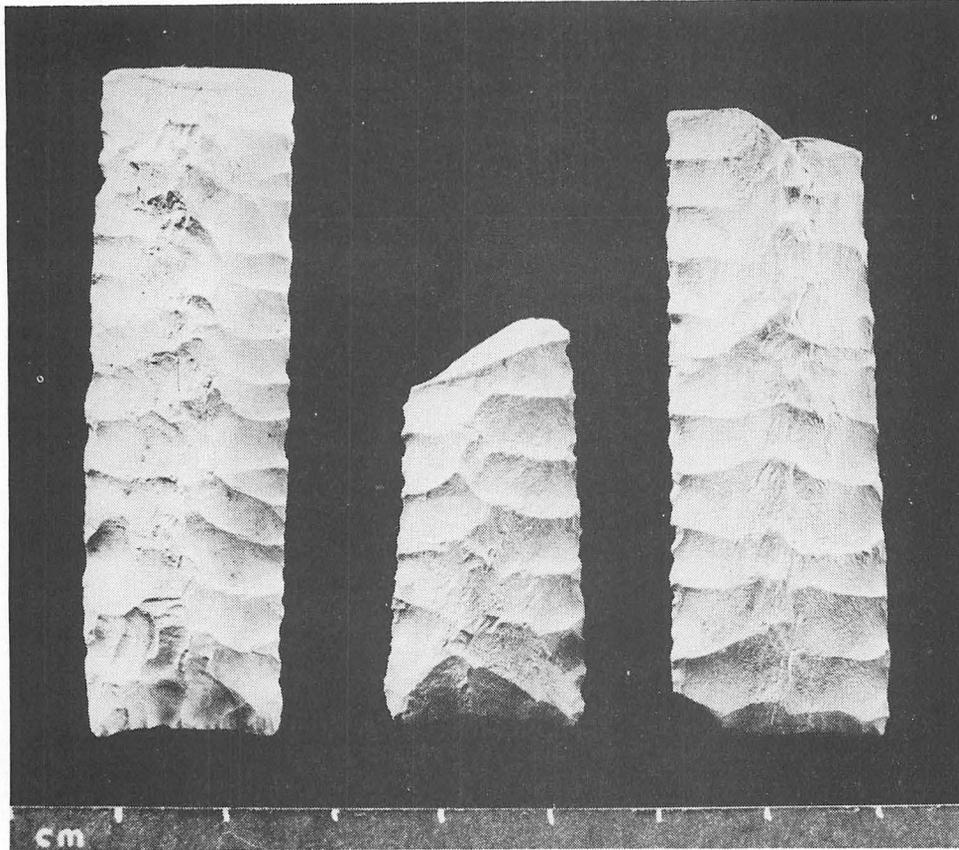
La tradition Plano (? à 6000 B.P.)

Les premières traces de l'homme en Amérique remontent à environ 25,000 ans. Ces premiers immigrants ont pénétré dans ce continent par l'Asie, alors que le détroit de Béring pouvait se traverser à pied sec. Leurs vestiges sont encore rares mais ceux de leurs descendants, les Paléo-Indiens, se retrouvent sur une grande partie du continent. Pendant la période paléo-indienne, il y a 12,000 à 6000 ans, deux traditions se sont succédées: les cultures Clovis et Plano.

Pour l'instant, aucune trace de la culture Clovis n'a été trouvée au Québec bien qu'une partie du territoire était libre de glace à cette époque. Les plus vieux vestiges dans cette province ont été retrouvés en Gaspésie, à Ste-Anne-des-Monts, Cap-au-Renard, La Martre et Grande-Vallée. Ils ont été datés au carbone 14 à 5960 ± 100 B.P. et appartiennent à la tradition Plano, comme le montre la technologie utilisée sur certains outils. Cette technologie se traduit par une retouche parallèle "en pelure" sur les pointes de projectiles, un trait caractéristique de cette tradition.

L'outillage de ces premiers habitants comprenait aussi des couteaux et haches de formes diverses, probablement utilisés à des tâches diverses, et des poinçons et racloirs qui servaient à la préparation des peaux. Tout ce matériel est taillé dans un chert local, une sorte de silex qu'on retrouve sur la côte et qui affleure à proximité de plusieurs campements.

Dans le reste de l'Amérique, ceux qui parta-



Ces fragments de pointes de projectiles montrent des traces d'enlèvements parallèles caractéristiques de la tradition Plano. Ces enlèvements, ou retouches, étaient obtenus en appliquant une forte pression à l'aide d'un objet pointu sur le bord de l'outil; ils sont beaucoup plus réguliers que ceux que l'on peut obtenir en frappant l'objet. La tradition Plano, généralement plus ancienne dans d'autres régions de l'Amérique du Nord, a survécu en Gaspésie jusqu'à environ 6000 ans avant le présent.

Photo: José Benmouyal.

geaient cette tradition étaient principalement des chasseurs de gros gibier. En Gaspésie, le climat était probablement sub-arctique et le caribou devait être abondant. La position des sites et l'environnement côtier indiquent qu'on devait aussi commencer à profiter des ressources marines.

Des pointes Plano à peu près identiques à celles de Ste-Anne-des-Monts ont été trouvées sur l'île Thompson, près de Cornwall, Ontario, et au centre du Nouveau-Brunswick. Le matériau d'une des pointes de l'île Thompson a été analysé: c'est le même chert que celui qui affleure en Gaspésie. Cette tradition couvrait donc un grand territoire et possédait probablement une forme d'embarcation.

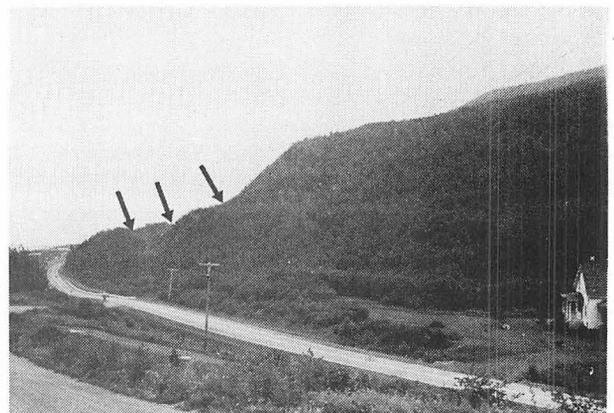
La tradition gaspésienne (ca. 6000-13000 B.P.)

En Gaspésie, la culture Plano s'est développée sur place, avec relativement peu de contacts extérieurs, en une longue tradition qui a duré près de 5000 ans. Pendant cette période, on vivait à peu près de la même façon, de chasse, de pêche et de cueillette, probablement selon un mode de vie semblable à celui des Micmacs.

Les sites côtiers, sur les anciennes plages de 6 à 45 m d'altitude, représentent vraisemblable-

ment des petits villages habités entre le printemps et l'automne. On les retrouve sur toute la côte et, dans plusieurs cas, la même localité était utilisée pendant plusieurs millénaires: au fur et à mesure que le niveau de la mer baissait, les campements étaient établis sur une terrasse plus basse.

Pour plusieurs raisons, dont le manque de préservation des matières organiques et les rennements sur la plupart des sites, il est difficile d'apprécier les changements culturels au



À Cap-au-Renard, trois terrasses ont été habitées successivement au fur et à mesure que le niveau de la mer baissait. Cette localité fut utilisée entre 6000 ans (sur la terrasse supérieure) et le début de notre ère (sur la terrasse inférieure).

Photo: José Benmouyal.

cours de cette tradition. Néanmoins, les vestiges changent suffisamment pour qu'on puisse distinguer trois périodes.

La première période (ca. 6000 à 4500 B.P.) a connu une continuité assez remarquable dans le matériel archéologique, par rapport à la culture Plano. On retrouve les mêmes formes de couteaux et de haches, dans des proportions différentes, et les poinçons deviennent plus rares. Le principal changement est au niveau des pointes de projectiles: elles deviennent plus courtes et plus larges mais la retouche "en pelure" persiste sous une forme moins raffinée. Les sites de ce premier stade de la tradition gaspésienne sont les plus nombreux et les plus vastes, ce qui indique une forte population, probablement la plus importante qu'ait connue la Gaspésie préhistorique. Un environnement particulièrement favorable à l'homme pourrait être à l'origine de cette "explosion" de population.

La période suivante (ca. 4500-2500 B.P.) est actuellement la moins bien connue. Un seul site en a été excavé et il remonte à environ 4000 ans. Le même chert est toujours utilisé dans la fabrication des outils de pierre mais ces outils se transforment. Les poinçons, probablement remplacés par des pièces d'os, et la retouche "en pelure" disparaissent. Le matériel est généralement de forme triangulaire et les pointes de projectiles sont triangulaires ou lancéolées, parfois munies d'encoques par lesquelles elles sont attachées. Si l'on se fie sur les dimensions réduites de certaines de ces pointes, c'est à cette époque que l'arc et la flèche font leur apparition.

La dernière période de la tradition gaspésienne (ca. 2500-1300 B.P.) est représentée par plusieurs campements situés sur les terrasses les plus basses (17 à 6 mètres), souvent à l'embouchure d'importants cours d'eau navigables. C'est le stade le mieux connu de cette tradition. Deux sites de cette période, Le Ruisseau et Cap-Chat qui datent du début de notre ère et du 6^{ème} siècle, ont été excavés. Dans les deux cas une partie des restes osseux ont été préservés, ce qui donne une idée des habitudes alimentaires à cette époque. Ces os, souvent fragmentaires et brûlés, appartiennent surtout aux mammifères terrestres - cervidés, castors, porc-épics -, puis à la faune marine - poissons, baleines, phoques. Divers oiseaux, mollusques et plusieurs espèces de baies faisaient aussi partie de l'alimentation.

Au site du Ruisseau, on a découvert les vestiges d'une habitation circulaire, de 6 à 7 mètres de diamètre, délimitée par une série de pierres et de traces de piquets. Cette habitation était probablement en peaux, construite à l'arrière de

la terrasse et faisait face à la mer. A l'intérieur, près de l'entrée, un foyer, des pierres éclatées par le feu, du charbon de bois et des os brûlés ont été dégagés. A Cap-Chat, des excavations plus restreintes ont mis au jour plusieurs foyers et quelques fosses qui servaient de garde-manger.

C'est pendant cette période qu'on remarque le plus grand nombre d'innovations, certaines provenant de contacts avec d'autres groupes d'Amérindiens. Alors qu'avant, la quasi-totalité des outils de pierre étaient en chert local, de nouveaux matériaux sont de plus en plus utilisés et certains seraient même étrangers à la Gaspésie. Les pointes de projectile prennent une grande variété de formes, les plus communes étant munies d'un pédoncule ou d'encoques. Les couteaux (bifaces) deviennent plus petits et un certain type, fait à partir d'un gros éclat, est particulier à cette période. Les grattoirs, très répandus et beaucoup plus anciens ailleurs, font leur apparition et, grâce à la préservation de certaines matières organiques, on a enfin la preuve que certains outils étaient en os. A la fin de cette période, quelques rares fragments de poteries et des haches de pierre polie montrent que les contacts extérieurs se font de plus en plus pressants.

Conclusion

La préhistoire de la côte nord gaspésienne prend fin vers le 6^{ème} siècle. Malgré les prospections répétées, aucun site plus récent n'a été trouvé et il est probable que cette région était inhabitée jusqu'à l'époque historique. Les causes de cette désertion sont encore inconnues mais la description des voyages de Jacques Cartier suggère une possibilité. Au 16^{ème} siècle, des Iroquoiens de la vallée du St-Laurent utilisaient la zone côtière comme territoire de pêche; il est possible que leurs ancêtres aient repoussé les habitants de cette région. Les causes peuvent aussi être reliées à d'autres événements historiques ou une altération de l'environnement naturel que les prochains travaux préciseront.

Jusqu'à maintenant, les fouilles de sauvetage ont permis de découvrir quelques unes des plus anciennes traces de l'homme au Québec. Les premiers jalons de la préhistoire en Gaspésie ont été posés mais de nombreuses questions sont encore sans réponse. Devant le nombre grandissant de sites en danger de destruction, le programme de recherches archéologiques se poursuit et il englobera l'intérieur et la côte sud de la péninsule.

5 LE BAS SAINT-LAURENT

On ne peut délimiter de façon absolue la région du Bas St-Laurent; celle-ci ne comporte aucune frontière légale et ne comportait sans doute aucune réalité territoriale ou politique pour les hommes préhistoriques qui l'ont autrefois habité. Nous avons plutôt choisi d'isoler une région physiographiquement homogène, à l'intérieur de laquelle quelques recherches archéologiques ont été effectuées, qui nous permettent d'en traiter de façon globale. Nous désignons donc ici comme le Bas St-Laurent, la côte sud de l'estuaire maritime du St-Laurent (où l'eau douce du fleuve se mêle à l'eau salée du golfe) entre approximativement les villes de l'Islet en aval de Lévis et Mont-Joli, à égalité de la vallée de la Matapédia où on peut situer le début de la Gaspésie. Nous y incluons aussi l'intérieur des terres au sud du St-Laurent jusqu'aux frontières du Nouveau Brunswick et de l'état du Maine. Cette région, telle que définie, prend donc la forme d'une étroite bande de terre orientée dans l'axe du St-Laurent (sud-ouest/nord-est).

Caractères géographiques et écologiques:

Il est important de d'abord saisir les caractéristiques géographiques et écologiques d'une région particulière avant de tenter une reconstitution de sa préhistoire, car elles ont été en partie déterminantes sur le mode de vie de ses anciens occupants qui ont eu à s'y adapter pour survivre et s'y maintenir. Par exemple, on a qu'à penser aux moyens de défense que nécessite un climat variable comme le nôtre (vêtements, habitations, moyens de chauffage, moyens de transport, etc.) et aux techniques et stratégies d'exploitation du

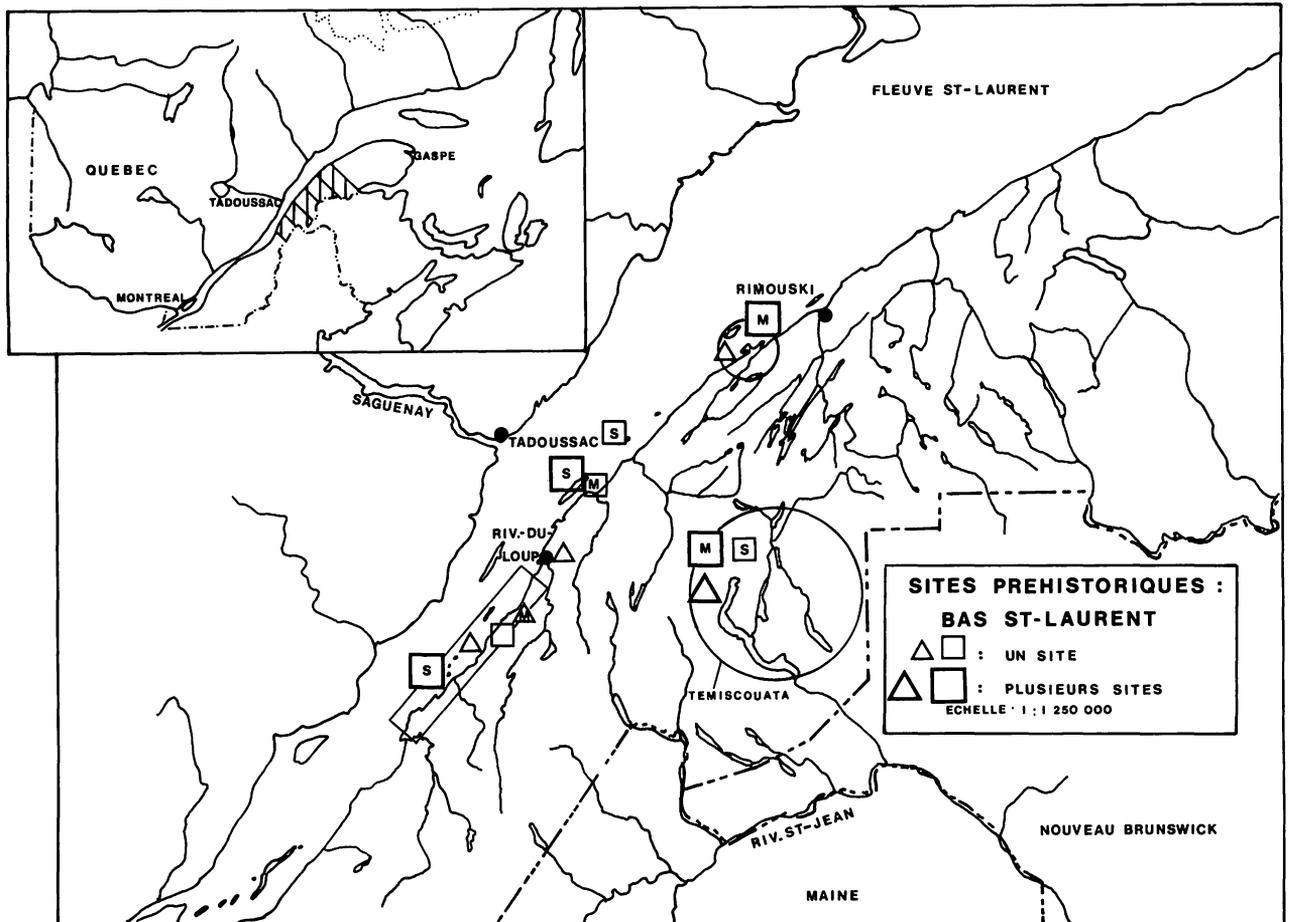
milieu destinées à l'acquisition des ressources alimentaires accessibles, comme la chasse, la pêche, la cueillette et une ronde migratoire annuelle. Il faut garder en mémoire que les facteurs écologiques sont particulièrement critiques pour les sociétés de chasseurs-pêcheurs comme celles qui ont fréquenté le Bas St-Laurent dans le passé. Celles-ci devaient poursuivre leur nourriture essentiellement mobile, en comparaison aux sociétés sédentaires pratiquant l'agriculture, qui produisent leur propre nourriture et peuvent modifier et contrôler jusqu'à un certain point leur environnement.

Il est important aussi pour l'archéologue de considérer l'environnement comme un processus sans cesse en transformation, qui a évolué dans le temps. On ne pourra se faire une image fidèle de l'évolution des sociétés préhistoriques si on ne les replace pas d'abord dans une perspective environnementale dynamique.

Le Bas St-Laurent se trouve intégré à la très ancienne chaîne montagneuse des Appalaches qui augmente en altitude jusqu'à 900 mètres à mesure que l'on s'éloigne du littoral. On peut diviser la région en deux ensembles physiographiques distincts: la côte et le plateau intérieur.

La région côtière

La côte est constituée d'une étroite bande de terre autrefois peuplée d'une forêt d'espèces résineuses notamment l'épinette blanche, le sapin et le pin blanc. Elle ne dépasse pas 10 km de largeur et s'en va généralement en se rétrécissant du sud-ouest au nord-est. Cette zone a probablement été utilisée de façon privilégiée par les préhistoriques au cours des saisons sans neige car les ressources y étaient à ce moment denses et diversifiées. Le relief de la côte est généralement formé d'une série de terrasses étagées



Sur cette carte, un carré nous réfère au Sylvicole, le "m" et le "s" nous indiquent respectivement les stades moyen et supérieur; le triangle nous réfère à l'Archaique et le "m"

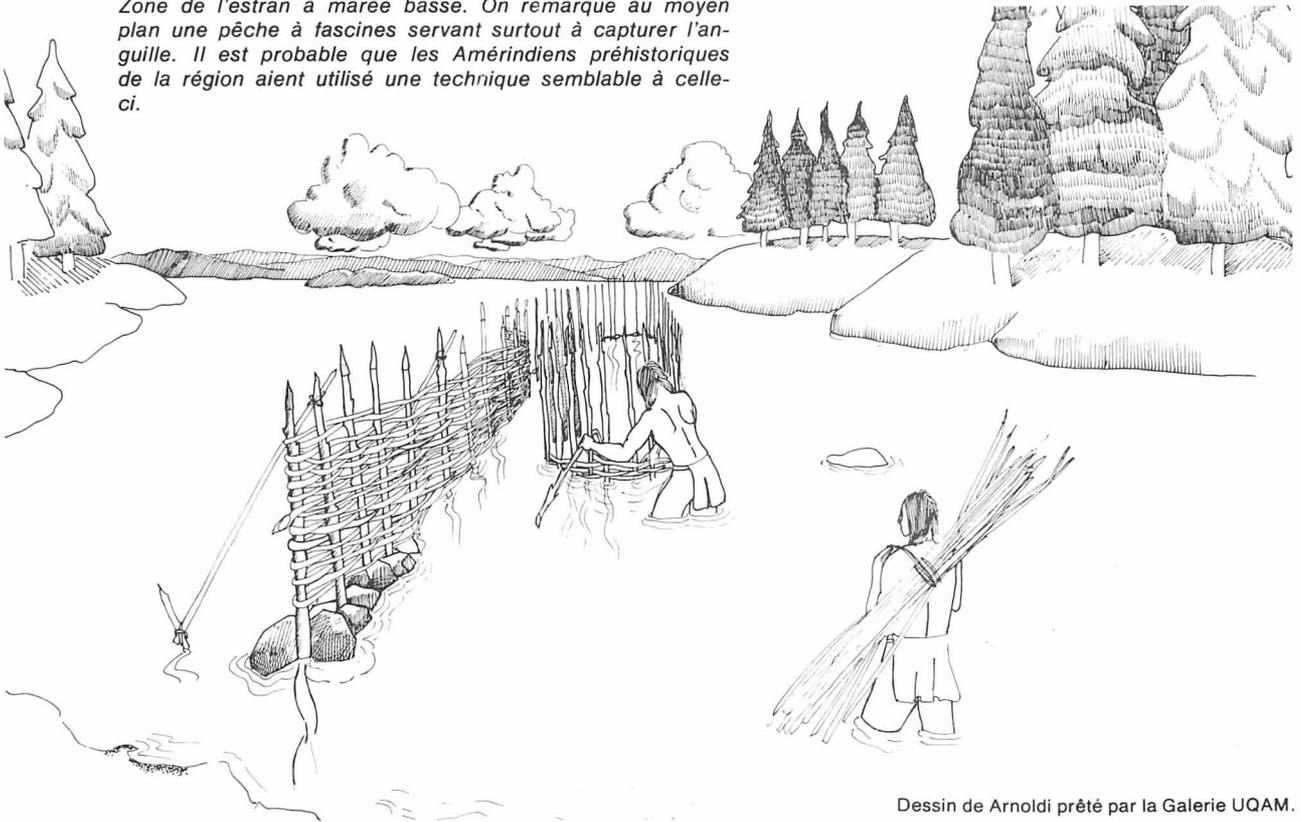
à l'Archaique Maritime. Les carrés et les triangles vides nous indiquent qu'aucune affiliation précise n'est possible présentement.

(comme des gradins) comprises entre le niveau actuel du fleuve et l'altitude de 180 mètres. Ces terrasses sont les traces d'anciens rivages de la mer de Champlain (ou de Goldthwait) et ont été choisies par les hommes, au cours des âges, pour s'y établir. Le sol y est généralement plat et bien drainé. Brièvement, ces terrasses ont été sculptées par la mer dans des dépôts meubles (blocs, galets, graviers, sable) déposés par les glaciers lors de leur fonte. Il faut se rappeler que ces glaciers avaient écrasé la croûte terrestre de leur énorme poids et suite à leur fonte, l'eau a pu recouvrir temporairement les espaces déprimés en attendant qu'ils se relèvent lentement. C'est ainsi qu'on trouve les traces des plus anciens rivages datant d'il y a 13 000 ans, à environ 180 mètres au dessus du niveau actuel de l'eau. Avec le temps, grâce au relèvement constant de la croûte terrestre, la mer n'atteignait plus que l'altitude de 20 mètres il y a 7 000 ans et depuis, le relèvement de la côte s'est effectué à un rythme estimé à 20-35 cm. par siècle. L'archéologue doit tenir compte de ces modifications majeures de la topographie lorsqu'il cherche à localiser d'anciens sites de campements préhisto-

riques. Il dispose aussi d'un outil de chronologie relative puisqu'en principe, les sites les plus anciens devraient se trouver sur les terrasses les plus élevées et les plus récents sur les plus basses.

Le rivage actuel est généralement large et de relief peu accidenté. Il est constitué en fait d'une sorte de terrasse sous-marine qui est submergée et libérée des eaux marines deux fois par jour par l'action des marées. La forte amplitude de ces dernières (jusqu'à 6 mètres) fait en sorte que l'estran (zone comprise entre les plus hautes et les plus basses marées) est par endroits très large (jusqu'à 5 km.) et nous permet parfois d'atteindre à pied des îles au large. Cette zone, recouverte de sable et de vase, accueille une grande variété d'espèces vivantes, les unes sédentaires, les autres nomades. Les principales activités prédatrices des Amérindiens devaient s'y concentrer pendant la saison estivale. Utilisant des moyens techniques appropriés, ils auraient eu à leur disposition des mollusques comestibles enfouis dans la zone de l'estran (myes, moules), plusieurs espèces de poissons dont les plus nombreux étaient le capelan et l'éperlan au printemps,

Zone de l'estran à marée basse. On remarque au moyen plan une pêche à fascines servant surtout à capturer l'anguille. Il est probable que les Amérindiens préhistoriques de la région aient utilisé une technique semblable à celle-ci.



Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.



Photo: Pierre Dumais.

le saumon qui remontait frayer dans les rivières au début de l'été, le hareng, la morue, le maquereau et l'esturgeon au cours de l'été et enfin l'anguille à l'automne qui constitue une manne exceptionnellement dense, facile à acquérir. Des mammifères marins tels que le phoque commun et gris et le béluga (marsoin blanc) étaient aussi présents, les premiers fréquentant les battures et les seconds poursuivant près des rivages ses proies préférées, le capelan et l'éperlan. Plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques fréquentaient aussi la côte au cours des saisons sans neige, parfois en très grand nombre lors de leurs migrations. Mentionnons seulement la bernache canadienne (printemps et automne), l'oie blanche (printemps surtout), le canard noir, le goéland et l'eider (été).

Le plateau intérieur

Le plateau offre un paysage accidenté, ondulé, formé d'une succession de crêtes et de vallées peuplées d'une forêt mixte comprenant principalement de l'érable, du hêtre, du bouleau jaune, du sapin, de l'épinette blanche et autrefois des pins blancs et rouges. Le relief particulier a influencé la forme du réseau hydrographique qui est constitué de nombreux lacs allongés et de rivières lentes, coulant souvent parallèlement au fleuve entre deux crêtes longitudinales, leur courant ne s'amplifiant qu'à l'approche de la côte. La région est drainée par deux bassins hydrographiques principaux, correspondant respectivement au versant nord (St-Laurent) et sud (rivière St-Jean) du plateau. La rivière St-Jean, qui n'est distante que de 80 km au sud du fleuve St-Laurent, coule vers le sud-est jusqu'à la côte Atlantique où elle se jette dans la Baie de Fundy. Elle constituait, selon Martijn, à la préhistoire et pendant la période historique, une voie importante de communication qui était reliée au St-Laurent par une série de cours d'eau secondaires et de portages, notamment dans la région du lac Témiscouata. Le Bas St-Laurent se trouve donc, avec l'embouchure du Saguenay vis-à-vis sur la côte nord, à la croisée de plusieurs axes de communication importants et il y aurait eu pendant la préhistoire une circulation de plusieurs groupes humains de provenances diverses.

Les forêts de l'intérieur étaient peuplées d'une faune terrestre diversifiée dont les espèces poursuivies et chassées par l'homme étaient bien sûr les grands cervidés tels le caribou des bois (maintenant disparu) et l'orignal, l'ours et les espèces plus petites mais non moins importantes de mammifères tels que le castor, le porc-épic, le lièvre, le rat musqué, la loutre, le vison, le renard, etc. Les lacs et rivières de l'intérieur foisonnaient de poissons d'eau douce tels que le corégone (poisson blanc), les truites grises et mouchetées. Plusieurs espèces d'oiseaux venaient é-

galement fréquenter temporairement ces cours d'eau lors de leurs migrations tandis que d'autres telle la perdrix résidaient de façon permanente dans la région. Enfin la flore offrait plusieurs espèces comestibles pour l'homme mais venaient seulement aggrémenter son régime alimentaire puisqu'à l'état sauvage, elles n'étaient jamais suffisamment denses pour constituer une nourriture de base.

Le climat

Le climat actuel de la région, de type continental, est caractérisé par des hivers longs et froids et des étés courts et chauds. Les précipitations sont abondantes et il tombe habituellement au cours d'un hiver entre 250 et 360 cm. de neige. Les cours d'eau intérieurs sont gelés de décembre à avril. Le long de la côte, l'influence maritime du St-Laurent a tendance à modérer les extrêmes de température, rendant les hivers plus doux et les étés plus frais. Les habitants préhistoriques de la région ont donc eu à s'adapter à des saisons contrastées. Ce contraste s'exprimait pour eux en une période de l'année pendant laquelle les ressources étaient abondantes, facilement accessibles et les déplacements par voie d'eau aisés et une autre pendant laquelle la nourriture devenait plus rare, plus dispersée et les déplacements plus difficiles.

Variations climatiques

Depuis la fin de la dernière grande glaciation, le climat n'a pas toujours été ce qu'il est maintenant. Des spécialistes palynologues ont pu arriver à reconstituer ses fluctuations dans le temps grâce à l'analyse des anciens pollens qui se sont déposés et qu'on prélève des sédiments accumulés dans les tourbières ou les fonds de lacs. Ces pollens, une fois identifiés, permettent une reconstitution de l'évolution du couvert végétal et conséquemment du climat qui le détermine en partie. A partir de telles analyses effectuées pour notre région, on en a déduit 5 périodes climatiques:

- (1) Entre 10 000 et 9 500 ans environ avant aujourd'hui, une période chaude et sèche.
- (2) Entre 9 500 et 8 500 ans environ, une période plus froide et humide.
- (3) Entre 8 500 et 5 000 ans, une période chaude et sèche.
- (4) Entre 5 000 et 2 000 ans, le climat reste chaud mais est d'avantage humide.
- (5) Entre 2 000 et aujourd'hui, le climat se rafraîchit et reste humide.

De façon absolue, les variations de températures moyennes entre ces différentes périodes n'ont pas été importantes mais suffisantes tout de même.

me pour modifier le couvert végétal et influencer sur la composition et la densité de la faune qui y était adaptée. En conséquence, les populations humaines ont eu, pour se maintenir, à s'adapter aussi à ces changements graduels de l'environnement. D'une manière générale, on peut penser que les périodes plus chaudes auraient favorisé une plus grande productivité du milieu terrestre. On pourrait alors s'attendre à trouver pour de telles périodes, de plus nombreux et plus grands sites archéologiques, témoins d'une population humaine accrue. Au contraire, des périodes de dégradation climatique auraient pu entraîner soit des modifications dans les moyens d'exploitation du milieu pour contrer une baisse de sa productivité, soit une baisse de la densité de population humaine ou bien une émigration vers des environnements plus cléments.

Les interventions archéologiques jusqu'à ce jour:

La carte géographique montre quelques-uns des sites préhistoriques qui ont été localisés et évalués au cours de quelques reconnaissances archéologiques effectuées depuis une quinzaine d'années. Mentionnons surtout le travail de C. Martijn (1964, 65, 66, 70) dans la région intérieure du lac Témiscouata pendant trois étés consécutifs ainsi que sur la côte et sur certaines îles du St-Laurent; les découvertes de la Société d'Archéologie de Rivière-du-Loup (Lévesque & Michaud, 1970); une reconnaissance de sauvetage sur certains tronçons de la route nationale (Rousseau, 1972) et enfin trois reconnaissances, respectivement dans la zone littorale du comté de Kamouraska et celle du Parc Provincial du Bic (Dumais, 1975, 76, 77).

Les concentrations de sites qu'on peut observer sur la carte ne reflètent pas nécessairement les concentrations réelles des populations préhistoriques de la région mais indiquent plutôt les endroits qui ont été choisis et explorés par les archéologues. On se rend compte que la superficie du territoire couvert jusqu'à maintenant ne représente qu'une infime proportion de la superficie totale et qu'il restera à faire dans le futur un très grand travail d'inventaire archéologique, surtout à l'intérieur des terres, si on veut en arriver à avoir une image quelque peu représentative de la réalité passée. S'ajoute à ce problème de représentativité, la pénurie de renseignements tirés de la plupart de ces sites; plusieurs d'entre eux ont été remaniés et détruits, surtout par des interventions humaines (agriculture, aménagements et constructions diverses) et parfois par des phénomènes naturels inévitables telle que l'érosion. La plupart des sites n'ont fait l'objet que de courtes évaluations sommaires qui souvent ne permettent pas l'estimation de leur âge ou de leur "affiliation culturelle" faute de trop peu d'artefacts recueillis. Une très petite proportion de 5 sites a fait l'objet de fouilles partielles dont les données recueillies restent encore à être analysées de façon systématique avant qu'elles servent à l'interprétation.

Il va sans dire que notre traitement de la préhistoire du Bas St-Laurent, conditionné par l'état actuel des recherches, sera d'avantage constitué d'hypothèses à vérifier que de résultats concrets découlant d'analyses.

Tous les sites découverts ne sont pas de valeur égale pour l'archéologue. Plusieurs ne sont que le résultat de courtes occupations par un individu ou un petit groupe de personnes qui ont laissé peu de traces tangibles de leur passage. D'autres sont d'anciens lieux de campement qui ont été intensivement utilisés et probablement occupés ré-

PERIODE	ZONE COTIERE		INTERIEUR DES TERRES	
	nombre de sites	dates au C 14	nombre de sites	date au C 14
SYLVICOLE	Supérieur	5	A.D. 1170±150	1
	Moyen	5	A.D. 710±80 A.D. 280±100	4
	Inférieur indéterminé	pas de sites connus 4		A.D. 950±260 A.D. 550±90 A.D. 390±150
ARCHAIQUE	4	1720±90 B.C.	11 sites possibles	20±100 B.C.
PALEO-INDIEN	pas de sites connus		pas de sites connus	
INDETERMINE	29		27	

gulièrement, année par année, par un même groupe ou des groupes différents. De tels sites contiennent habituellement un grand nombre de traces, témoins de ces établissements, qui ont résisté aux assauts du temps: déchets de taille de la pierre, outils de pierre et d'os, diverses formes d'aménagement, déchets culinaires et fragments de poterie pour les sites plus récents, qui représentent un grand nombre d'informations potentielles.

Notre échantillon de sites est aussi sans doute biaisé par le fait que le chercheur sur le terrain aura souvent tendance à explorer les endroits où selon lui, les hommes préhistoriques ont été le plus susceptibles de s'établir, par exemple le long de cours d'eau importants. Il est possible et il a été démontré dans certaines régions, qu'à cause de techniques subjectives de reconnaissance, certaines catégories de sites échappent à l'investigateur. Ce sont par exemple, les plus petits, ceux dont le contexte géographique original s'est fortement modifié, ceux situés en pleine forêt.

Aperçu de la Préhistoire du Bas St-Laurent

Nous ne pouvons pour l'instant que décrire de façon imparfaite comment se sont succédés et ont évolué à la préhistoire, les groupes Amérindiens qui ont fréquenté et occupé de façon plus ou moins continue le Bas St-Laurent à partir d'environ 2 500 B.C. jusqu'à l'arrivée des Européens au 16^e siècle. La vision que nous avons de ce continuum occupationnel est fragmentaire et consiste en des "tranches" minces représentant de relativement courtes périodes de temps et qui consistent en quelques sites distribués dans le temps et l'espace.

Il nous est possible de situer dans le temps, avec une faible marge d'erreur, quelques sites qui ont été datés par le Carbone 14. Pour les autres, nous ne pouvons que les inclure à l'intérieur de longues périodes arbitrairement fixées par les préhistoriens pour diviser le temps en unités intelligibles, auxquelles on a donné des noms tels Paléo-Indien, Archaïque, Sylvicole. L'appartenance d'une occupation préhistorique à l'une ou l'autre de ces périodes sera habituellement jugée à partir des caractéristiques morphologiques de son assemblage d'outils ou par la présence d'objets dits "diagnostiques", par exemple certaines formes spéciales de pointes de projectile ou de poterie. A l'intérieur de ces périodes ont été définies des unités plus fines dites "traditions culturelles" qui ont des distributions spatio-temporelles plus limitées. Celles-ci se rapportent presque uniquement à l'aspect technologique de la culture et ne sont définies encore une fois que sur la

base d'ensembles de caractères appliqués à l'outillage lithique et à la poterie. Ces schémas classificatoires sont très inclusifs, c'est-à-dire qu'ils mettent l'accent sur les éléments communs à plusieurs manifestations archéologiques, laissant de côté l'aspect variabilité, c'est-à-dire les éléments qui les distinguent les uns des autres.

Les premiers occupants

D'après les indices que nous possédons actuellement, le Bas St-Laurent n'aurait commencé à être fréquenté par l'homme que vers 2 500 B.C. et la date au Carbone 14 la plus ancienne pour un site Archaïque de la région est de 1720 – 90 B.C. Toutefois des régions plus au sud par exemple le sud de l'Ontario, l'Etat de New York et à l'est, le Nouveau Brunswick et la Nouvelle Ecosse, ont été habitées de façon marginale par des petits groupes de chasseurs Paléo-Indiens de tradition "Clovis" il y a environ 10 000 ans, peu après le retrait des glaciers. D'autres groupes plus tardifs de la fin de la période paléo-indienne, de tradition "Plano", occupaient il y a longtemps la côte nord de la péninsule gaspésienne. Déjà vers 3 500 ans B.C. et possiblement avant, des groupes Amérindiens exploitaient les ressources côtières de la moyenne côte nord et de celle du Labrador. Enfin, des traces de cultures Archaïques du centre de l'Etat du Maine datent possiblement de 5 000 ans B.C.

Ce "vide" temporel d'occupations humaines dans notre région jusqu'à 2 500 ans B.C. peut être expliqué par l'état peu avancé des recherches et la difficulté de localiser des sites anciens, plus rares et généralement plus discrets. Il est aussi possible que le milieu forestier d'avant 2 500 B.C. composé d'une forêt mixte dominée par le pin blanc, ait été d'une faible productivité et n'aurait pu soutenir par le fait même qu'une faible densité de faune exploitable par l'homme. Quoi qu'il en soit, nous pouvons relier les premières manifestations archéologiques du Bas St-Laurent aux grandes "traditions technologiques" reconnues et définies pour les régions avoisinantes, notamment l'Archaïque Laurentien pour la vallée du St-Laurent et l'est des Grands Lacs et l'Archaïque Maritime pour la côte nord du St-Laurent, la côte du Labrador, les provinces maritimes et la Nouvelle Angleterre. Ces traditions ont surtout été définies sur la base de la présence de certains types caractéristiques d'outils et de formes générales d'adaptation au milieu. Elles recouvrent de très grandes régions, des étendues temporelles considérables et ne constituent donc pas des unités culturelles distinctes. Participaient à ces grandes traditions technologiques plusieurs populations culturellement distinctes, comme l'étaient par exemple à la période historique les Indiens Montagnais, Béothucks, Mic Macs, Malécites.

L'état peu avancé des recherches, surtout au

niveau de l'analyse des artefacts recueillis jusqu'à maintenant, nous empêchent d'évaluer à fond la variabilité de nos assemblages par rapport aux "normes" définies pour ces grandes traditions et d'interpréter cette variabilité en terme d'évolutions locales, de diffusions d'idées, de mouvements de populations, de différences fonctionnelles, etc.

La tradition de l'Archaïque Maritime est caractérisée par un outillage varié de pierre polie, taillée et d'os, qui reflète une adaptation et une exploitation dominante de milieux marins. Elle comprend un complexe funéraire très développé (tradition funéraire "Moorehead") remarquablement homogène dans ses grandes lignes, qui couvre une aire géographique et une période de temps considérables (entre 2 500 et 1 500 ans B.C.). On a retrouvé plusieurs cimetières de ce complexe, dont les plus connus sont ceux de Port-au-Choix à Terre-Neuve, de Cow Point au Nouveau Brunswick et de Passadumkeag dans le Maine. Ces cimetières, toujours isolés des sites d'habitation, comprenaient plusieurs sépultures caractérisées habituellement par une dépression dans le sol, de forme ronde ou ovale, à l'intérieur de laquelle on déposait un corps en position étendue ou fléchie. On incluait ensuite dans ces fosses une grande quantité d'ocre rouge et plusieurs objets utilitaires presque exclusivement de pierre polie (gouges, baïonnettes, pointes) et d'os lorsque des conditions favorables de sol en permettent la conservation. Les ensembles d'outillage retrouvés dans ces sépultures reflètent assez peu ceux qu'on retrouve dans les sites d'habitation de ces mêmes gens où les outils de pierre taillée dominent fortement en nombre.

Martijn mentionne l'existence d'une sépulture probable de ce complexe funéraire qui a été découverte par accident dans la ville de Rivière-du-Loup, sur une terrasse de 20 mètres d'altitude, lors de travaux d'exacavation. Certains des objets qui s'y trouvaient, notamment des gouges en pierre polie, ont pu être récupérées. La découverte de cette structure particulière portait l'étendue de cette tradition funéraire jusque dans la basse vallée du St-Laurent. Comme pour les traditions technologiques, une tradition funéraire ne correspond pas nécessairement à un groupe culturel précis. Plutôt, ce genre de manifestation qui correspond à un sous-système idéologique de la culture, a sans doute été utilisé par plusieurs groupes régionalement distincts et adaptés à des environnements différents. La grande homogénéité apparente, étendue sur un très grand territoire, est l'indice probable d'une origine commune pour ce complexe. La diffusion spatiale des normes funéraires peut aussi provenir d'une interaction entre divers groupes humains à l'intérieur de ce territoire.

Vers 1900 ans B.C., apparaissent dans le sud de la Nouvelle Angleterre, de nouvelles pratiques

funéraires tout à fait différentes de celles qui prévalaient jusqu'alors et que nous venons de décrire. Ce nouveau rituel est caractérisé par la crémation des corps et de certaines de leurs possessions terrestres et de l'enterrement subséquent des produits de cette incinération. Comme pour le complexe funéraire précédent et même davantage, on a observé une forte variabilité dans la forme, la variété et la quantité de l'outillage lithique inclu dans ces formes de sépulture. Morphologiquement toutefois, ces dernières sont très homogènes sur toute leur étendue temporelle et spatiale, ce qui témoigne à nouveau du partage par plusieurs groupes culturels régionaux de certaines normes funéraires communes. Ce rituel semble se concentrer sur le versant Atlantique des Etats du Massachusetts et du Maine.

La structure funéraire présumée du Ruisseaux-des-Caps dans le comté de Kamouraska appartient à cette nouvelle pratique mortuaire. Bien qu'elle ne contenait pas d'ossements identifiables, elle a été interprétée comme telle à cause des ressemblances marquées qu'elle avait avec les structures de dépôts de crémations de la Nouvelle Angleterre. Elle était située sur la côté est d'un monticule naturel de 12 mètres d'élévation au dessus du niveau du fleuve. Elle consistait en une fosse de 25 cm de profondeur, au contour elliptique de 1.2 mètre de longueur et dont le grand axe était orienté vers le nord. En coupe transversale, elle avait la forme d'un bassin asymétrique.

Cette fosse avait été remplie des restes d'une crémation, une terre homogène très noire et à consistance grasse, indices d'une forte teneur en matières organiques décomposées. Cette terre contenait pêle-mêle une centaine de fragments d'outils de pierre fracassés par la chaleur du feu, plusieurs fragments de pierres rondes également fracturées, quelques petits morceaux d'os très calcinés et inidentifiables et beaucoup de charbon de bois, dont l'analyse au Carbone 14 nous permit d'obtenir une date de 1720 ± 90 ans B.C. En surface de la fosse, une mince couche de sable pâle, légèrement rougi par la chaleur, s'étendait en longueur sur le grand axe nord-sud. La fouille de cette structure livra 8 outils de pierre complets ou cassés mais reconstitués en partie plus 18 fragments d'outils présentant des degrés divers de fragmentation mais avec une partie identifiable de la pièce originale.

La somme des indices accumulés permet une reconstitution plausible des comportements responsables de cette structure: après une période de temps indéterminée suite à la mort d'un individu, le corps et quelques possessions matérielles furent incinérés sur un bûcher dégageant une très grande chaleur. Une fosse fut alors creusée dans le sable non loin du rivage et les débris de la crémation y furent déposés sans ordre. En même temps, certains objets qui ne présentent pas